

Soviet Blue-djinn

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

78

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

L'IMPLACABLE

Soviet blue-djinn



Soviet blue-djinn

Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

SOVIET BLUE-DJINN

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN

VAUGIRARD

Titre original : BLUE SMOKE AND MIRRORS
Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1989
© Presses de la Cité/GECEP, 1991
pour la traduction française
ISBN 2-285-00494-X
Édition originale :
ISBN 0-451-16219-6
Nal PENGUIN INC.
New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'un missile Titan 34-D explosa peu après son envol de la base de l'*Air Force* Vandenberg, en Californie, on considéra qu'il s'agissait d'un accident.

Lorsqu'un second Titan, sorti de sa trajectoire, dut être détruit par l'officier chargé de la sécurité, quelques secondes à peine après son tir de Cap Canaveral, emportant du même coup un satellite météo Delta qui coûtait plusieurs millions de dollars, les officiels invoquèrent la malchance.

Et lorsqu'une roquette Atlas-Centaur échappa au contrôle des techniciens, au beau milieu d'un orage, on mit cela sur le compte de la foudre. Ce qui fit dire au porte-parole de Cap Canaveral qu'à l'évidence jamais deux sans trois et que par conséquent cette série de catastrophes était désormais terminée.

Ce fut en partie vrai. Les ennuis reprirent avec le programme des nouveaux bombardiers B-1B. Trois d'entre eux s'écrasèrent au sol lors de vols de routine. L'*Air Force* invoqua « l'usure prévue pendant les tests de fonctionnement ». En privé, les généraux comptaient les jours jusqu'à la sortie des hangars des premiers bombardiers invisibles B-2.

Et lorsque trois chasseurs-bombardiers invisibles F-11/A explosèrent en vol avant leur présentation à la presse, la couche de glace qui s'était formée sur les ailes servit de prétexte. Déconcerté, le Pentagone expliqua que ces engins, qui coûtaient la bagatelle de soixante millions de dollars, n'étaient pas équipés de dégivreurs – équipement banal pour n'importe quel avion de ligne – ceux-ci ayant été jugés superflus.

Les généraux de l'*Air Force* haussèrent les épaules. La future génération de chasseurs-bombardiers serait dotée de dégivreurs, promirent-ils.

Personne ne soupçonna que tous ces accidents avaient une cause commune. Personne ne songea qu'un tout petit élément, que nul ne connaissait et, a fortiori, ne pouvait intercepter, entraînait chaque fois en action. Un élément impalpable, insipide, insaisissable, inaudible. Et, forcément, imperceptible.

Jusqu'au jour où quelqu'un déroba à Emil Risko, soldat de

première classe à la base de lancement de Fox, un *Levi's 501*.

Il s'agissait d'un jean ordinaire que Risko avait acheté en solde à Grand Forks. Il l'avait emporté à la base, pour pouvoir l'enfiler en quittant son service soixante-douze heures plus tard. Il avait promis à sa femme de l'emmener danser au *Hillbilly Lounge*.

Sans prendre la peine d'en ôter l'étiquette, Risko avait plié son jean au pied de son lit, afin de ne pas l'oublier. Cette nuit-là, après une patrouille de routine, il avait regagné sa chambre et découvert que le jean avait disparu.

Au début, Risko crut qu'il l'avait rangé dans un tiroir. Il les ouvrit tous, fouilla sous son oreiller, dans la poubelle où il avait jeté le sac en plastique du magasin. Peine perdue, le sac était vide. Risko regarda sous le lit mais n'y trouva qu'une épaisse couche de poussière.

Après avoir passé la pièce au peigne fin pour la cinquième fois, allant même jusqu'à soulever la grille de l'aérateur au cas où quelqu'un lui aurait joué un tour, Risko s'assit au bord de son lit au carré et fuma deux Lucky Strike d'affilée, la sueur perlant sur son visage.

Finalement, le soldat Emil Risko se rendit au bureau du responsable.

— J'ai un problème, sergent.

L'autre lorgna la figure constipée de Risko et lui répliqua :

— Micro-Lax, ça dégage un max !

— C'est sérieux, sergent.

L'autre haussa les épaules :

— J'écoute.

— J'ai acheté un jean en venant bosser ce matin. Je suis sûr de l'avoir posé sur ma couchette. Et en sortant, j'ai fermé ma porte à clé. Et à mon retour... (Risko respira profondément et murmura :) il n'était plus là.

— Disparu ?

— Affirmatif. On a dû me le voler.

Le sergent Shuster tira une longue bouffée sur son cigare et battit plusieurs fois des paupières, l'air morne. Les rouages de son cerveau carburaient à pleins gaz, mais il était un peu long à la détente.

— Vous savez ce que ça signifie ? finit par marmonner Risko, impatient.

— Et vous, vous savez ce que ça signifie ? riposta l'autre du tac au tac.

— Bien sûr. C'est qu'il y a un voleur parmi nous.

— Peut-être ben que oui, peut-être ben que non, répondit le sergent en extirpant une liasse de billets de banque de sa poche. Combien ça vous a coûté ?

— C'est pas une question d'argent. On me l'a volé, vous entendez,

vo-lé ! En plein cœur de la base.

— Écoutez, faites-moi plaisir. C'est juste un malheureux jean. Prenez le fric. Payez-vous-en un autre et l'affaire est close.

— Sergent, le règlement est formel : tout vol doit être signalé.

— Si vous voulez le signaler à la sécurité, je ne peux pas vous en empêcher. Mais réfléchissez bien car le Bureau des Enquêtes Spéciales va nous tomber sur le poil et tout le monde, de la cuisinière aux officiers, va être interrogé. Si personne ne se dénonce, on est tous bons comme la romaine. On va nous transférer. Moi, je me plais bien ici, pourvu qu'on me foute la paix.

— Mais, sergent...

L'autre flanqua deux billets de vingt dollars dans la poche de la vareuse de Risko et la boutonna.

— Vous n'avez pas particulièrement la cote, hum ? Alors, un conseil, faites ce que je vous dis, compris ?

Le soldat Risko soupira d'un air maussade, il arracha les billets de sa poche et les reposa violemment sur le bureau.

— Merci, mais votre fric, j'en ai pas besoin, dit-il avant de s'en aller à grandes enjambées.

— Attention ! Ne faites rien que vous puissiez regretter, fiston.

Le visage préoccupé, Risko traversa le mess des sous-officiers. Deux joueurs d'échecs levèrent la tête lorsqu'il entra. L'un d'eux s'éclaircit la gorge. Le ronron des conversations baissa d'un ton et Risko fila dans le couloir pour rejoindre sa chambre.

Le sergent n'avait pas tort. Si Risko signalait le vol, ça signifiait qu'on ne pouvait plus faire confiance à qui que ce soit tant que le coupable n'aurait pas été désigné. Or tout le monde vivait dans la hantise du déclenchement intempestif d'un missile provoqué par un élément perturbé, instable ou tout simplement nerveux du personnel de la base. Et donc chacun guettait chez autrui le moindre signe de changement de comportement. Les officiers surveillaient les simples soldats et s'épiaient en douce les uns les autres. Les soldats, quant à eux, étaient autorisés à signaler les changements d'attitude chez tout officier, quel que soit son rang.

C'est comme ça que le compagnon de chambre de Risko avait été relevé de ses fonctions l'été dernier, après qu'il eût exprimé des idées suicidaires. Risko l'avait signalé. L'homme fut interrogé et l'on découvrit qu'il avait des problèmes avec son épouse. Il la soupçonnait de le tromper chaque fois qu'il prenait son service qui durait trois jours d'affilée. Il fut transféré contre son gré à la base de Malstrom, dans le Montana.

À l'époque, Risko avait été chaudement félicité par ses supérieurs, mais bon nombre de soldats avaient plutôt mal réagi et s'étaient mis à l'éviter. De temps à autre, il entendait même chuchoter le mot

« mouchard » sur son passage.

Et voilà qu'il se trouvait face à une situation similaire et, bien que son devoir fût clair, Risko hésitait.

Au coin du couloir, alors qu'il gagnait sa chambre, il heurta quelqu'un.

— Holà, soldat ! Faites attention !

— Oh, désolé, marmonna Risko en levant le nez.

C'était la nouvelle cuisinière, le sergent Green, seule femme de la base et, à ce titre, reconnaissable entre tous. C'était une petite rousse effrontée avec des yeux bleu-laser. Elle arborait un uniforme blanc de cuisinière avec des chevrons bleu et argent sur le col. Ce dont Risko se fichait bien, obnubilé qu'il était par la poitrine dudit sergent. La moitié de la base avait parié contre l'autre moitié que le sergent Robin Green avait de plus gros seins que Dolly Parton. Personne n'avait encore trouvé un moyen de le vérifier, pour la plus grande satisfaction du lieutenant chargé d'encaisser l'argent des parieurs.

Le sergent Green le toisa sans aménité.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle.

— Comment ? Mais non, tout va bien, s'empressa-t-il de répondre. Excusez-moi, ajouta-t-il en passant précipitamment devant elle pour s'enfermer dans sa chambre.

Ravi de ne pas avoir de compagnon, pour une fois, il s'assit pour réfléchir. Il n'eut pas le temps d'allumer la pièce qu'on frappait déjà à la porte.

— C'est Green !

Risko grommela dans sa barbe et alla ouvrir.

— BES, déclara Green d'un ton sec, en montrant sa carte sur laquelle on apercevait sa photo sous laquelle on pouvait lire Bureau des Enquêtes Spéciales, sans indication de grade.

— Vous ? fit-il, hébété, en reculant pour la laisser entrer.

— On m'a chargée de m'occuper des problèmes pouvant survenir à la base, expliqua Green sans fioritures. Et vous m'avez l'air d'en avoir.

Risko referma la porte d'un geste gauche.

— Je ne sais pas quoi faire, sergent... enfin, mademoiselle... Comment dois-je vous appeler ?

— Madame ira très bien.

— Oui, m'dame. Vous voyez, le règlement est clair sur ce point, déclara Risko en écartant les bras, l'air désespéré. Mais ça va semer une telle pagaille...

— Venez-en au fait, soldat.

— Oui, m'dame. C'est simple. J'ai acheté un jean. Je l'ai posé là, au pied de mon lit. Puis j'ai pris mon poste. En rentrant, il n'était plus là.

— Je vois. Vous ne l'auriez pas posé ailleurs, par hasard ?

— J'ai mis la chambre sens dessus dessous une bonne dizaine de

fois.

— Avec qui la partagez-vous ?

— Personne, répondit Risko, l'air misérable. L'ancien gars a été transféré. À cause de moi. C'est pour ça que je ne sais pas quoi faire.

— Merde ! jura Green en faisant les cent pas.

Risko nota au passage que l'uniforme de la cuisinière était de deux tailles trop étroit, notamment à hauteur de la poitrine. Ses boutons semblaient prêts à sauter. L'espace d'un court instant, Risko l'observa d'un œil concupiscent, mais la peur qui nouait son estomac eut tôt fait de voiler son regard.

— Soldat, vous m'avez l'air d'être un gars solide. Je vais être franche avec vous.

— Oui, m'dame.

— La base Fox connaît actuellement de gros problèmes. Des morceaux de missile disparaissent des stocks. Ainsi que des composants de système de navigation et des microprocesseurs. Bref, des trucs électroniques qui me dépassent. Et jusqu'à présent, malgré plusieurs interrogatoires du détecteur de mensonges, nous n'avons pas trouvé la moindre piste. Toutefois, le problème est localisé dans cette base. Les autres n'ont pas d'ennuis.

— Et tout ça pourrait être lié au vol de mon jean, d'après vous ?

— Mes supérieurs s'acharnent sur mon joli petit cul – passez-moi l'expression – pour découvrir le ver qui ronge le fruit. Mais je ne pense pas qu'il y ait le moindre ver.

— Alors, comment... ?

— C'est impossible qu'il y ait une brèche dans le système de verrouillage du personnel.

— De toute façon, personne ne peut pénétrer dans la base sans laissez-passer.

— Pourtant, il y a quelque chose qui cloche, c'est sûr. Le Bureau des Enquêtes Spéciales veut me retirer la mission mais je peux très bien épingler ce bonhomme. Il faudrait que vous acceptiez de m'aider.

— Je vous écoute.

— Retournez vous acheter un autre jean. Nous verrons bien si le gars mord à l'hameçon.

— Vous croyez qu'il serait assez cinglé pour revenir, alors qu'il s'en est tiré la première fois ?

— D'après moi, c'est un gars qui a ses habitudes : il est venu nous faucher quatre fois de suite des morceaux de viande dans la chambre froide.

— Ah bon ?

— Je sais de quoi je parle, je travaille en cuisine. Des steaks ont disparu. Parfois deux ou trois dans la nuit.

— Des steaks ?

— Parfaitement, soldat. Dans la chambre froide. Deux soirs de suite, je l'ai guetté, revolver au poing. Je peux vous assurer que je n'ai pas fermé l'œil. Le lendemain matin, il manquait deux steaks. Des chateaubriands.

— Comment est-ce possible ?

— J'en sais rien. Mais les faits sont là... Je ne l'ai pas signalé. Si je ne mets pas la main sur ce type, vous savez ce que je risque.

— La section huit, à coup sûr.

— OK, alors allez acheter ce jean. Rapportez-le ici. Quand vous serez à votre poste, je me cacherai sous votre lit et j'attendrai notre gus.

*

* *

L'agent spécial du BES, Robin Green, attendit cinq heures coincée sous le lit où elle avait à peine la place de respirer : à chaque fois qu'elle expirait, sa vareuse s'accrochait aux ressorts du sommier. À plusieurs reprises, elle faillit éternuer. À cause de la poussière.

Au bout de cinq heures, la poignée de la porte pivota doucement sans qu'elle s'en aperçût. Elle ne remarqua rien d'anormal non plus dans le clignotement du rai de lumière qui filtrait sous la porte : il s'obscurcissait par intermittence mais, à chaque fois, elle entendait le pas d'un soldat qui passait dans le couloir.

Les heures s'écoulèrent. Robin Green commençait à trouver le temps long. Elle étouffa un bâillement en consultant sa montre. Il était deux heures. Elle remua un peu et tourna la tête par hasard.

C'est alors qu'elle aperçut des bottes. Elles étaient blanches et, semblait-il, ornées de motifs lamés or. Étrange. La vision, floue au départ, se fit plus nette. Robin n'en croyait pas ses yeux.

Les poils hérissés par la chair de poule, elle sentit une indicible terreur l'envahir. Jamais elle n'avait eu aussi peur. Personne n'avait ouvert la porte. Elle l'aurait juré. Et il n'existait qu'une seule porte dans cette pièce.

Une voix d'outre-tombe s'exclama alors :

— *Kracivo ! Un Levi's 501.*

La voix semblait particulièrement ravie.

— Merde ! jura Robin Green, dont un bouton de vareuse s'était pris dans les ressorts du sommier.

Elle l'arracha, en pestant contre sa mère qui lui avait refilé cette encombrante paire de seins, mais un second s'accrocha.

Lorsqu'elle parvint enfin à se libérer, elle roula sur elle-même, tel un tireur d'élite et, une fois debout, balaya la pièce de son automatique. Rien. Personne.

Elle papillonna des paupières. Pourtant, là, dans le mur... Elle en était sûre, il y a un instant... Et puis, tout à coup, hop, plus rien...

Robin se rua sur la cloison et passa la main sur le papier peint. Mais il n'y avait rien. La tapisserie et le mur étaient intacts. Elle tambourina la paroi. C'était de la belle construction, bien solide. Pas creux du tout. Aucune issue secrète.

Pourtant, un moment auparavant, elle avait vu un machin qui ressemblait à une batterie de voiture disparaître dans le mur. Mais tout s'était passé si vite... Et c'était si flou, si indistinct...

En trente secondes, Robin Green récupéra son sang-froid. Elle ouvrit la porte et se précipita dans le couloir. Elle appela la sécurité en décrochant un téléphone mural. Une sirène se mit à hurler.

Des vigiles en casques blancs arrivèrent en galopant. Ils s'arrêtèrent net devant le spectacle qu'offrait Robin Green, automatique au poing, sa vareuse déchirée dévoilant la naissance de ses seins.

— Un intrus sur le site de lancement ! s'écria-t-elle. Fouillez chaque pièce !

— Minute, sergent !

— Agent spécial du BES, rectifia Robin en brandissant sa carte. Maintenant, remuez-vous les fesses !

— Attendez un peu, intervint l'un des gars de la sécurité. Racontez-nous ce qui s'est passé avant qu'on sème la panique dans toute la base. Comment se fait-il que votre vareuse soit déchirée ?

— J'étais cachée sous le lit, je l'attendais.

— Vous attendiez quelqu'un ? Qui ça ?

— Le voleur.

— Le voleur ? Quel voleur ?

— J'en sais rien. Je n'ai vu que ses pieds. Il portait des bottes blanches.

— Ce n'est pas votre chambre, commenta le gardien en tapotant la porte ouverte avec sa matraque.

— C'est celle de Risko. Il m'a autorisé à l'utiliser.

— Vous et Risko... Depuis quand le connaissez-vous ? Vous êtes seulement amis ou... ?

— Allez vous faire foutre avec vos questions à la con ! Il y a un voleur dans la base et il a foutu le camp. Appelez Risko. Vous verrez bien si ce que je vous dis est vrai ou non.

Ils allèrent chercher Risko, lequel raconta son histoire aussi clairement que lui permettait l'extrême tension nerveuse où il se trouvait.

Toute la base fut mise en alerte rouge. Des équipes de sécurité se déployèrent et fouillèrent toutes les pièces de fond en comble. L'ascenseur conduisant à la capsule de missile souterraine fut condamné.

Au coucher du soleil, tout le périmètre de la base avait été passé au peigne fin. On ne trouva personne qui portait des bottes blanches ni les jeans manquants du soldat Risko. Mais un inventaire de la chambre froide indiqua que deux steaks supplémentaires avaient disparu. Des chateaubriands...

L'agent Robin Green du BES était assise dans le bureau du contrôleur de la sécurité. Elle avait croisé les bras sur sa blouse déchirée. Bien qu'elle fût d'un rang supérieur à la plupart des officiers, personne ne songea à lui proposer d'aller se changer. Elle frissonna.

Dans le fauteuil voisin, le soldat Risko lui lançait des regards furtifs de bête traquée.

— On est dans la panade, hein ? marmonna-t-il.

— C'est pire que vous croyez. Car je ne leur ai pas encore parlé de la batterie de voiture.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et, tout simplement, il n'avait qu'une envie : profiter au maximum du match de base-ball retransmis à la TV.

Assis devant son bol de riz nature et un verre d'eau minérale, il ressemblait à n'importe quel Américain, le samedi après-midi. C'était un jeune homme élancé, d'âge indéterminé, aux traits marqués et aux pommettes saillantes. Ses yeux bruns trahissaient la dureté. Son pantalon de toile était gris et son tee-shirt blanc.

Des millions d'autres Américains avaient, comme lui, l'œil rivé à leur téléviseur. Remo aimait se dire qu'il faisait partie du lot. Mais c'était faux, en réalité. Officiellement, il n'existait plus. Officieusement, il agissait pour le compte de CURE, l'agence gouvernementale ultra-secrète qui combattait le crime et l'injustice en dehors de toute restriction constitutionnelle. Autrement dit, Remo était un assassin.

C'était une paisible journée du début de l'automne. Les feuilles commençaient à roussir dans ce quartier résidentiel de Rye, dans l'État de New York. Il faisait un peu frais, et pourtant Remo avait laissé la fenêtre ouverte, afin d'entendre gazouiller les derniers oiseaux de l'été.

Un après-midi agréable, en somme.

Remo comprit que ça n'allait pas durer lorsqu'il entendit, venant de la pièce voisine, un bruit familier, un bruit de sandales frottant sur la moquette.

— Qu'est-ce que tu regardes Remo ? s'enquit une voix flûtée.

Il y avait comme une nuance agressive dans la question. Remo se demanda s'il avait dérangé les méditations du Maître de Sinanju. Non, d'ordinaire Chiun méditait le matin.

— Du base-ball, répondit Remo, bien décidé à ce que Chiun ne lui gâche pas son plaisir. Boston contre New York.

— Je savais bien que ça finirait comme ça. C'est triste lorsqu'un empire se déchire. Peut-être les Russes auront-ils besoin de nos talents exceptionnels...

— Mais de quoi parlez-vous, bon sang ?

— De cette guerre fratricide entre deux cités. Qui gagne ?

— New York. Mais ce n'est pas une guerre, Petit Père. Il s'agit d'un match.

— Un match ? Quel intérêt trouves-tu à un tel spectacle ? C'est affligeant, non ? s'enquit le Maître de Sinanju.

C'était un Coréen d'un certain âge, si ce n'est d'un âge certain, dont l'étincelant regard noisette évoquait les yeux d'un enfant.

— Absolument. Mais comme je suis maso...

— C'est bien le jeu dont raffolent tant les Américains ? insista Chiun, dont le visage parcheminé était glabre comme la peau d'un bébé, hormis un léger duvet au menton et sur ses minuscules oreilles.

— Mouais, c'est le sport national, en quelque sorte.

— Je crois que je vais regarder avec toi, répliqua le Maître de Sinanju en se posant sur la natte, avec la légèreté d'une feuille qui se détache d'un arbre.

Remo nota au passage que Chiun arborait son kimono chrysanthème et tenta de se rappeler sa signification.

— Vous étiez si calme que je ne voulais pas vous déranger, observa-t-il.

— J'écrivais un poème. Un poème Ung, bien sûr.

— Hum, hum.

— Je venais de finir la cinq mille six cent trente-et-unième strophe.

Remo but une gorgée d'eau minérale.

— Vous avez presque terminé, alors ?

— Pas avant d'avoir écrit le neuf mille dix-huitième. Car il s'agit d'un poème Ung assez complexe. Il décrit la fonte des neiges sur le mont Paektusan.

— Nul doute que les montagnes coréennes sont difficiles à décrire, commenta Remo poliment.

— Tu es astucieux, Remo. Dis-moi, je suis curieux de connaître ce rituel qui fascine tant les Blancs. Explique-moi, mon fils.

— Ça ne pourrait pas attendre la fin du match ? J'aimerais pouvoir en profiter.

— Et moi j'aimerais pouvoir profiter des quelques années qui me restent à vivre, riposta Chiun. Si j'avais pu soupçonner l'épaisseur de ta carapace d'égoïsme, Remo Williams, jamais je ne t'aurais enseigné l'art du Sinanju !

— OK, soupira Remo en reposant son bol de riz. Vous voyez ces gars en chaussettes rouges ? Ce sont les Red Sox. Leurs adversaires sont les Yankees.

— Ils devraient plutôt s'appeler les Black Sox, non ? Puisqu'ils portent des chaussettes noires.

— Si vous m'interrompez sans cesse, nous allons y passer le réveillon, Petit Père.

— Et cet homme là-bas, avec sa massue, que fait-il ?

— Il s'agit d'une batte, rectifia Remo. Il renvoie la balle. Ce batteur est une star, il gagne facilement deux millions par an.

— Deux millions de points ?

— Non, de dollars.

— Quoi ? s'écria Chiun en bondissant comme un cabri. On le paie des millions des dollars pour renvoyer une balle et courir en rond comme un imbécile !

— Mais c'est un champion, Petit Père !

— Mais ça n'a rien d'extraordinaire de tournicoter en cavalcant comme un coq décapité sur une pelouse râpée !

Remo commençait à perdre patience, tandis que Chiun s'enflammait :

— Quand je songe que ces crétins sont davantage rémunérés que les glorieux assassins que nous sommes ! Ne suis-je pas plus important pour la sauvegarde de votre civilisation ? J'en parlerai à l'empereur Smith, lors de la prochaine négociation de contrat. J'exige que nos salaires soient alignés sur ceux de ces imbéciles !

— Eh bien, vous allez pouvoir le faire tout de suite. Je viens d'entendre frapper à la porte de la cuisine. C'est sûrement lui.

— Ça ne peut être qu'un ouvrier, voyons ! renifla Chiun, l'air hautain.

— Non, je crois qu'il s'agit de Smith, fit Remo en se levant.

— C'est ridicule ! Les empereurs utilisent toujours l'entrée principale.

— Oui, mais c'est valable pour les empereurs qui assument ce titre, Petit Père. Et tant que Smith refusera de se présenter autrement que comme responsable de l'organisation pour laquelle nous travaillons, tout est possible, déclara Remo en éteignant le téléviseur, avant de gagner la cuisine.

Il ouvrit la porte sur un homme au teint cireux, arborant un costume trois-pièces couleur passe-muraille et une immonde cravate verdâtre. Ses lunettes sans monture protégeaient son noble visage patricien, tels deux boucliers transparents.

— Salut, Smitty ! déclara Remo gaiement.

— Faites-moi vite entrer, il ne faut pas que les voisins puissent me voir, répondit le directeur de CURE.

Remo s'exécuta et referma la porte.

— Vous n'allez pas verser dans la parano, Smitty. Nous sommes voisins, à présent. Vous pouvez bien passer nous voir de temps en temps.

Le Maître de Sinanju entra dans la cuisine et salua le nouveau venu avec respect. Son visage ne trahissait pas la moindre émotion.

— Mes hommages, vénérable empereur d'Amérique, où les lanceurs de balle sont rémunérés à outrance, plus que quiconque,

même ceux qui sont les plus proches du trône.

Smith devisagea Remo :

— Mais qu'est-ce qu'il... ?

— J'étais juste en train de lui expliquer les règles du base-ball. Il est fasciné par les salaires des joueurs.

— Cela signifie-t-il ce à quoi je pense ? demanda Smith d'une voix grinçante.

Remo hocha la tête, l'air lugubre. Smith se tourna vers Chiun :

— Maître de Sinanju, vous devez comprendre que les joueurs sont payés en fonction du volume des recettes publicitaires.

— Eh bien, faisons de même, répliqua l'autre, triomphant. Une fois qu'on aura désintégré un ennemi quelconque, j'imagine très bien Remo en train d'annoncer : « Cet assassinat vous était offert par les bombes Choco-Frosty, le petit déjeuner complet de vos assassins préférés ! »

— Oh, mon Dieu ! gémit Smith.

— Pas de panique, je me charge de l'en dissuader, lui glissa Remo à l'oreille. Qu'est-ce que vous tenez dans la main, Smitty ?

Smith regarda la tasse qui pendait accrochée à son index, comme s'il la voyait pour la première fois.

— Oh ! Euh... J'ai dit à ma femme que j'allais vous emprunter un peu de sucre.

— Smitty, vous savez que nous n'en utilisons pas.

— Ah oui... C'est vrai. Ça m'avait échappé. En fait, ce n'est pas la véritable raison de ma visite. Nous sommes en présence d'une situation passablement étrange.

— Asseyez-vous, Smitty. Vous êtes si pâle. Plus que d'habitude, je veux dire.

— Merci, répondit Smith en s'asseyant.

Remo et Chiun l'imitèrent. Ce dernier croisa les mains sur la table, l'air impassible.

— Je ne sais comment vous annoncer cela, commença Smith. C'est le Président lui-même qui a tenu à ce que je vous en fasse part de vive voix.

Il fixait la tasse qu'il avait posée sur la table comme s'il s'agissait de sa propre tombe, puis il poursuivit :

— Voilà, il y a un grave problème à la base aérienne de Grand Forks, dans le Dakota du Nord. Une série de vols incompréhensibles.

— Ne me dites pas qu'on leur a volé une ogive nucléaire ? fit Remo.

— Non. Mais certaines pièces de missile tout à fait capitales. Ainsi que d'autres... choses.

— Lesquelles, ô empereur ? questionna Chiun, vivement intéressé.

— Des steaks. Des blue-jeans et des objets civils du même acabit.

Les jeans ont disparu d'un bâtiment sous haute surveillance, les steaks d'un congélateur fermé et gardé de ce même bâtiment. Cela paraît impossible.

— Impossible n'est pas Sinanju, décréta Chiun.

— Ça sent le slogan publicitaire, gémit Remo.

— Chut ! fit le Maître de Sinanju. (Il se tourna vers Smith et ajouta, plus déférent que jamais :) Ce que vous décrivez comme impossible ne l'est pas. Je puis accomplir de telles choses. Remo aussi, lorsqu'il est dans ses bons jours.

— Trop aimable, commenta son disciple en croisant les bras.

— Mais dans le cas présent, nous n'y sommes pour rien, assura Chiun.

Smith opina du chef :

— Nous disposons d'un témoin. Un agent du Bureau des Enquêtes Spéciales de l'*Air Force*. Elle s'appelle Robin Green et aurait aperçu les bottes du voleur... ou, en tout cas, du suspect. Il portait, selon elle, des bottes blanches lumineuses.

— Quoi d'autre ?

— J'ai bien peur que ce soit tout.

— Pas très observatrice, hum ? remarqua Remo.

— Elle était dissimulée sous le lit. Lorsqu'elle sortit de sa cachette, il n'y avait plus personne dans la pièce. Mais dans son rapport officiel, elle prétend avoir vu un objet disparaître à travers un mur.

— Vraiment ? fit Remo, à l'évidence gagné par l'intérêt.

— Elle... euh... selon elle, il s'agissait d'une batterie de voiture.

— Des trucs qui disparaissent dans des pièces fermées à clé. Des choses qui traversent les murs... Tout cela n'a pas l'air très logique...

— Ce qui n'empêche pas ces vols de se perpétrer en restant impunis, poursuivit Smith. Comme si le malfaiteur ne craignait pas qu'on le capture. Personne ne l'a réellement vu. Il pourrait aussi bien s'agir d'un fantôme.

Remo grimaça :

— Nous ne croyons pas aux fantômes, pas vrai, Petit Père ?

Comme le Maître de Sinanju ne répondait pas, Remo se tourna vers lui ; Chiun arborait un masque de gravité.

— Nous y croyons ou pas ? répéta Remo.

— Nous y croyons, répondit Chiun, les traits tirés.

— Eh bien moi, non, rétorqua son disciple.

— Comment peux-tu dire cela, toi qui a vu de tes yeux le Grand Wang !

— Le Grand Wang ? intervint Smith, l'air interdit.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, s'empressa d'expliquer Remo. Wang fut le plus grand Maître de Sinanju de l'histoire. Il est mort il y a bien longtemps. Mais je l'ai rencontré une fois.

— Vraiment, Remo ? Vous avez vu un spectre ?

— Oui, enfin non, je n'ai pas vu un spectre... c'est-à-dire, je ne l'ai jamais considéré comme un fantôme, répondit Remo, mal à l'aise. C'était au moment de cette affaire avec le superhypnotiseur russe, Rabinowitz. Vous vous souvenez ?

Smith sursauta comme si une mouche l'avait piqué.

— Oui, dit-il en déglutissant péniblement.

Ça, pour se souvenir de l'affaire Rabinowitz, il s'en souvenait !

Le Russe en question pouvait apparaître à quiconque sous les traits d'une personne de confiance. Ainsi, il était apparu aux yeux de Smith sous la forme de son ancienne institutrice. Et Smith n'avait pas bronché, bien que miss Ashford fût morte depuis des lustres. Aussi avait-il gardé de cette expérience un souvenir pour le moins embarrassant.

— Wang m'est apparu, déclara Remo. Je lui ai parlé et nous avons même discuté le bout de gras. Mais ce n'était pas un fantôme puisqu'il ne portait ni suaire ni chaînes. En fait, moi j'ai rencontré un petit gars rondouillard au visage rieur. C'était un peu comme si mon vieux tonton de Corée était venu me rendre visite, vous voyez ? Autant que je m'en souviennne, il avait un sacré sens de l'humour !

— Vraiment ?

— Oui, vraiment ! aboya Remo. Ne me regardez pas comme ça, Smitty. Je ne peux pas l'expliquer mais voilà, c'est comme ça que ça s'est fait, un point c'est tout !

— Moi je peux l'expliquer, intervint Chiun avec sérieux. Les esprits des anciens Maîtres de Sinanju vivent longtemps après leurs corps défunts. Parfois, ils reviennent sur terre, pour communiquer avec les vivants. Moi-même, je l'ai vu à l'apogée de mon art. Remo l'a vu et le disciple de Remo le verra, si tant est qu'il remplisse un jour son devoir et engendre un fils digne de ce nom.

Tel un hibou, Smith battit des paupières, derrière ses verres sans monture.

— Je ne sais que dire, finit-il par articuler. Personnellement, je ne puis donner crédit à l'existence des fantômes. Pourtant, ces incidents à Grand Forks défient l'entendement. Pourquoi un spectre irait-il hanter une base de missiles nucléaires ? Pourquoi y déroberait-il des objets n'ayant aucun rapport entre eux ?

— Peut-être s'agit-il d'un esprit frappeur, vous savez les fameux poltergeists ? gloussa Remo. Nous y croyons à ces machins-là, Petit Père ?

— C'est possible, fit Chiun, évasif. À vrai dire, je connais mieux les habitudes des esprits coréens.

Smith s'éclaircit la voix :

— Le président souhaite que vous partiez sur-le-champ pour le

Dakota du Nord. En tout état de cause, fantôme ou pas, nous pensons que vous seuls êtes capables de résoudre ce problème.

Il sortit une liasse de papiers pelure de sa veste grise et la posa sur la table.

— Voici une copie du rapport officiel du BES, ainsi que des instructions précises pour pénétrer sur les lieux. Apprenez ces papiers par cœur et mangez-les.

Remo et Chiun levèrent le nez du rapport, l'air médusé. Remo tripota la première feuille.

— C'est du papier de riz, expliqua Smith. Et l'encre est à base végétale.

— Je ne risque pas d'avaler ça ! fit Remo.

— Je veillerai tout particulièrement à ce qu'il mâche bien chaque feuille avant de l'avaler, assura le Maître de Sinanju à Harold Smith qui se levait pour prendre congé.

— Aucun risque, répéta Remo.

En regagnant la porte, Smith s'immobilisa tout à coup.

— Oh ! Le sucre ! Il faut que vous m'en donniez sinon ma femme va se douter de quelque chose.

— Nous n'en avons pas, vous vous souvenez ? grogna Remo.

— Et que diriez-vous d'un peu de riz ? suggéra Chiun. Peut-être n'y verra-t-elle que du feu ?

— Oui, oui. Ça ira très bien.

— Parfait, déclara Chiun en se précipitant vers un placard.

Il choisit une boîte en fer blanc parmi celles posées sur l'étagère et versa une dose de riz à long grain dans la tasse de Smith.

— Merci, Maître de Sinanju, fit Smith lorsque Chiun eut fini de verser.

— Ça fera soixante-quinze cents, répliqua l'autre en tendant la paume. Et la maison n'accepte pas les chèques.

— Bon sang, Petit Père, vous pouvez bien le lui offrir ! s'énerva Remo.

— Je le ferais volontiers, répondit Chiun avec tristesse, mais je ne suis, hélas, qu'un misérable assassin et mes pauvres moyens ne sont pas à la hauteur de ceux d'un joueur de basse-boule...

— Base-ball. Ne dites pas n'importe quoi, voyons, Petit Père !

— Je suis certain que l'empereur Smith, dans sa profonde sagesse et sa grande prodigalité, ne voudrait pas abuser de l'hospitalité d'un pauvre vieil assassin qui n'a pour subsister qu'une maigre provision de riz et rien d'autre...

— Très bien, si vous y tenez, fit Smith d'un ton sec en comptant sa monnaie.

Il avait l'expression d'un homme qui vient de faire don de son corps à la science.

— Encore un mot, fit-il avant de partir. Green sera votre contact. Vous pouvez compter sur son entière coopération.

— Ouais, c'est ça, grommela Remo. Vous croyez qu'elle va aimer le papier de riz assaisonné d'encre végétale ?

Le visage de Smith se décomposa :

— Vous n'oseriez pas !

— C'est son rapport, après tout.

Smith les quitta sans ajouter un mot.

— Vous vous rendez compte ? fit Remo après son départ. Il s' imagine vraiment que nous allons manger ce rapport à la noix ?

Comme Chiun ne répondait pas, Remo se tourna vers lui. Le Maître de Sinanju mastiquait en silence, avec la mine de circonstance d'un critique gastronomique.

— C'est bon ? s'enquit son disciple, les bras croisés. Chiun cessa de mâcher. Sa pomme d'Adam eut un sursaut. Son visage ridé afficha un air réprobateur :

— Ça manque d'encre, grogna-t-il en tendant le rapport à Remo, avant de quitter la pièce de sa démarche aérienne.

CHAPITRE III

Remo et Chiun roulèrent jusqu'à la base McGuire, dans le New Jersey, où ils prirent un avion-cargo Galaxy C-5B, sur simple présentation d'une carte identifiant Remo comme capitaine réserviste de l'*Air Force*. À la base de Grand Forks, Remo exhiba une autre carte sur laquelle il s'appelait Overn, attaché au BES. Ce qui lui permit de réquisitionner une Jeep.

Sous l'œil impassible de Chiun, les mains enfouies dans les manches de son kimono bleu et or, Remo chargea la malle laquée vert et or dans le véhicule.

Tout à coup, alors qu'ils roulaient dans la campagne plate et monotone du Dakota du Nord, Remo brisa le silence en demandant :

— C'est un costume de cérémonie que vous portez, n'est-ce pas, Petit Père ?

— Oui, répondit Chiun, l'air pincé.

Ses yeux noisette avaient la dureté de l'agate. Son crâne chauve était coiffé d'un chapeau en forme de tuyau de poêle.

— Et ce n'est pas une malle à vêtements habituelle, si ?

— Non, en effet, c'est un modèle particulier, car elle contient l'équipement nécessaire pour mener à bien la tâche qui nous incombe.

Remo faillit piler net.

— Hé, minute ! Vous avez bien dit « équipement » ? Comme s'il s'agissait d'une mission à caractère technologique...

— Oui j'ai bien dit « équipement » ! Je suis bien obligé d'utiliser les maigres ressources de votre pauvre vocabulaire !

— Si vous avez l'intention de démanteler la force de dissuasion nucléaire des États-Unis pendant votre visite, autant vous prévenir que Smith n'appréciera pas.

— Je n'envisage rien de tel, riposta Chiun. Et concentre-toi sur ta conduite, s'il te plaît. Je n'ai pas envie d'arriver en mille morceaux.

Remo obéit. Ils traversèrent d'innombrables champs d'orge et de maïs qui, Remo ne l'ignorait pas, pouvaient ici ou là dissimuler une base souterraine et un silo à missile.

Le chemin d'accès à la base était indiqué par un petit panneau. Remo l'emprunta et franchit les quelques mètres qui les séparaient de

la grille du bâtiment de contrôle Fox.

Une pancarte annonçant « La paix est notre profession » suscita un sourire narquois chez Chiun.

Le planton actionna un bouton et le portail saucissonné de fils de fer barbelés s'ouvrit. Remo franchit la grille et présenta au sergent de garde une carte l'identifiant comme Remo Verral, enquêteur en mission pour le compte du Bureau de Comptabilité Générale.

— Mission 334, déclara Remo, en répétant l'information que Smith lui avait donnée. Remo Verral et Mr Chiun.

Le sergent vérifia dans son registre et compara le visage de Remo à la photo d'identité. Il hocha la tête puis remarqua le kimono flamboyant de Chiun et la malle en laque.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette caisse ?

— Cela ne vous regarde pas, répliqua le Maître de Sinanju, hautain.

— Secret-défense, trancha Remo sur le même ton.

Le visage de marbre sous son casque blanc, le sergent les observa puis lorgna de nouveau la malle.

— Je dois l'examiner, dit-il.

— Dans ce cas, attention à vos mains ! riposta Chiun, en guise de mise en garde, tandis qu'il exhibait ses longs ongles acérés, étincelants sous la lumière de fin d'après-midi.

— Écoutez, mon vieux, soupira Remo, c'est pas le moment de faire du zèle. Nous avons un laissez-passer. Vous pouvez utiliser un détecteur de métal ou appeler des chiens dressés. S'il vous dit de ne pas y toucher, n'y touchez pas, un point c'est tout.

— Je dois en référer à mes supérieurs.

— OK. Dans la foulée, faites prévenir Robin Green, du BES, que nous sommes arrivés.

— Entendu, monsieur, répondit l'autre en saluant à tout hasard, ne sachant pas à quel grade correspondait le poste d'enquêteur du Bureau de Comptabilité Générale.

Il revint l'instant d'après, après avoir utilisé le téléphone de sa guérite.

— Vous pouvez passer, monsieur. Bonne journée.

Les installations se composaient en tout et pour tout d'un long bâtiment en béton. Hormis une petite annexe réservée à la maintenance, c'était la seule indication visible d'un vaste champ de missiles intercontinentaux qui s'étendait jusqu'à la frontière du Canada et du Minnesota.

— Avant d'entrer, déclara Remo en s'arrêtant devant le bâtiment principal, je dois vous prévenir qu'ils sont très susceptibles dans ce genre d'endroit. Alors, je vous en prie, ne les provoquez pas, s'il vous plaît. Et, pour l'amour du ciel, ne vous amusez pas à tripoter les boutons qui vous tombent sous la main. Vous pourriez, sans le vouloir,

déclencher la Troisième Guerre mondiale.

— Inutile de me parler de la folie nucléaire, répliqua Chiun en descendant de la Jeep. Ce n'est pas la première fois que je mets les pieds dans une base militaire.

— C'est vrai. Je décharge la malle ?

— Pas pour l'instant. Nous devons d'abord examiner les zones de perturbation.

— Les zones de... ?

Chiun leva une main impérieuse :

— Garde tes questions pour plus tard. Je t'expliquerai la situation en chemin.

— Bien, Petit Père. C'est vous le maître, après tout...

Au bureau de l'officier-contrôleur de la sécurité, une petite rousse au regard bleu intense, boudinée dans son tailleur réglementaire de l'*Air Force*, les accueillit. Ses yeux, pourtant naturellement lumineux, s'illuminèrent, s'embrasèrent même, à la vue du tee-shirt blanc qui moulait le torse de Remo.

— Vous êtes Remo Verral ? s'enquit-elle, d'une voix qu'elle s'efforçait de faire paraître soupçonneuse.

Remo sortit son portefeuille, faillit lui montrer sa carte d'agent du FBI établie au nom de Remo Hoppe, puis lui tendit celle d'enquêteur auprès du BES.

Tandis que Robin Green examinait le papier officiel, Remo l'observait. Inspection faite, il décida qu'il aimait bien ce qu'il voyait.

Ce ne fut pas le cas de Robin Green.

— J'attends toujours qu'on m'explique ce qu'un enquêteur du Congrès vient faire dans cette affaire qui concerne l'*Air Force*. Le Département de la Défense, j'aurais compris. À la rigueur même, la CIA. Mais pourquoi le Bureau de la Comptabilité Générale ?

Les méninges de Remo carburèrent à pleins gaz.

— Le matériel volé a été payé par les contribuables, exact ?

— Eh bien, oui... Et alors ?

— Alors le Congrès veut savoir ce qu'il en est advenu.

— Votre carte ne mentionne aucun grade. Vous faites partie des cadres civils ?

— Nous le sommes tous les deux, répliqua Remo, histoire de faire diversion.

Robin Green se tourna vers Chiun, lequel la toisait d'un air critique. Il la contourna, sans mot dire, mais en fronçant les sourcils avec fureur.

— Oh, j'allais oublier ! fit Remo. Voici Chiun. Il appartient à l'espionnage coréen.

— L'espionnage coréen !

— Trop complexe à vous expliquer, reprit Remo en lui arrachant sa

carte des mains. Nous l'avons emprunté à son pays. C'est un spécialiste.

Robin réfléchit.

— Écoutez, de toute façon je suis cuite si je ne parviens pas à un quelconque résultat dans les plus brefs délais. Il m'a déjà fallu trois jours pour les convaincre que je ne me droguais pas ! Quelle que soit l'aide que vous puissiez m'apporter, c'est toujours bon à prendre. Comment allez-vous ? ajouta-t-elle en serrant la main de Remo.

Ce dernier la garda dans la sienne quelques secondes supplémentaires et l'expression rigide de Robin s'adoucit. Remo sourit. Elle l'imita, sans trop savoir pourquoi. Une vague lueur d'inquiétude persistait pourtant toujours dans son regard.

Lorsqu'elle s'apprêta à tendre la main à Chiun, le Maître de Sinanju lui présenta ostensiblement un dos hostile et s'abîma dans la contemplation du mur.

— Il a un problème ? demanda Robin, vexée.

— Les techniciens sont souvent comme ça, expliqua Remo. Préoccupés.

Chiun fit soudain volte-face :

— J'aimerais observer les zones de perturbation, annonça-t-il d'un ton formel.

— Il veut dire les endroits où les vols ont été commis, traduisit Remo devant l'air effaré de Robin.

— Très bien. Suivez-moi.

Tandis qu'elle les escortait, Remo en profita pour glisser un mot à l'oreille de Chiun, sans perdre une miette du spectacle, joli spectacle d'ailleurs, qu'offrait la démarche ondulante de la jeune femme.

— Pourquoi cherchez-vous à la braquer, Petit Père ?

— Ne lui fais pas confiance, répondit Chiun dans un souffle. C'est un imposteur.

— Elle ? Elle appartient à l'espionnage de l'*Air Force*, d'après Smith.

— Un imposteur, je te dis.

— Si elle est vraiment bidon, commenta Remo en observant le tortillement des hanches de Robin, alors j'aimerais bien rencontrer la vraie !

— Elle a dit qu'elle s'appelait Robin, répliqua Chiun avec froideur.

— Et alors ?

— C'est un prénom d'homme. J'ai vu un Robin à la télé, un jour. Il s'était acoquiné avec un certain Batman qui, à mon avis, avait une très mauvaise influence sur lui. Sous un accoutrement insensé, il essayait de se faire passer pour une chauve-souris. Mais je tiens à te dire que je n'y ai pas cru une seconde à son déguisement. Pas plus que je ne suis dupe de cette soi-disant femelle !

— Une fois de plus, votre logique m'échappe ! fit Remo en levant les bras au ciel.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, mon fils. Cette femme est un imposteur. Tu dois t'en méfier.

— C'est noté, répondit Remo tandis que Robin Green s'arrêtait devant une porte cadenassée qu'elle ouvrit à l'aide d'un passe.

— Voici la pièce, annonça-t-elle en les invitant à pénétrer.

Au passage, Remo vit que les mains de la jeune femme tremblaient. Visiblement elle était encore très choquée par l'expérience qu'elle avait vécue dans cette chambre.

Remo allait entrer lorsque Chiun le bouscula pour passer devant lui.

— Ce n'est pas la politesse qui l'étouffe, observa Robin, haussant le sourcil.

— Ne vous laissez pas impressionner. Il sait ce qu'il fait. Même s'il ne sait pas toujours ce qu'il dit, c'est un spécialiste dans son domaine. *Le spécialiste.*

Pendant ce temps, le Maître de Sinanju arpentait la pièce à pas feutrés. Remo remarqua que la chambre était confortable et ressemblait davantage à celle d'un hôtel qu'à une cellule militaire. Elle était même dotée de l'air conditionné. « Rien à voir avec ce que j'ai connu dans les Marines », songea-t-il amèrement.

— Vous ! La femelle ! s'écria soudain Chiun en se tournant vers Robin Green.

Elle papillonna des paupières.

— Femelle ?

— Soyez patiente, murmura Remo. Il faut le comprendre, son épouse était une virago de première.

— Ceci est la pièce où vous avez aperçu les pieds de l'apparition ? questionna Chiun.

— Oui, j'étais cachée sous le lit. Ses pieds sont soudain apparus juste... là. Il n'y avait aucun bruit. Le temps de me relever, il avait filé.

Chiun s'agenouilla pour scruter sous le lit. Il se redressa et dévisagea Robin d'un œil critique.

— J'ai l'impression d'être un morceau de viande, glissa-t-elle à Remo.

— Ne vous faites pas de bile. Il est végétarien.

— Avec pareils attributs de vache laitière, commenta Chiun, en pointant ses longs ongles, comment avez-vous pu tenir là-dessous ?

— Quels attributs... ? Oh ! Vraiment, je trouve votre question bien impertinente !

— Je mène une enquête des plus sérieuses. Répondez-moi.

— Entendu. J'ai retenu mon souffle, cela vous convient ?

Chiun plissa ses yeux noisette.

— Et la prétendue batterie de voiture, où l'avez-vous vue ?

— Là. Vous voyez le mur au-dessus de la commode ? Elle l'a traversé. Pop ! Comme une bulle de savon.

Chiun déplaça le meuble. C'était de l'érable massif et Robin fut surprise de la force qui émanait du frêle Oriental.

— Il doit se gaver d'épinards, railla-t-elle.

Chiun tapota le mur avec la paume.

— Ici ? demanda-t-il en se retournant.

— Non, un peu plus haut.

— Ici ?

— Oui, je crois, hésita Robin.

La voix plus ferme, elle conclut :

— Oui, c'est bien à cet endroit-là.

Chiun posa le plat de sa main contre le mur. Il ferma les paupières et un long silence envahit la pièce.

— C'est frais au toucher, dit-il. Frais, mais pas froid.

— Je ne comprends pas, affirma Robin.

— Il existe souvent des endroits froids dans des lieux hantés comme celui-ci.

— Des lieux hantés ! explosa Robin. Eh attendez ! Je n'ai jamais parlé de fantômes.

Elle se tourna vers Remo, les yeux flamboyants.

— Je croyais que nous allions procéder à une expertise technique sérieuse. Il est complètement farfelu votre spécialiste ! D'où sort-il cette connerie de lieu hanté ?

— Il procède par élimination, expliqua prestement Remo. Je vous assure qu'il ne laisse rien au hasard.

— Je ne crois pas aux fantômes, déclara fermement Robin. Je n'y ai jamais fait la moindre allusion dans mon rapport. J'ai signalé ce que j'avais vu, ni plus ni moins. Comprenez-moi bien, j'ai une carrière à mener dans l'*Air Force*, mon vieux, et ce n'est pas un Chinetoque en robe d'hôtesse qui va me faire perdre mes galons durement gagnés.

— Vous êtes bien excitée pour quelqu'un qui n'a rien à cacher..., déclara Chiun d'une voix posée.

Robin Green se retourna et découvrit que le petit Coréen se trouvait derrière elle.

— Écoutez, dit-elle, il m'a fallu trois jours entiers pour les convaincre de me laisser poursuivre cette enquête. J'ai dû faire intervenir un tas de gens et tirer un tas de ficelles, pourtant je ne suis pas du genre à ouvrir des parapluies ni à chercher des pistons extérieurs. Pour éviter de crever sur place, j'ai même dû accepter un compromis, c'est-à-dire votre intervention. Je me plais dans l'*Air Force*, moi. Je veux y rester. Mais pas question de finir dans une chambre capitonnée, parce que mes supérieurs seront persuadés que

j'ai vu des fantômes.

— Remo, dis à cette femme de parler moins fort, je te prie, déclara Chiun d'une voix impérieuse. Elle perturbe les subtiles vibrations de cette pièce.

Il tourna les talons et arpenta de nouveau la chambre en reniflant délicatement l'atmosphère.

— C'est scientifique, ça aussi ? demanda-t-elle à Remo.

— Il a le flair d'un chien de chasse, répondit-il. Que sentez-vous, Petit Père ?

Le petit nez de Chiun se plissa.

— Le tabac. Ce qui gâche tout.

— C'était la chambre de Risko, expliqua Robin. Il fumait, le pauvre.

— Il est mort ? s'enquit Remo.

— Pire encore. Ils l'ont transféré à la base Loring, où il sera chargé des projets spéciaux.

— Ça n'a pas l'air si catastrophique que ça, pourtant...

— Cette base est réservée aux officiers déprimés et aux autres cinglés émotifs que l'*Air Force* a peur de rendre à la population civile.

— Oh, je vois..., fit Remo, compréhensif.

— Pfff ! souffla Chiun d'un air dégoûté. Conduisez-moi aux autres zones.

Devant la chambre froide, Robin Green expliqua calmement comment, pendant quatre nuits d'affilée, elle avait monté la garde en attendant le voleur.

— Personne ne s'est pointé, déclara-t-elle. Je vous garantis que cette porte n'a jamais été ouverte pendant que j'étais en faction. Et pourtant, il manquait des steaks à chaque fois.

Remo ouvrit la porte et Robin Green les entraîna vers le fond, où était stockée la viande. De nombreux steaks assez épais se trouvaient sur les étagères.

— Vous voyez ? dit-elle, au milieu d'un nuage de vapeur qui s'échappait de ses lèvres, il n'existe qu'une seule porte. Une seule issue pour y entrer comme pour en sortir. Et pourtant il... ou je ne sais quoi... a pénétré ici et en est sorti. Ça paraît invraisemblable, cette histoire ! Par quel tour de passe-passe a-t-il pu s'évanouir en fumée ? Ou alors nous avons affaire à un prestidigitateur, un illusionniste qui opère derrière des miroirs. Oui, continua-t-elle, marmonnant comme pour elle-même, un jeu de glaces... Un jeu de glaces autour d'un nuage de fumée bleue...

— Les esprits n'ont rien à voir avec vos sorciers de music-hall, grogna Chiun en reniflant ça et là dans le congélateur.

— Vous sentez quelque chose, Petit Père ? demanda Remo.

— Non, rien que des animaux morts.

— Mais je m'en fous de l'odeur, riposta Robin. Trouvez-moi plutôt une explication plausible à ce phénomène ! Parce que, pour l'instant, on nage en plein dans le mystère de la chambre close !

— Ceci ne poserait aucun problème à un esprit, annonça Chiun. Ils ont le droit d'aller et venir à leur guise. Telles sont leurs prérogatives.

— Et c'est reparti ! fit Robin. (Elle se tourna vers Remo.) Écoutez, ne me dites pas qu'on va avoir droit à un numéro de cirque, maintenant !

— Hé ! Adressez-vous à lui, après tout ! protesta Remo. C'est lui la vedette. Je ne suis que la doublure, moi.

— Message reçu ! répliqua-t-elle en se tournant vers Chiun. Régions tout de suite cette histoire de fantômes. Primo : il n'y a pas eu de spectre ou d'apparition d'aucune sorte. Secundo : les fantômes – même s'ils existaient – n'ont pas de substance. Ils peuvent peut-être jouer les passe-muraille mais je les imagine mal en train de faucher un steak ! Tertio : que ferait notre soi-disant esprit de plusieurs chateaubriands, de deux *Levi's 501* taille 40, et de tout un assortiment de pièces de missile ?

Chiun resta bouche bée. Il la referma, fronçant les sourcils.

— Elle a marqué un point, Petit Père.

Mais le Maître de Sinanju reprit la parole :

— Montrez-moi l'endroit où ces pièces ont disparu.

— Allons-y ! lança Robin en ouvrant la marche à grandes enjambées.

Remo la suivit à distance convenable.

— Elle est très irritable, remarqua Chiun.

— Alors ça, c'est vraiment l'hôpital qui se moque de l'infirmerie ! Reconnaissez au moins que son raisonnement se tient.

— En ce qui concerne les fantômes coréens, oui. Pour les américains, que j'ai moins pratiqués, c'est une autre paire de manches. Une fois l'enquête achevée, je pourrai sans doute proposer une explication plausible.

— Rien que pour cela, le déplacement valait la peine, pouffa Remo en suivant Robin Green dans le couloir.

Mais son rire se brisa lorsqu'une sirène retentit. Subitement, une cavalcade d'uniformes et de visages soucieux envahit les coursives. Robin se mit à courir. Elle se précipita dans le bureau du responsable de la sécurité.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Des problèmes à Fox-4. On a un coucou qui mijote !

— Oh, mon Dieu !

Elle sortit en bousculant Remo et Chiun sur son passage.

— Venez, Chiun ! lança Remo.

Et ils la suivirent à l'extérieur du bâtiment. Elle sauta au volant de

la Jeep de Remo et mit le contact. Remo bondit sur le siège du passager et, tandis que la voiture démarrait sur les chapeaux de roue, direction la grille d'entrée, il aperçut Chiun qui courait derrière eux. Avec la grâce d'une gazelle, le Maître de Sinanju sauta à bord et se jucha sur sa malle, la main crispée sur son chapeau en forme de tuyau de poêle, pour éviter qu'il ne s'envole.

— Dites-moi, toute cette agitation, ce n'est pas parce que le cuistot a oublié une dinde dans son micro-ondes, j'imagine ? brailla Remo.

Robin Green franchit la grille à toute vapeur, juste à temps pour éviter que les chevaux de frise de l'entrée ne s'agrippent à la carrosserie.

— Un « coucou qui mijote », ça signifie qu'un missile est sur le point de partir tout seul ! s'écria-t-elle.

— C'est bien ce que je craignais ! répondit Remo, tandis que la Jeep fonçait à travers les champs de maïs.

CHAPITRE IV

Dans le silo souterrain Fox-4, le missile Minuteman III était « présumé non opérationnel » depuis deux jours.

Le capitaine Caspar Auton s'en réjouissait. Selon un ordinateur de la base de lancement, il y avait un os dans les données de ce coucou. Personne ne savait de quoi il s'agissait mais tout le monde s'en doutait. De toute façon, cinq pour cent des missiles nucléaires de l'Oncle Sam étaient soit PNO, présumés non opérationnels, soit NO, non opérationnels. Et puis ces engins étaient tellement complexes que ça n'avait rien de surprenant...

Le capitaine Caspar Auton était l'un des officiers chargés du lancement pour le silo Fox-4. Tout comme son homologue, le capitaine Estelle McCrone, il portait autour du cou la clé en or qui déclenchait le lancement. Estelle McCrone était assise devant une console de lancement identique à celle d'Auton. En vertu du nouveau programme d'intégration des femmes dans l'*Air Force*, les officiers du beau sexe étaient associées à un collègue masculin, chaque fois que c'était possible.

Malgré trois jours par semaine, à raison de huit heures par jour, passés régulièrement en compagnie du capitaine McCrone, Auton la connaissait à peine. Ce qui ne le dérangeait pas outre mesure. Elle avait le visage en lame de couteau et un corps qui lui faisait irrésistiblement penser à une catastrophe ferroviaire au Bangladesh.

Non pas qu'Auton eût nourri la moindre aversion contre le genre laideron. Simplement il ne s'imaginait pas en train de vivre ses derniers moments sur terre à ses côtés.

En temps de guerre, il incomberait aux capitaines Auton et McCrone d'ôter la clé qu'ils portaient autour du cou et de l'insérer dans leurs consoles couplées puis, après avoir composé les codes de lancement du Président, de tourner simultanément leurs clés.

Ce jour-là, le feu vert du Président était le cadet des soucis du capitaine Auton. Assis devant sa console, il faisait des mots croisés. Puisque le coucou était PNO, autant en profiter ; d'ailleurs il était inutile d'ameuter la hiérarchie tant qu'un technicien n'y aurait pas jeté un coup d'œil. Et puis, en cas de tir demandé, ça ne coûtait rien de

lancer les coucous défectueux dans la foulée. De toute façon, dans le quart d'heure suivant, il n'y aurait plus personne pour lui demander des comptes. Alors qu'est-ce que ça changeait ?

Donc, ce jour-là, très détendu, Auton faisait des mots croisés. Il cherchait un synonyme de « frigide » en six lettres. Sourire en coin, il griffonna « Estelle », mais ça ne collait pas. Il gomma donc le prénom et se remit à chercher.

Il jeta un coup d'œil au capitaine McCrone, au cas où elle aurait surpris son sourire. C'est alors qu'il la vit sursauter. Son visage ingrat devint blême. D'une pâleur cadavérique. Ses lèvres remuèrent mais aucun son ne s'échappa de sa bouche.

— Séquence de lancement L-1, bégaya-t-elle.

— Gardez votre calme, lança Auton. Rappelez-vous de ce qu'on vous a dit à l'entraînement. Ce genre de choses arrive de temps en temps. Nous allons entamer la procédure habituelle pour empêcher le tir.

Frénétiquement, Auton activa le chronomètre. Selon le manuel de procédure, qu'il conservait toujours ouvert devant lui, lorsque le chrono s'arrêtait, le lancement devait s'interrompre instantanément.

Mais, en l'occurrence, si le chrono s'arrêta effectivement, le compte à rebours, lui, continua à défiler sur la console.

— Ça ne marche pas ! brailla-t-il.

— Sur mon écran, c'est pareil ! s'affola McCrone.

— Les codes numériques ! Allons-y !

Feuilletant son manuel, Auton trouva les fameux chiffres, qu'il pianota, fébrile, sur sa console.

Rien ne se produisit.

— J'espère que vous avez de bonnes nouvelles pour moi, McCrone. Moi, je n'en ai pas de bonnes à vous annoncer !

— Moi non plus, s'étouffa son homologue féminin. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Essayons encore !

Mais Auton savait que ça ne servait à rien ; sa console ne répondait plus. Il décrocha le téléphone et appela le poste central de la base.

— Nous avons un problème. Un coucou mijote, impossible de stopper le lancement !

— Essayez encore. Nous allons voir ce que nous pouvons faire de notre côté.

Auton raccrocha et lança à sa collègue :

— Le central nous demande de continuer nos manœuvres d'interruption.

Le capitaine n'y comprenait rien. Bien qu'il ait toujours sa clé autour du cou et qu'aucun code secret n'ait été composé sur le clavier, le coucou allait s'envoler. Un panneau lumineux indiqua que la vanne

du silo était en train de s'ouvrir. Nul doute que le missile allait partir. En désespoir de cause, Auton se coucha par terre, avec sa collègue.

La panique s'était emparée de lui.

*

* *

— La vanne s'est ouverte ! s'écria Robin, écrasant l'accélérateur.

La vanne du silo retomba net dans le rempart de sacs de sable.

— Il me semble que nous devrions faire demi-tour, non ? se dit Remo sans s'apercevoir qu'il parlait à voix haute.

— Tenez-vous prêt à sauter.

— Quoi ?

— Sautez ! Allez-y !

— Mais vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Sautez, je vous dis ! Sautez tous les deux !

Remo se tourna vers Chiun :

— Qu'en pensez-vous, Petit Père ?

Mais Chiun n'était plus là. Remo le vit atterrir dans un nuage de poussière, sa malle laquée flottant à ses côtés. D'un mouvement rapide, Chiun saisit l'une des poignées et détourna sa trajectoire. La malle se posa doucement à terre, intacte.

— Et vous, insista Remo, vous allez sauter aussi ?

— Si je peux. Allez-y, maintenant !

— Comme vous voulez !

Une fois à terre, Remo observa Robin qui lançait la Jeep vers le silo ouvert. Il savait qu'un missile se trouvait juste au ras du sol, même s'il ne pouvait le voir.

La Jeep fonçait toujours vers le silo. Lorsqu'elle fut à deux doigts d'y tomber, et seulement à ce moment-là, Robin Green sauta.

La Jeep fit un bond et bascula dans le silo.

Remo se coucha à terre. Les mains sur la tête, il attendit.

Il n'y eut pas d'explosion. Tout juste le bruit d'une collision entre deux véhicules. Puis le silence retomba, à peine rompu par le ronronnement du moteur de la Jeep qui tournait encore.

Remo se retourna et aperçut Chiun qui examinait sa malle. Robin Green s'était abritée sous un déflecteur de flammes, les mains sur sa chevelure flamboyante. À présent, elle rampait vers le silo.

— Tout va bien ! s'écria-t-elle, après avoir jeté un coup d'œil dans le trou.

Elle s'était relevée et époussetait son uniforme lorsque Remo la rejoignit.

Il regarda à l'intérieur du silo. La Jeep s'était encastrée dans le missile et bloquait l'ouverture, empêtrée dans une foulditude de

câbles, ses roues arrière tournant à toute vitesse.

— Chapeau ! fit Remo, admiratif, tandis que Robin se recoiffait.

— Bof, la routine, répondit-elle, l'air distrait.

— Vraiment ?

— Si je vous disais combien de fois par mois il y a un coucou qui déconne, vous seriez surpris.

— Sans doute, répondit-il en lorgnant de nouveau l'énorme missile. Il ne risque pas de décoller, c'est sûr ?

— En principe non. En général, nous arrivons à temps pour balancer une Jeep ou un camion sur la vanne. Le poids suffit à éviter l'explosion. Tout est programmé pour que le missile ne s'envole pas tant que le toit n'est pas ouvert. Mais cette fois-ci, le système s'est emballé.

— Bon, eh bien... c'est fini, alors ?

— Pas vraiment. Il faut encore qu'on trouve pourquoi ce foutu système n'a pas fonctionné. Et nous ferions mieux de nous éloigner.

— Pourquoi ?

— Suivez-moi.

Remo haussa les épaules et obéit. Tandis qu'ils s'éloignaient, le silo explosa.

Remo plongeait à terre, entraînant Robin avec lui. Il regarda derrière lui et vit une colonne de fumée noire monter dans le ciel.

— Bon sang, mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Rien, c'est la Jeep qui a sauté, répondit Robin, laconique.

— Tant que ce n'est que la Jeep..., soupira-t-il en se redressant.

— Non mais, dites donc, vous, qu'est-ce qui vous a pris de me balancer à terre comme ça ? dit Robin en repoussant la main qu'il lui offrait pour l'aider à se relever. (Pourtant elle s'y agrippa, après l'avoir écartée.) Aïe ! Pour quelqu'un de maigre, vous êtes drôlement costaud !

— Régime spécial, dit Remo, tout sourire.

— Dorénavant, bas les pattes ! OK ? Je suis une pro hyper entraînée et j'ai pas besoin qu'on m'ouvre les portes et autre connerie sexiste du même genre. Je sais très bien me débrouiller toute seule.

— En tout cas, question arguments de poids, vous avez du répétant !

— S'il s'agit d'une quelconque remarque machiste au sujet de ma poitrine, sachez que j'ai entendu toutes les blagues possibles et imaginables à ce sujet, depuis l'âge de quinze ans !

— Mais... C'est pas du tout ce que je voulais dire.

— Ben voyons...

— Non, sincèrement, je vous assure.

— Gardez votre sincérité pour plus tard ! Vous en aurez besoin pour le rapport que vous refilez au Congrès.

Ils s'approchèrent du Maître de Sinanju dans un silence embarrassé. Remo tenta de briser la glace :

— Vous avez vu ce que Robin a fait, Petit Père ? Elle a réussi à empêcher le missile de décoller. C'était drôlement courageux de sa part, hein ?

— C'est une imbécile, crachota Chiun. J'ai failli perdre une malle héritée de mon grand-père Yui. Elle n'a aucun respect pour la propriété d'autrui.

— Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse d'autre ? vociféra Robin. C'était un cas d'urgence nucléaire !

— Vous auriez dû vous arrêter pour me laisser descendre tranquillement mes affaires.

— Mais nous n'avions pas le temps ! Si ce coucou avait décollé, nous étions carbonisés sur-le-champ.

— Vos excuses minables m'indiffèrent. Remo, tu portes ma malle. Voyons ce que nous pouvons faire pour éviter d'autres bavures de ce type.

Bouche bée, Robin Green observa le frêle Oriental qui s'éloignait sur le chemin d'accès.

— A-t-il compris ne serait-ce qu'un fragment de la réalité atroce à laquelle il vient d'échapper ? demanda-t-elle à Remo.

— Probablement. Qui sait ? De toute façon, ça sert à rien de lui tenir tête. Il a toujours le dernier mot avec moi. Et avec vous, ce sera pareil.

— Eh bien, c'est ce qu'on verra ! déclara Robin en emboîtant le pas au Maître de Sinanju, l'air décidé.

— Formidable, marmonna Remo en soulevant la malle sur ses épaules. La partie de ping-pong est ouverte !

CHAPITRE V

Pour rejoindre le silo Fox-4, il fallait emprunter une vanne d'accès située au beau milieu d'un champ d'avoine. Une fois au cœur du bâtiment de maintenance qui était enterré, Robin conduisit Remo et Chiun devant le stock de pièces détachées.

Chiun se promenait en reniflant l'atmosphère.

— Ça sent l'électricité, déclara-t-il, perplexe.

— Pas étonnant, avec tout cet attirail, observa Remo.

— Non, cette odeur flotte dans l'air ambiant. Ce n'est pas normal.

Robin les pilota ensuite à travers un long tunnel d'acier menant tout droit au silo proprement dit.

Ils parvinrent finalement jusqu'à la rampe de lancement sur laquelle reposait le nez de l'engin, telle une grosse cloche muette.

Des équipes de maintenance en combinaison grise s'affairaient tout autour. En son for intérieur, Remo s'étonna de l'état de dégradation avancé des lieux. Les murs délabrés par la corrosion suintaient d'humidité. Un rat déta la derrière un câble. Au-dessus d'eux, des techniciens travaillaient sur des plates-formes étagées. Plus haut encore, où filtrait la lumière du jour, on apercevait le capot de la Jeep carbonisée suspendue par un treuil.

— Pas la peine de s'inquiéter ! beugla un employé situé sur une plate-forme élevée. Ce coucou ne risquait pas d'aller où que ce soit : on lui avait retiré tous ses boyaux.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Robin en criant.

— Exactement ce que j'ai dit. Quelqu'un lui a retiré ses pièces vitales. Elles ont disparu.

— Laissez-moi voir ça, répliqua-t-elle en grimpant sur la plate-forme.

Le technicien lui tendit une lampe-torche. Elle la braqua à travers l'écoutille et découvrit une masse de câbles entrelacés.

— Vous voyez ? Quelqu'un a arraché tout le matériel MIAM, dit le technicien.

— En termes clairs, ça signifie quoi MIAM ? Je ne suis pas une spécialiste, figurez-vous.

— Ça veut dire Module Intégré d'Auto-Expérimentation

Miniaturisé. Il s'agit essentiellement de puces électroniques montées sur cartes. Elles assurent des tests de diagnostic permanent sur les systèmes du coucou. Ce qui explique pourquoi il était déclaré PNO. Mais ça n'explique pas comment ce matériel a pu disparaître d'un missile hermétiquement soudé.

— Je veux une liste de tous les gars qui ont travaillé sur ce coucou, depuis le jour où on l'a équipé, s'énerva Robin.

— Ça veut dire qu'il faudra éplucher le tableau de service sur quatre ans, au bas mot...

— Dans ce cas, vous feriez bien de vous y mettre tout de suite. Et il me faut ce document dans six heures au plus tard !

Sur ces paroles sans réplique, Robin tourna les talons et redescendit de la plate-forme.

— Waow ! fit Remo lorsqu'elle parvint à sa hauteur. Vous ne l'avez pas ménagé !

— Faut pas vous laisser faire par ces rigolos, répliqua Robin. (Le pouce dirigé sur sa poitrine, elle ajouta :) Moi, je suis une pro !

Un vigile de l'*Air Force* en treillis camouflage, coiffé du casque vert olive au blason *Strategic Air Command*, s'approcha :

— Pardon, m'dame. Comme vous l'avez demandé, les officiers vous attendent à la salle de contrôle.

— Suivez-moi, vous deux.

Avec une facilité déconcertante et un air bougon, Remo prit la malle sous le bras.

— J'ai comme l'impression d'être toujours la cinquième roue de la charrette, se plaignit-il.

— Oui, eh bien, fais attention de ne pas renverser ma malle, fit Chiun en trotinant devant lui.

Dans la salle de contrôle, les officiers attendaient, nerveux, sous l'œil d'acier d'un autre vigile de l'*Air Force* en treillis. Un technicien ouvrit l'une des deux consoles.

— Regardez, dit-il.

Robin Green pencha la tête :

— Qu'est-ce que je suis censée chercher ?

— Le module d'interdiction de lancement.

— C'est ce truc en forme de boîte ?

— Non, c'est le boîtier auquel le module est en principe connecté.

— Il a disparu, alors ? répliqua Robin en se redressant.

— Exact. Quelqu'un l'aura volé, confirma le technicien en hochant la tête lugubrement.

— Trouvez-moi le tableau de service des hommes qui assurent la maintenance sur ces consoles.

— Inutile. J'ai été le dernier à l'ouvrir.

— Vous vous souvenez si le module s'y trouvait ?

— Il y a deux jours, il s’y trouvait encore. Et je peux vous garantir que depuis personne n’a ouvert cette console à part moi, à l’instant.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Parce que c’est le débranchement du module qui a provoqué la séquence de lancement.

— Ce qui signifie...

— Qu’on l’a fauché il y a une heure. Ne me demandez pas comment. Des Gremlins. Des Martiens. Un gang de prestidigitateurs armés de jeux de glaces. À vous de choisir.

Avec un intérêt grandissant, Chiun tendit l’oreille dans la direction de l’homme qui venait de parler. Il murmura quelque chose à l’oreille de Remo, qui hocha la tête et souffla :

— Pas maintenant.

— Où sont les officiers chargés des lancements ? aboya Robin.

Les capitaines Auton et McCrone s’avancèrent, l’air penaud. Robin braqua sa lampe-torche sur leurs visages. Ils reculèrent, aveuglés.

— Ne détournez pas le regard, quand je m’adresse à vous. Je suis Green. Du BES. Essayons d’être clairs, voulez-vous ? Vous étiez tous deux de service, chacun devant sa console, séparés l’un de l’autre par trois mètres cinquante environ. Ni l’un ni l’autre n’aurait pu ôter le module à l’insu de son collègue. Vous êtes donc par conséquent tous les deux accusés de vol et de trahison. Qui souhaite s’exprimer le premier ?

Le capitaine Auton prit la parole :

— Madame, je n’ai rien à voir dans tout cela. Et je réponds de la bonne foi du capitaine McCrone.

— Vous ! s’écria Robin en balançant le faisceau lumineux dans les yeux noirs de McCrone.

— Madame, j’étais assise devant ma console, comme le capitaine Auton. Il manque peut-être un module à la sienne, mais je puis vous assurer que le capitaine Auton n’a pas quitté son poste.

— Je vois, fit Robin, l’air pincé. Vous faites une belle paire de collabos !

— Attendez ! intervint Chiun. Laissez-moi leur parler.

— Et qu’est-ce que ça changera ? s’énerva Robin.

— Je pense qu’ils disent la vérité mais je voudrais le vérifier.

— Et comment, si ce n’est pas trop vous demander ? riposta Robin en lorgnant sur les bras décharnés de Chiun.

— Un simple interrogatoire.

— C’est au BES de s’en charger. Cela ne vous regarde pas.

Robin se tourna alors vers le vigile au visage de marbre.

— Garde ! J’interdis formellement que ces deux loustics interviennent dans mon interrogatoire, pigé ?

L’homme s’avança timidement.

Chiun se tourna vers Remo :

— À toi de jouer.

— Entendu, Petit Père !

Remo recula et, brusquement, il attrapa le garde par le poignet. Il le fit tourner au-dessus de sa tête avant de le balancer hors de la salle de contrôle. Puis, tranquillement, il alla refermer la porte derrière lui et revint vers Chiun, indifférent aux furieux coups de sifflet qui se mirent presque aussitôt à striduler de l'autre côté de la cloison.

— À vous, Petit Père, prononça-t-il en inclinant légèrement la tête.

Le Maître de Sinanju s'avança vers les officiers tremblants :

— N'ayez pas peur, murmura-t-il. Je veux simplement vous parler. Voudriez-vous répondre à une, voire deux questions d'un vieil homme inoffensif ?

Les deux autres hésitèrent, interrogeant Robin du regard.

— Allez-y, répondit-elle en haussant les épaules.

— Tenez, fit Chiun en tendant ses doigts griffus. Prenez ma vieille main d'infirme, elle vous rassurera.

Au premier contact, les deux officiers tombèrent à genoux, le visage et le corps révoltés par la douleur.

— Parlez, à présent ! Seule la vérité mettra un terme à vos souffrances.

— Je ne sais rien ! Vraiment rien ! hurla Auton.

McCrone l'imita en poussant un cri perçant.

Auton fit observer qu'ils étaient tous deux enfermés dans cette salle de contrôle, donc, si l'un ou l'autre avait pris le module, il se trouvait encore là.

Chiun les relâcha et, joignant les mains d'un geste solennel, s'adressa à Robin :

— Ils disent la vérité.

— Je n'y crois pas, rétorqua-t-elle.

— Alors faites fouiller la salle, suggéra Remo.

— Je veux bien mais, dans ce cas, j'aurai besoin du garde.

Remo ouvrit la porte et le vigile déboula à l'intérieur, arme au poing.

— Oh, rengainez-moi ça ! fit Robin, agacée.

Comme le vigile hésitait, Remo lui arracha son casque et en coiffa l'automatique. Il referma alors sa poigne sur le casque qui se chiffonna comme une vulgaire boulette de papier, neutralisant du même coup l'arme et la main qui la tenait. Au grand ahurissement de leur propriétaire qui ne songea même pas à réagir.

— Comment avez-vous fait ? voulut savoir Robin.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Remo, l'air détaché.

— Oh, rien ! Vous n'avez rien fait ! s'exaspera-t-elle, avant

d'ordonner au vigile d'aller se faire soigner.

À peine avait-il tourné le dos que d'autres gardes arrivèrent, alertés par ses coups de sifflet. Robin les enjoignit de fouiller le moindre centimètre carré, jusqu'à ce qu'ils découvrent le module manquant.

Après trois heures de recherches, ils n'avaient toujours rien trouvé.

— J'abandonne, déclara Robin, morose.

— Bien, dit Chiun. À moi d'entrer en piste, Remo, la malle !

— Par ici, Petit Père !

Chiun se pencha sur la malle et l'ouvrit à l'aide d'une clé en cuivre. Il souleva le couvercle et se retourna vers son disciple, les bras chargés de ce qui, aux yeux de Remo, ressemblait à des objets de culte ou d'une quelconque cérémonie rituelle.

Alors, sous les regards ébahis des spectateurs, le Maître de Sinanju entreprit de disposer des bougies à chaque coin de la pièce. Il les alluma puis posa trois bocaux de liquide coloré au centre. Il en versa un dans un récipient qui se remplit d'un liquide rosâtre auquel il mit le feu à l'aide d'une des bougies. Puis, autour de cette espèce de torchère, il répandit un liquide bleu. Une odeur nauséabonde envahit la pièce et Robin Green se pinça le nez. Remo se borna à ralentir sa respiration, afin que ses narines puissent filtrer la puanteur ambiante.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, nom d'un chien ? lui demanda Robin.

— Silence ! ordonna Chiun.

Le Maître de Sinanju prit alors deux baguettes en bambou, décorées de plumes multicolores et surmontées de clochettes en argent. Il se mit à tourner autour du récipient en flammes en poussant des incantations d'une voix aiguë qui s'apparentait aux hurlements chevrotants d'un chat de gouttière en chaleur.

— Qu'est-ce qui lui prend, maintenant, c'est la danse de la pluie ? s'enquit Robin, acerbe.

Remo, qui connaissait le coréen, se lança dans une traduction approximative :

— Je crois comprendre qu'il dit ceci : « Allez-vous-en, esprits du vide extérieur. Retournez d'où vous venez. Laissez ce missile ridicule, ces morceaux de viande insipides et ces vêtements délavés aux vivants. » Fin de citation.

— Un exorcisme ! Manquait plus que ça ! s'égosilla Robin.

— Heu... J'ai peut-être traduit de travers...

— Pas question de laisser faire cette mascarade sur des installations nucléaires !

Robin allait s'avancer mais Remo la retint par la taille.

— Lâchez-moi, sale macho ! C'est moi qui commande ici !

Le Maître de Sinanju était comme en transe, à présent. Il bondissait littéralement d'un mur à l'autre, frappant chaque fois celui-ci d'un coup de baguette. Il sauta en l'air, tournoyant comme un derviche. Les

clochettes tintaient comme celles d'un traîneau.

— Pendant un moment, il était dingue des feuilletons de télé, expliqua Remo. Personne, je dis bien personne, ne pouvait l'en détourner. À deux ou trois reprises, des gens ont eu à cet égard des initiatives malheureuses et après, c'est moi qui ai dû m'occuper de leur cadavre.

— Quoi ? Vous voulez dire que lui... leur cadavre...

— Disons qu'ils avaient l'air d'être passés sous un rouleau compresseur.

— À cause de lui ? répéta Robin, incrédule.

— Croyez-moi, je ne plaisante pas.

— C'est grotesque ! Il pèse à peine quarante-cinq kilos.

— Une mygale, c'est encore plus léger, vous savez.

— Je m'en fous. Tout ça ne vaut pas un pet de coucou anémié. Ça suffit maintenant ce cirque !

Entendant les mots que Robin avaient hurlés, Chiun cessa brusquement sa ronde folle.

— Je vous remercie, j'ai failli l'oublier, dit-il en regagnant la malle.

Il en revint avec deux jarres d'une poudre noirâtre. Il en tendit une à Robin.

— Puisque ce rituel ne semble pas vous être inconnu, dit-il, veuillez plonger votre doigt dans le pot et oindre d'abord votre front puis...

— Qu'est-ce que c'est que ce... ? interrompit Robin en portant un doigt à ses narines.

— Mais voyons, c'est ce dont vous parliez à l'instant à propos de coucou anémié sauf qu'en l'occurrence il s'agit de poulet et, je tiens à le préciser, de vigoureux poulet.

Robin Green écarquilla de grands yeux horrifiés, tandis que Chiun commençait à asperger de poudre les consoles.

— Enfin quoi... Il ne s'agit tout de même pas de... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Qui sait ? répliqua Remo. Les engrais et moi, ça fait deux. Vous avez bientôt fini, Petit Père ?

— Je dois également enduire le missile. D'ailleurs je vais le faire sur tous, de sorte que les mauvais esprits ne provoquent plus ces tirs accidentels.

— Il y en a une bonne dizaine, rien que pour ce silo, intervint Robin. Et il y a quinze silos en tout. Ce qui fait cent cinquante missiles !

— Je vais donc commencer par celui-ci. Au besoin, je m'occuperai des autres plus tard.

— Ne le contrariez pas, fit Remo. Plus vite il aura fini, plus vite nous attaquerons l'enquête proprement dite.

— C'est de la folie douce mais soit. Maintenant, j'aimerais assez que vous me relâchiez.

— Pardon ?

— Vous avez toujours les bras enroulés autour de ma taille, mon vieux !

— Oh ! Désolé, bafouilla Remo en rougissant. Je ne voulais pas que vous preniez un mauvais coup, c'est tout.

Et il s'exécuta.

*

* *

Une heure plus tard, le Maître de Sinanju surgit de la vanne d'accès du silo Fax-4, barbouillée de symboles ésotériques coréens. Il s'adressa au cordon de vigiles à qui il avait demandé de frapper sur leurs casques, afin d'éloigner certains esprits :

— Je déclare que cet engin absurde est désormais protégé contre les esprits ! clama-t-il. Vous pouvez maintenant vaquer à vos occupations normalement.

— Je n'en crois pas mes yeux, gémit Robin. Cette mascarade va me coûter mon poste au BES.

— Mais non, au contraire, voulut la rassurer Remo. Car maintenant que Chiun est satisfait, nous allons pouvoir réellement entamer les recherches.

— Et comment ?

— Nous savons qu'il aime les steaks. Il suffit de le guetter. Peut-être qu'il mordra de nouveau à l'hameçon.

— J'ai déjà tenté le coup. Vous savez ce qui s'est passé.

— Avez-vous essayé de l'attendre à l'intérieur de la chambre froide ?

— Non, je n'ai pas osé. Personne ne savait que j'appartenais au BES. Si je m'étais enfermée dans le frigo, j'aurais pu geler sur place avant qu'on s'aperçoive de ma disparition.

— Maintenant que je suis là, ça ne risque pas de se produire, répliqua Remo avec un large sourire.

CHAPITRE VI

— Je jure de plus jamais manger de viande, marmonna Robin Green, cachée derrière une pièce de bœuf.

Elle resserra autour d'elle la couverture blanche dont la couleur, identique à celle du papier d'emballage de boucherie, lui permettait de se confondre avec les morceaux de viande entreposés dans la chambre froide.

— Vous avez dit quelque chose ? demanda Remo en ouvrant la porte du réfrigérateur, déclenchant du même coup la lumière.

— Fermez cette porte ! s'écria-t-elle. Je parlais toute seule, c'est tout.

Et la lumière s'éteignit automatiquement.

« Ça alors, songea Robin, comment a-t-il pu m'entendre à travers la porte ? » Elle s'était pourtant juré de cesser de s'étonner des excentricités dont Remo et Chiun l'avaient accablée, alors qu'elle ne les connaissait que depuis quelques heures à peine.

Si ces deux zigotos appartenaient au BCG, alors Robin était la nièce du Pape. Pourtant, leurs laissez-passer émanaient des plus hautes autorités... Celles du Pentagone, en l'occurrence. Mais justement le BCG ne dépendait pas du Pentagone. Au contraire, ils étaient même ennemis mortels dans la bataille annuelle du vote des budgets militaires.

Bref, tout ça ne collait pas. Mais ils étaient bel et bien là, Remo avec son tee-shirt, l'autre avec ses baguettes à plumes et tout son bric-à-brac...

Tandis que ses yeux s'habituait de nouveau à l'obscurité, Robin perçut une douce lueur blanche. Sous la couverture, le duvet de ses bras se dressa, tels des millions d'antennes d'insectes dressées au garde-à-vous.

La chose était là. Dans la chambre froide. Le dos tourné. Des pieds à la tête, elle était toute blanche, comme une couverture duveteuse éclairée de l'intérieur. Des veines dorées cheminaient tout le long du corps de la créature. Comme si, au lieu de sang, des rais de lumière circulaient dans ses vaisseaux externes. Des espèces de tentacules sortaient d'une sorte de sac à dos, blanc lui aussi, et venaient se

brancher sur les épaules.

La chose évoquait une forme humaine. Deux jambes et deux bras d'humanoïdes... encore que Robin avait peine à distinguer ces derniers. La créature était penchée sur les steaks. Sa nuque, sans cheveux, était lisse et blanche comme un œuf. Aucune veine dorée ne serpentait à cet endroit.

Robin savait que la chose n'était pas entrée par la porte. Elle n'aurait pas pu éviter Remo et Chiun. Et puis, la lumière se serait allumée dans la chambre froide. Et ce n'était pas le cas.

À moins... qu'elle ait coupé le courant. Non, les compresseurs ronronnaient toujours. Mais Robin percevait un autre son. Une sorte de bruissement... ou plutôt un crépitement... comme un morceau de cellophane qui se froisse lentement.

Robin s'aperçut que la lueur avait disparu, la créature ressemblait à une forme blanche et brillante. Les veines avaient perdu leur éclat.

C'est alors que l'apparition se mit à parler :

— *Kracivo* ! prononça-t-elle dans un souffle.

Robin tenta d'articuler quelque chose. Rien ne sortit de sa bouche, hormis un jet de vapeur. Elle claquait des dents. Robin décida de hurler.

Mais avant qu'elle puisse rassembler tout son souffle pour lâcher un bon cri bien effrayant, la créature se retourna. Et Robin la vit de profil.

La chose n'avait pas de visage et ressemblait à une boursouflure blanche. Celle-ci se contracta et Robin comprit d'où provenait le froissement. Respiration, froissement. Expiration, boursouflure. Respiration, froissement. Expiration, boursouflure.

Cette espèce de grosse ampoule dépourvue de nez, de bouche, d'yeux ou de quoi que ce soit se gonflait et se rétractait alternativement, tel un horrible poumon externe.

Robin Green en avait trop vu. Elle dissimula la tête sous la couverture et se mit à hurler :

— Il est là ! Il est là !

La lumière apparut. La porte s'ouvrit et Remo et Chiun se trouvèrent aussitôt dans la chambre froide. Robin se débarrassa de la couverture et bondit hors de sa cachette.

— Où est-il ? demanda Remo, en regardant autour de lui.

— Juste là !

Robin désigna le fond de la chambre froide.

— Je ne vois rien, déclara Remo.

— Merde ! Il a encore mis les voiles !

Chiun s'approcha du mur, en le tapotant du bout de ses longs doigts griffus.

— Il a disparu à travers ce mur ? questionna-t-il.

— Je pense que oui ! Mais pourquoi vous avez mis si longtemps à intervenir, bon Dieu ?

— Mais on est entré avant même que vous ayez fini de crier, insista Remo.

— Je n'ai pas crié, se défendit Robin. J'ai appelé à l'aide, c'est pas pareil.

— Mes oreilles ont pourtant entendu un cri.

— Faudra vous les nettoyer, espèce de macho ! beugla Robin, en frissonnant malgré elle.

— Remo, intervint Chiun brusquement, tu sens cette odeur ?

Son disciple renifla l'air ambiant :

— Oui, ça sent l'électricité. Ça sent même très fort.

— Moi, je ne sens rien, affirma Robin péremptoire.

— Il manque quatre steaks, constata Remo en lorgnant l'étagère. Les quatre meilleurs, les plus beaux, les plus gros, les plus juteux, les plus...

— Remo ! gronda Chiun.

— Excusez-moi. Cela fait des années que je n'en ai pas mangé. Alors forcément...

— Bon, inutile de rester plantés là, rétorqua Robin, puisqu'il a traversé ce mur. Nous pouvons peut-être encore le rattraper.

— Pour une fois, cette femelle au verbe haut a raison, commenta Chiun. Nous allons fouiller la base.

L'alerte générale fut lancée et les installations passées au peigne fin. Aucune trace d'humanoïde à la peau veinée d'or...

— Il a dû quitter la base, conclut Robin.

— Nous pourrions nous séparer, suggéra Remo. Il y a pas mal de terrain, mais si chacun s'y met, on gagnera du temps.

— Inutile, aboya-t-elle soudain. Venez.

Remo la suivit jusque dans la cour où un hélicoptère Bell Ranger atterrissait. Un major en descendit, agrippant sa casquette, pour se protéger du souffle du rotor.

Robin se précipita vers lui, brandissant sa carte du BES. Puis elle fit signe à Remo et Chiun de monter dans l'appareil.

— Descendez, soldat ! dit-elle au pilote. Je sais conduire ce genre d'engin.

Une fois à bord, tandis que l'hélicoptère décollait, Remo lui demanda :

— Vous avez expédié ce major comme si vous aviez un grade supérieur. C'est le cas ?

— Non, répondit-elle, acerbe. Mais il ne le sait pas.

— Tiens, il commence à faire nuit. Vous pensez qu'on va le

retrouver, notre fantôme ?

— Il était tout blanc, d'un blanc incandescent ; on devrait le repérer facilement, répliqua Robin en essayant de couvrir le bruit du rotor. À propos, il a parlé, vous ne l'avez pas entendu ?

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il a dit ? s'enquit Remo, les sourcils froncés.

— « Grassivo » ou un truc dans ce style.

— C'est vrai, j'ai entendu. Mais j'ai cru que c'était vous qui parliez.

— Moi ? Pourquoi est-ce que j'aurais dit ça ?

— C'est bien ce que je me suis demandé. Je pensais que vous étiez encore en train de marmonner.

— Si vous aviez réagi à ce moment-là, vous auriez eu le temps de le pincer.

— Peut-être, mais comme j'ai cru que c'était vous, j'ai eu peur de me faire engueuler comme la première fois !

Robin Green resta longuement silencieuse, tandis que le Bell Ranger tournait en spirale.

— Vous avez raison, reconnu-elle enfin d'un ton posé. Je suis navrée. Mais ce n'est pas tout. Il faut que je vous avoue quelque chose d'autre. Quelque chose dont je n'ai pas osé vous parler.

— Quoi donc ?

— Vous vous souvenez de la batterie de voiture que j'avais vue disparaître dans le mur, le jour du vol du jean ? Eh bien, je l'ai revue. Elle était sanglée sur le dos de la créature.

Remo observa le profil tendu de Robin.

— Ne me regardez pas comme ça, dit-elle, l'air pincé.

— Je me demandais..., hasarda Chiun du fond de l'hélicoptère.

— Que dites-vous, Petit Père ?

— Comment se fait-il qu'un fantôme américain parle russe ?

Remo et Robin échangèrent un regard interloqué. Puis, sans transition, Robin se mit à vociférer :

— Là ! s'écria-t-elle en pointant l'index vers le bas. Dans ce champ. Vous le voyez ? Il est en train de courir.

Une minuscule silhouette filait au milieu des plants de maïs. Comme une sorte de point lumineux qui glissait dans le noir. Mais, très vite, il disparut derrière un arbre.

— Il a dû aller pisser un bock, remarqua Remo.

— Je vais me poser, prévint Robin. Prenez la radio et demandez du renfort.

— Avec plaisir, répondit Remo. Vous voulez bien m'expliquer d'abord comment ça marche ?

— OK... Laissez tomber, répliqua Robin lugubre, avant d'atterrir dans l'herbe ondoyante.

CHAPITRE VII

— Je ne vois rien, déclara Remo, et vous, Petit Père ? Chiun fit le tour du volumineux tronc d'arbre, les lèvres pincées en signe d'intense concentration.

— Moi non plus, répondit-il.

— C'est pourtant le seul arbre de ce champ, intervint Robin.

Comme personne ne répondit, elle enchaîna :

— Écoutez, tâchons d'aborder la situation de façon rationnelle. Nous l'avons vu disparaître derrière l'arbre. Il n'y est pas. OK. Mais nous savons qu'il n'est pas parti en courant, sinon nous l'aurions vu immédiatement. Donc, il ne peut se trouver que dans l'arbre. Il a dû y grimper.

— Si c'était le cas, souligna Remo, nous le verrions briller.

— Quelqu'un devrait monter là-haut, pour s'en assurer.

— Ça sert à rien, fit Remo en balayant le champ du regard.

— Alors, j'y vais, déclare Robin en coinçant sa lampe électrique dans sa ceinture.

Elle grimpa et prit appui sur une branche solide pour se hisser au creux d'une fourche. Juchée sur son promontoire, elle brandit alors sa torche, commença à « fouiller » les branchages méthodiquement, presque feuille par feuille.

— Vous voyez quelque chose ? lui lança Remo, les mains en porte-voix.

Robin Green baissa les yeux dans la pénombre.

— Je n'y comprends rien, dit-elle, songeuse. Nous l'avons tous vu aller derrière cet arbre mais il n'y a aucune trace de pas indiquant qu'il s'en soit éloigné.

— Ni aucune empreinte dirigée vers l'arbre, observa Chiun. Hormis les nôtres.

— Quoi ? fit Robin en descendant de l'arbre avec la grâce d'un chimpanzé. Oh, j'en ai marre de ces gros lolos ! s'énerma-t-elle en ajustant sa vareuse, elle s'est encore déboutonnée là-haut. Vous croyez pas que l'*Air Force* pourrait se donner la peine de prévoir des uniformes pour les femmes de mon gabarit ? (Elle releva le nez avant d'ajouter, agressive :) Oh vous, je vous en prie, hein ! Vous pourriez

m'épargnez vos regards égrillards !

— Je ne regardais pas, s'indigna Chiun.

— Lui, si, rétorqua-t-elle en désignant Remo, qui fit mine de détourner les yeux. Je ne comprendrai jamais cette fascination des mâles américains pour les nichons !

— Qui se ressemble s'assemble, marmonna Chiun, sous le regard assassin de Remo.

— Bon, fit Robin en finissant par réussir à coincer tant bien que mal ses lourds attributs dans sa veste de tailleur, qu'est-ce que vous disiez au sujet des traces de pas ?

— Regardez, répondit Chiun en désignant le sol poussiéreux.

L'arbre était entouré d'un patchwork d'empreintes.

— Celles-ci, ce sont les miennes, déclara Robin en pointant le pied sur des traces de pas.

— Et celles-là m'appartiennent, renchérit Chiun en posant sa sandale dans une délicate empreinte. Et celles-ci, d'une grosseur ridicule, ne peuvent appartenir qu'à Remo, bien sûr.

— Aucune empreinte bizarre ! se lamenta Robin. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter dans mon rapport ?

— Écoutez, nous perdons du temps, observa Remo. Il s'est enfui, c'est évident. Remontons là-haut. Peut-être que nous pourrions le repérer depuis l'hélicoptère.

— Non et non ! Il s'est dirigé vers cet arbre. Il s'y trouve toujours. Fantôme ou pas, nous sommes en rase campagne, nous aurions dû le voir décamper. Il est quelque part autour de ce putain d'arbre. Il suffit de trouver où !

— OK. Dites-moi par où commencer et je vous suis.

— J'en n'en sais rien, gémit Robin, l'air malheureux.

C'est alors qu'une camionnette poussiéreuse s'arrêta.

Un fermier en salopette passa sa tête ridée par la vitre baissée.

— Vous avez un problème ?

— C'est à vous, ce champ ? demanda Robin.

— Tout est à moi ici. Sauf le bout de terrain que le gouvernement m'a piqué pour installer leur satané silo.

— Dans ce cas, désolée, mais je dois vous demander de quitter les lieux. Il s'agit d'une enquête officielle de l'*Air Force*. Vous allez recevoir l'ordre de réquisition.

— Une réquisition ? Mais quelle réquisition, nom d'un chien ?

— Je crains que nous devions réquisitionner cet arbre, au nom de l'*Air Force*.

— Celui-là ? Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

— Secret-défense. À présent, passez votre chemin, s'il vous plaît.

Le fermier les regarda, l'air éberlué. Ses yeux allèrent de Robin à Remo, avant de s'attarder sur Chiun, superbe dans son kimono de soie

bleu et blanc.

— Oui... Ben, ça ne va pas se passer comme ça, grommela-t-il, en passant la marche arrière.

À peine eut-il disparu que Remo posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Comment faites-vous pour réquisitionner un arbre ?

— Il suffit d'avoir une tronçonneuse et un treuil, rétorqua Robin. Maintenant, excusez-moi, il faut que je passe un coup de bigophone à la base pour qu'ils m'envoient le matériel.

Mais tandis qu'elle regagnait l'hélicoptère, le sol se mit à trembler. Inquiète, elle fit volte-face.

— Bon sang, mais qu'est-ce que... ? bredouilla-t-elle, interloquée par une scène pour le moins étrange.

Remo et Chiun, face à face de chaque côté de l'arbre, flanquaient alternativement de grands coups de pied à la base du tronc qui s'ébranlait violemment. Chaque coup y provoquait une profonde entaille.

Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que l'arbre ne tienne plus en équilibre que sur une section de la largeur d'une cuisse d'homme robuste.

Éberluée, n'en croyant pas ses yeux, Robin vit alors Remo reculer et Chiun poser sa main délicate et frêle contre l'arbre qui s'abattit dans un bruit de tonnerre.

— Attention ! cria Remo en souriant jusqu'aux oreilles.

« Typiquement l'imbécile heureux, songeait Robin en le regardant, le con glorieux toujours prêt à épater la galerie ! » Puis ses yeux se portèrent à l'endroit où, une seconde plus tôt, se dressait fièrement l'arbre. Telle une statue grandeur nature des Oscars hollywoodiens, la créature se tenait sur la souche...

— Le voilà ! s'égosilla Robin. Nous le tenons, ce salopard !

Le sourire de Remo s'effaça immédiatement.

Il se retourna et vit, lui aussi, la chose. Grande comme un homme, l'apparition était blanc duveteux et lumineux, parcourue de vaisseaux où circulait une lumière dorée. Son visage se boursoufflait et se rétractait, au rythme de sa respiration.

Puis, en silence, elle descendit de la souche et s'éloigna à grandes enjambées.

Chiun réagit le premier. Il bondit vers elle, le pied en extension, prêt à fondre dans une position que Remo identifia aussitôt : son maître, kimono au vent, adoptait la tactique dite de la Chute du Héron qui consistait à attaquer l'ennemi en pleine figure. Mais lorsque le pied parut heurter la tête de la créature, elle continua sa course, comme si de rien n'était.

Chiun retomba sur le sol dans un claquement de sandales, les joues

gonflées par la rage.

Remo passa devant lui comme l'éclair. Chiun le rattrapa.

— Laisse-le-moi ! souffla le Maître de Sinanju avec hargne.

— Vous l'avez manqué ! Comment est-ce possible ? Vous ne ratez jamais votre coup.

— Je ne l'ai pas loupé. Mon pied l'a touché. Mais aucune substance n'a pu recevoir le coup.

— Hein ? Oh, regardez ! lança Remo en dépassant Chiun.

La créature ne laissait peut-être aucune empreinte mais sa course n'était pas celle d'un sprinter. Elle avançait d'un pas lourd, comme si elle avait les pieds plats. Remo reconnut la batterie sur son dos. Des câbles blancs s'en échappaient pour rejoindre ses épaules.

Au moment où Remo allait la rattraper, la chose se retourna pour voir ses poursuivants. Remo aperçut de nouveau ce visage étrange qui se contractait et se rétractait, telle une vessie.

La créature blanche tenta de zigzaguer. Mais ses mouvements, en dépit d'un silence inquiétant, semblaient maladroits. Remo bondit devant elle. La chose se poussa de côté. Remo était trop rapide. Il parvint à la saisir à la taille.

— Je le tiens ! s'écria-t-il.

Mais son euphorie fut de courte durée. En réalité, il avait bondi en passant au travers de la créature ! Remo se ressaisit et tenta de nouveau de l'arrêter.

La chose tituba. Remo voulut la frapper à la tête. Mais il ne sentit aucun contact. Comme si son poing avait traversé un écran de fumée... sauf que la fumée se serait dispersée. La créature, en revanche, continuait à avancer.

C'est alors qu'elle s'immobilisa et croisa les bras, laissant apparaître du même coup deux steaks emballés dans du papier de boucherie...

Chiun, qui avait rejoint son disciple, se plaça de l'autre côté de la créature.

— On essaye encore une fois, Petit Père ? demanda Remo.

— Absolument, cette chose vile et abjecte doit réparer l'humiliation qu'elle m'a fait subir.

— Mouais... Mais je doute que vous puissiez faire des miracles.

Tel un chasseur face à un fauve endormi, Chiun contourna sa proie, l'air méfiant. Il fit mine de la frapper. L'humanoïde parut tressaillir.

— Ha ! exulta le Maître de Sinanju. Cette monstruosité craint la douleur. Il nous suffit de trouver ses points faibles.

Mais lorsqu'il tenta d'asséner un coup de poing à la créature, elle ne bougea pas d'un centimètre, telle une colonne de lumière blafarde. Chiun cogna une seconde fois, cogna encore... sans aucun résultat.

Vexé, le Maître de Sinanju se mit à cribler de coups de pied rageurs les tibias de l'ennemi. Il ressemblait à une petite poule nerveuse qui

picorait du gravillon.

La créature demeura silencieuse, son visage boursouflé continuait à se gonfler et à se rétracter sans faire de bruit. Remo chronométra les contractions dans sa tête. Elles correspondaient au rythme normal d'une respiration humaine. Un sourire étira son visage. Ce monstre était donc suffisamment humain pour respirer.

Remo tenta une approche par derrière. Il plongea les mains dans la batterie. Elles disparurent comme dans du lait. Il ne ressentait rien. Aucune sensation de chaud ou de froid. Aucun son, aucune vibration notoire. Seuls quelques grains de poussière traversaient la créature, avant d'atterrir sur ses mocassins.

Il contourna la chose et se posta devant.

— Autant abandonner, Petit Père. Vous n'obtiendrez rien de ce machin comme ça.

— Je veux bien, mais qu'est-ce qu'il faut faire, à ton avis ? s'énerva Chiun qui continuait à harceler les jambes de l'adversaire.

— J'en sais rien. Pour une fois, tâchons de réfléchir calmement.

— Je suis calme, insista Chiun, tout en essayant d'écraser les orteils de l'humanoïde, alors qu'il ne faisait que remuer de la poussière.

Remo examina la chose de face. Tout le corps semblait enveloppé d'un matériau lumineux. La lumière provenait de l'intérieur. Remo regarda de plus près. Les vaisseaux dorés ressemblaient vraiment à un réseau sanguin complexe. Remo aperçut des jonctions à plusieurs endroits précis. Les mains étaient recouvertes de gants blancs, les pieds chaussés de bottes blanches également. Remo nota que ces souliers étaient dotés de semelles très épaisses qui grandissaient l'humanoïde de sept à huit bons centimètres.

C'est alors que Remo aperçut un rhéostat à hauteur de l'abdomen. À l'endroit où aurait dû se trouver la boucle d'une ceinture. Remo battit des paupières. Il y avait bel et bien une ceinture ! Elle était blanche. Bizarrement, ses bords demeuraient indistincts, à l'instar des contours de la créature. Tout se confondait.

— Chiun, regardez-le de plus près. Vous n'avez pas mal aux yeux ?

— Absolument pas, répliqua le Maître de Sinanju.

Mais lorsqu'il se mit à fixer la chose, il dut détourner le regard et papillonner des paupières pour pouvoir la regarder à nouveau.

— Ce monstre essaye de m'en foutre plein la vue, ragea Chiun en lui balançant des coups de pied.

— Hummmm, voyons voir..., répliqua Remo en passant la main sur le visage de la créature.

La tête recula un peu. Remo passa les mains de haut en bas de la boursouflure. Le visage suivait ses mouvements.

— Je pense qu'il nous voit.

— Évidemment qu'il nous voit ! Il n'est pas aveugle. Comment

aurait-il pu se cacher dans l'arbre s'il n'y voyait pas ?

— Pourtant il n'a pas vraiment de visage... et...

Remo examina encore la tête de près.

— Ne m'agace pas avec des détails insignifiants, crachota Chiun.

Il gonfla ses joues et se mit à souffler sur la créature, comme pour éteindre une bougie. Mais cela n'eut aucun effet sur la chose, si ce n'est que son visage devint tout rouge.

Remo fixa la boursouflure. Elle était opaque. Impossible de voir à l'intérieur. Remo fit mine de s'en aller, puis lui asséna un violent coup de poing.

La chose remua un peu la tête, avant de reprendre sa pose. Remo prit Chiun à part :

— Nous le voyons mais nous ne pouvons pas le toucher.

— Pas plus qu'il ne dégage la moindre odeur.

— Écoutez, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un fantôme.

— Bien sûr que non. Ne sois pas ridicule, Remo. Cette chose est électrique.

— Exactement ce que je pense. Alors que faisons-nous ?

— Tentons de communiquer avec elle, décida Chiun en réajustant son kimono, avant de rejoindre la créature.

— Vous ne voulez pas que je m'en occupe ? Je vois bien que vous êtes tout bouleversé.

— Tu parles russe couramment ?

— Vous savez bien que non.

— Alors cette tâche me revient. Car je parle un russe excellent. Comme cette créature.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Le mot qu'il a prononcé à deux reprises : *Kracivo*. Cela signifie « beau » en russe.

— Beau ? Beau quoi ?

— Simplement beau. Comme un coucher de soleil ou un poème Ung. C'est une exclamation ou une appréciation.

Tandis qu'ils s'approchaient de la chose, un voyant rouge s'alluma au centre de son rhéostat abdominal.

La créature baissa la tête. Elle sursauta. Soudain, elle se retourna et se mit à marcher avec raideur, en agitant les bras comme s'il y avait le feu.

— Venez, Petit Père, dit Remo.

Ils rattrapèrent facilement l'humanoïde et se mirent à marcher à ses côtés. De temps en temps, Chiun tentait vainement de le saisir. Remo se contentait de conserver l'allure. La figure boursoufflée se penchait sans cesse sur le rhéostat.

C'est alors que la chose obliqua vers un bouquet d'arbres, au bord de la route.

— Merde ! jura Remo. Dès qu'il sera là-dedans, on va encore avoir droit à un tour de passe-passe.

— Alors, essaye de l'arrêter, plutôt que de te lamenter. C'est moi qui fait tout le travail, comme d'habitude !

— Mais au fait, où est passée Robin ? dit Remo, en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Au même moment, il entendit le vrombissement du rotor et aperçut l'appareil qui fonçait droit vers eux.

— Couchez-vous, Petit Père !

Remo s'aplatit à terre tandis que Chiun esquivait gracieusement l'hélicoptère qui traversa la créature en fuite avant de reprendre de la hauteur pour éviter le bouquet d'arbres.

Le temps que l'hélicoptère fasse demi-tour pour atterrir, l'humanoïde avait disparu. Lorsque Robin se posa enfin, Remo se précipita vers elle :

— Il est dans ce bosquet !

Mais, derrière sa bulle de plexiglas, la jeune femme, immobile, gardait les yeux dans le vague. Elle semblait tétanisée.

— Robin ! Hou hou !

— Je l'ai traversé, parvint-elle à articuler péniblement. Il m'a traversé. Je n'ai rien senti. Il a pénétré cet hélico puis a disparu. Comme s'il n'était pas réel.

— Pourquoi ne pas mettre pied à terre ? suggéra Remo avec sollicitude. Nous pourrions en parler...

Il lui tendit la main mais elle ne bougeait pas.

— C'est un fantôme, n'est-ce pas ?

— Mais non. Allons, descendez, je vais essayer de vous expliquer.

— Je n'ai jamais cru aux fantômes jusqu'à présent, s'obstina Robin, et je ne veux pas qu'ils fassent irruption dans ma vie. D'ailleurs, ils ne sont pas prévus dans le règlement...

CHAPITRE VIII

— Mais je suis passée à travers lui ! gémit Robin. Il avait l'air de me narguer avec sa monstrueuse tête blanche !

— Toutes les têtes blanches sont monstrueuses, marmonna Chiun dans sa barbe, sans quitter des yeux le bouquet d'arbres silencieux.

— Allons, ressaisissez-vous, conseilla Remo en la prenant par les épaules. Ce n'est pas parce que nous n'y comprenons rien qu'il faut avoir peur.

Robin leva la tête. Ses yeux bleus étaient pitoyables.

— Je ne sais plus quoi penser, avoua-t-elle d'une voix sourde.

Sa lèvre inférieure tremblait sans qu'elle puisse la contrôler.

— Dans ce cas, bienvenue au club des paumés, plaisanta Remo. Mais nous allons nous occuper de ce problème... et de façon rationnelle. Même Chiun ne croit plus à l'hypothèse du fantôme. D'après lui, il s'agit d'une chose russe.

— Russe ?

— Le mot *kracivo*, expliqua Remo, c'est du russe. Ça veut dire beau.

— Il a prononcé ce mot en voyant le jean, déclara lentement Robin. Et après, devant les steaks.

— Alors, il s'agit bel et bien d'un Russe, annonça Chiun, l'œil toujours rivé au bouquet d'arbres. Seul un Soviet peut se pâmer devant un blue-djinn américain.

— Blue-jean, Petit Père. On dit jean, pas djinn.

— Je sais ce que je dis, rétorqua Chiun. Hé ! Là-bas ! Vous l'avez vu ?

Remo tourna la tête. Il aperçut une forme blanche se glisser entre deux arbres.

— OK, dit-il d'un air décidé, apparemment, le Kracivo a repris la route.

— Kracivo ? prononcèrent Chiun et Robin à l'unisson.

— Vous avez un meilleur nom à me proposer ? s'enquit Remo.

Comme personne ne répondait, il exposa son plan :

— Robin, vous reprenez l'hélico. Je crois que notre Kracivo a des problèmes. Chiun et moi, nous allons tenter de le faire sortir du

bosquet. Essayez de le repérer dès qu'il tentera de s'échapper. Dès que vous l'avez localisé, nous n'aurons plus qu'à le suivre.

— À quoi ça servira, demanda Robin, dubitative, puisqu'on ne peut pas le toucher ?

Remo, tout en gardant l'œil sur l'arbre dans lequel avait pénétré le Kracivo, répondit :

— Jusqu'ici je pense qu'il a voulu nous décourager. Peut-être même qu'il s'est dit que nous ne chercherions pas à le poursuivre.

— Il protège quelque chose, intervint Chiun. Une sorte de tanière, peut-être.

— Exact. Et s'il cherche à aller dans un endroit précis, peut-être que nous pourrions le pincer d'une manière ou d'une autre.

— C'est une bonne idée, approuva le Maître de Sinanju. C'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Vous êtes d'accord, vous aussi, Robin ? demanda Remo.

Ragaillardie pour le coup, la jeune femme releva le menton :

— Nous allons lui régler son compte, à ce loustic ! jeta-t-elle avant de foncer vers l'hélicoptère qui décolla immédiatement.

Après son départ, Remo se tourna vers Chiun :

— OK, vous avez repéré l'arbre où il a disparu ?

— Bien sûr.

— Allez-y. Moi, j'arriverai de l'autre côté. Quelque chose me dit qu'il ne va pas faire long feu dans ce tronc d'arbre...

Remo parcourut quelques mètres en suivant la lisière du bosquet puis il plongea dans les arbres. Aussitôt, ses yeux s'habituerent à l'obscurité qui était totale, à présent. Il avançait à pas de loup car il fallait éviter à tout prix les racines et les pierres. Le Kracivo, Remo en était convaincu, pouvait entendre, même s'il n'était pas doté d'oreilles externes.

Il parvint à hauteur d'un gros sureau près duquel Chiun montait la garde. Le Maître de Sinanju posa l'index sur ses lèvres pour demander un silence total à son disciple. Ce dernier hocha la tête et désigna l'arbre. Chiun opina du chef.

Ils attendirent. Au bout de dix minutes, Remo commença à avoir des doutes. Il regarda autour de lui. À trente mètres d'eux, une faible lueur apparut sur le tronc d'un grand orme. On aurait cru un champignon phosphorescent.

— Par là ! s'écria Remo en faisant signe à Chiun.

Le point lumineux disparut aussitôt. Lorsqu'ils parvinrent sur place, ils se postèrent de chaque côté de l'arbre.

— Qu'as-tu vu, au juste ? demanda Chiun, agacé.

— Sa tête a surgi de l'écorce, murmura Remo en tapotant le tronc d'arbre. Juste là. À cet endroit.

— Tu en es certain ?

— Il y a une façon radicale de le vérifier...

C'était un arbre assez vieux, aussi Remo l'attaqua-t-il simplement du tranchant de la main. Il tambourina ainsi, faisant voler des copeaux de bois autour de lui jusqu'à ce que l'arbre finisse par basculer. Mais, à sa grande surprise, il n'y avait que du vide à l'emplacement de l'orme.

— Merde ! Il a dû se faufiler par l'arrière.

Les yeux noisette de Chiun fouillaient les environs.

— Celui-là ! lança-t-il en fonçant vers un chêne voisin.

Il s'en approcha, l'œil mauvais, et d'un seul coup d'ongle assassin le trancha de haut en bas. Mais le Kracivo ne s'y trouvait pas non plus.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Remo. On ne va quand même pas les abattre tous.

— Et pourquoi pas ? répliqua Chiun en attaquant un autre chêne, qui s'affaissa dans un vacarme assourdissant.

— Parce que ce bosquet doit appartenir au fermier qu'on a rencontré tout à l'heure, répondit Remo, et qu'il doit faire partie de son exploitation. Hé ! Là-bas !

Ils aperçurent le Kracivo qui, tel un feu follet, serpentait entre deux arbres, avant de se fondre dans un chêne.

Ils se ruèrent sur l'arbre. Le pauvre chêne, à moitié mort, ne résista pas longtemps à leur assaut furieux : cinq minutes plus tard, il ne restait de lui qu'un tas de sciures autour d'une souche.

Toujours pas de Kracivo.

— Cela peut durer toute la nuit, ronchonna Remo.

— Alors séparons-nous, suggéra Chiun. Nous doublerons nos chances de le trouver.

Ils se séparèrent donc tandis qu'au-dessus de leur tête, l'hélicoptère tournoyait de plus belle.

Tout à coup, le rotor crépita et se mit à tousser. Inquiet, Remo grimpa dans un arbre et vit l'appareil se poser tant bien que mal. Robin en sortit comme une furie et, ivre de rage, se mit à marteler la carrosserie de grands coups de poings.

— Décidément tout le monde est de mauvais poil, ce soir, commenta Remo en descendant de son chêne.

Au bout d'un moment, fatiguée de maltraiter l'hélicoptère, Robin se décida à gagner le bosquet. Remo se glissa derrière elle.

— Coucou ! lui susurra-t-il à l'oreille.

Elle se retourna, furieuse.

— Je vous interdis de faire ça !

— Désolé. Vous êtes à court de kérosène ?

Robin hocha la tête.

— J'ai demandé un ravitaillement d'urgence par Jeep à la radio. Nous n'avons pas dit notre dernier mot !

— Espérons-le. Nous l'avons repéré à plusieurs reprises mais à chaque fois il nous file entre les doigts.

— J'ai demandé aussi qu'on m'apporte des tronçonneuses.

— Vous ne pensez pas que vous y allez un peu fort ? Quand je pense au mal qu'ont dû se donner les pauvres gens qui les ont plantés bien avant que vous et moi ne soyons nés, ça me fait mal au cœur...

— Un arbre, ce n'est rien qu'un arbre et la sécurité nationale passe avant tout. D'ailleurs, avant d'être des arbres, ce sont avant tout des écrans protecteurs. Ils sont là pour protéger les chemins d'accès au silo en cas de tempête de neige.

Ils retrouvèrent Chiun qui arpentait le bosquet, tel un lion en cage.

— Je crois que le Russe a disparu, déclara-t-il, amer.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela, Petit Père ?

— J'ai redoublé de vigilance. Je n'ai vu aucune lumière incandescente. Je crois qu'il a quitté cet endroit.

— Alors nous l'avons bel et bien perdu..., geignit Robin d'une voix morne.

— Autant attendre la Jeep, hasarda Remo. De toute façon, sans elle, on ne peut aller nulle part.

Lorsque le véhicule arriva, conduit par un vigile, en treillis et bérêt bleu, Robin Green courut à sa rencontre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? aboya-t-elle en désignant l'unique tronçonneuse posée sur le siège arrière.

— C'est tout ce qu'on a trouvé, m'dame. *l'Air Force* n'est pas équipé pour se battre contre les forêts.

— Faites gaffe à ce que vous dites, soldat ! répliqua Robin en soulevant la tronçonneuse sur son épaule.

— Vous énervez pas contre lui, intervint Remo. Il fait de son mieux pour nous aider. Enfin, voyons, où est passée la petite fille effrayée d'il y a quelques minutes ?

— Je n'ai pas eu peur ! répliqua Robin vexée. Vous m'avez surprise, c'est tout.

— Peu importe. Nous n'arriverons à rien en courant dans toutes les directions et en criant comme des cinglés. Laissez tomber la tronçonneuse. Il nous faudrait la nuit entière pour abattre tous ces arbres. Je pense que Chiun a raison, notre gars a fichu le camp. Tâchons de retrouver sa trace.

— Et par où commencer, Monsieur-je-sais-tout ?

— Oui, insista Chiun, par où commencer, Monsieur-je-sais-tout ? Le Dakota du Nord, c'est grand.

Remo se tourna vers le chauffeur :

— Vous savez où se trouve la station-service la plus proche ?

— Civile ou DPM ?

— DPM ? Qu'est-ce que c'est ça DPM ?

— Dépôt militaire. Il y en a un à Grand Forks.

— Non, il n'irait sûrement pas dans un dépôt militaire, réfléchit Remo à voix haute. Non, la station service civile, plutôt.

— À huit kilomètres au nord, environ.

— Bien, répondit Remo en sautant sur le siège passager. Emmenez-nous là-bas.

Comme Robin et Chiun ne bronchaient pas, s'énerma :

— Allons, remuez-vous. On ne va pas y passer le réveillon !

Une fois tout le monde installé, Chiun balança la tronçonneuse, sous prétexte qu'il manquait de place à l'arrière. En réalité, l'odeur d'essence l'incommodait.

— Vous pourriez peut-être maintenant avoir l'amabilité de m'expliquer ce que nous allons faire dans cette station-service ? s'enquit Robin en chemin.

— Oui, c'est vrai ça, reprit Chiun, qu'allons-nous faire dans cette station-service ?

— Vous êtes de son côté, maintenant ? fit Remo. Oh, après tout, je m'en fiche. Le Kracivo s'est affolé lorsque la lumière rouge s'est allumée. Je parie que sa batterie allait tomber à plat. J'en déduis donc qu'il est allé la faire recharger.

— Absurde, commenta Robin.

— Tu n'as rien trouvé de mieux ? renchérit Chiun.

Robin se mura dans un silence boudeur. Le vent soufflait dans sa chevelure rousse, tandis que la Jeep filait dans la nuit déserte du Dakota du Nord.

Ils s'arrêtèrent chez Ed. C'était une vieille station-service avec seulement deux pompes à essence ; l'une distribuait du carburant ordinaire, l'autre de l'essence sans plomb.

— Mais la pompe du « sans plomb » ne marche pas, expliqua Ed, le pompiste.

— Cela ne fait rien, répondit Remo. Vous n'auriez pas vu un gars en combinaison blanche ?

— Le Russe, vous voulez dire ?

— Le Russe ? répétèrent Remo, Chiun et Robin d'une voix blanche.

— Mouais. Pour moi, il causait en russe, ce type-là. Je n'en avais jamais rencontré jusqu'ici mais il avait l'accent. Vous savez, comme dans les feuilletons à la télé.

— Laissez-moi deviner... Il n'aurait pas acheté une batterie, par hasard ?

— Bien vu. Sauf qu'il a pas pu en acheter parce qu'on vend que de l'essence. Il m'a dit que sa bagnole était en panne un peu plus loin. Sa batterie était morte. Il fallait la recharger. Futé, le gars : il l'avait ficelée sur son dos.

— Et vous la lui avez rechargée ! accusa Robin.

— Vous auriez fait quoi à ma place ? Le pauvre, il était en rade, fallait bien le dépanner, non ?

— Vous n'avez pas trouvé qu'il était bizarrement habillé ? questionna Robin, haussant un sourcil.

— À cause de son costard en plastique ? Ouais, c'est vrai qu'il avait l'air d'un astronaute. Il portait même un casque sous le bras. Ça, j'ai pas compris. Il aurait pu le laisser dans sa voiture. Personne le lui aurait volé.

— Vous avez vu son visage ? poursuivit Robin. À quoi ressemblait-il ?

Ed réfléchit puis répondit :

— J'ai rien remarqué de particulier. Il avait une gueule plutôt sympa. Dans le genre brun, vous voyez ? Cheveux noirs, yeux noirs. Le Russe typique, je dirais.

— Vous semblez en connaître un rayon, ricana Robin.

— Quelle direction il a prise ? intervint Remo.

— Ben... il venait de là-bas, répondit Ed en pointant le doigt vers le sud. Mais en partant, il s'est dirigé par là-bas, ajouta-t-il en désignant le nord. Oui, c'est ça, après son coup de fil, il est parti par là.

— Son coup de fil ? répéta Remo.

— Ben oui, il a appelé un taxi. Je vois pas ce qu'il y a de mal à ça.

— Si vous pouviez vous rappeler le nom de la compagnie, ça nous arrangerait, déclara Remo en lui tendant un billet de vingt dollars.

— Gardez votre fric, j'en ai pas besoin. Je suis la seule station-service à soixante bornes à la ronde, alors les affaires vont pas trop mal. Pourquoi je peux me permettre de ne pas vendre des batteries, d'après vous ?

— Bon, alors quelle compagnie ? reprit Remo en rempochant le billet.

— C'est pas une compagnie, c'est la bagnole de Ned, tout simplement. C'est le seul chauffeur du coin.

— Vous avez son numéro ?

— Y a sa carte de visite scotchée sur le taxiphone.

— Impeccable ! fit Remo en bondissant hors de la Jeep.

Une fois sur place, il composa le numéro. Ned répondit.

— Vous avez chargé un Russe à la station d'Ed. Vous vous rappelez où vous l'avez déposé ?

— C'était pas un Russe. Il m'a dit qu'il était Tchèque.

Remo soupira :

— Il portait bien une combinaison blanche ?

— Ouais, c'est bien lui.

— Formidable ! Et où l'avez-vous déposé ?

— Au *Holiday Inn*, sur la nationale 29.

— Merci bien.

Lorsque Remo rejoignit les autres, Ed lui demanda :

— Alors, Ned vous a renseigné ?

— Oui. Merci.

— J'aime mieux ça. Sinon, je l'aurais boxé. C'est mon frère jumeau, alors...

— Encore merci, dit Remo en sautant dans la Jeep.

Il fit signe au chauffeur de démarrer et Ed agita un chiffon plein d'huile en signe d'au revoir.

— On voudrait aller au *Holiday Inn*, déclara Remo au conducteur. Vous connaissez l'endroit ?

— Bien sûr. Toutes les putes du coin y travaillent.

— Bien. Alors on y va.

— Vous croyez vraiment que vous allez le trouver là-bas ? fit Robin. À mon avis, il a dû changer de voiture ou prendre un autre taxi et se volatiliser dans la nature.

— Chaque chose en son temps.

*

* *

Le réceptionniste se montra particulièrement coopérant. Il refusa tout net de les renseigner sur les clients de l'hôtel sous prétexte qu'il fallait d'abord s'adresser au directeur.

Affichant son plus joli sourire, Robin Green lui glissa quelque chose à l'oreille.

— Je n'ai pas compris, Miss, bredouilla-t-il.

Robin lui aplatit la tête sur le comptoir et lui planta son automatique dans l'oreille gauche.

— J'ai dit que si vous étiez dur de la feuille, aboya-t-elle, j'avais de quoi vous la déboucher !

L'employé adressa à Remo un regard suppliant.

— Faites pas attention, déclara ce dernier le plus sérieusement du monde. Depuis hier soir, c'est une vraie boule de nerfs.

Le visage du réceptionniste s'affaissa comme du caramel mou.

— Un accent étranger ? Une combinaison blanche ? bafouilla-t-il. Chambre 5-C. Il est ici depuis deux semaines. Il s'est inscrit sous le nom d'Ivan Grozni.

— Merci de votre coopération, répondit Robin poliment en le relâchant. Vous avez quelque chose à ajouter ?

— Oui, l'ascenseur est au coin du couloir.

Tandis que les autres s'éloignaient, Remo s'attarda un instant à la réception :

— Au fait, si je peux me permettre un petit conseil, je serais vous,

je n'essaierais pas de déclencher le bouton d'alarme. Voyez-vous, nous savons où vous trouver, si vous voyez ce que je veux dire...

— Justement... ma pause commence dans cinq minutes.

— Pourquoi ne pas l'anticiper ? Sinon vous risquez de louper le début du spectacle, coincé derrière votre comptoir...

Une fois au cinquième, Remo fit signe aux autres de rester en arrière. Il posa l'oreille contre la porte du 5-C et reconnut aussitôt le bruit caractéristique d'un téléphone à touches. « Parfait, songea-t-il, il a l'air occupé ».

Remo s'accroupit sur le tapis bariolé de couleurs criardes rouges et bleues et tenta d'apercevoir quelque chose sous la porte. Coup de chance, il entrevit les pieds du mobilier et, non loin d'un lampadaire, une paire de bottes blanches. Elles n'étaient plus phosphorescentes, cette fois, mais bel et bien solides et distinctes. Il se releva et alla rejoindre les autres.

— Il est en train de passer un coup de fil, annonça-t-il. Chiun et moi, nous entrons les premiers. Vous deux, ajouta-t-il à Robin et au chauffeur, vous restez en retrait tant que nous ne l'avons pas maîtrisé.

— Je voudrais bien voir ça ! fit Robin en agitant son automatique.

Calmement, Remo lui arracha son arme, glissa l'index dans le canon. Il fit sauter le mécanisme et le chargeur dégringola.

— Prêt, Chiun ? demanda Remo, tandis que Robin regardait, pétrifiée, son arme définitivement hors d'usage.

Ils se placèrent de chaque côté de la porte. Chiun hocha la tête.

— OK, fit Remo. Un... Deux... Trois !

D'un coup de poing, Remo fit sauter la serrure, tandis que Chiun pulvérisait les montants de la porte qui bascula comme une passerelle.

Ils bondirent dans la pièce et s'arrêtèrent net.

La chambre était vide, le combiné du téléphone tomba sur la moquette dans un bruit sourd.

— Merde ! lâcha Remo. Il a encore filé !

Chiun ouvrit la porte de la salle de bains. Vide. Remo vérifia le placard. Vide aussi. Ils se penchèrent à la fenêtre, le parking était désert.

Remo fonça sur le palier.

— Il a dû traverser une cloison ! s'écria-t-il. Il faut fouiller toutes les chambres. Quelqu'un a forcément dû le voir. Vous, soldat ! Appelez la réception pour savoir s'il essaye de filer par le hall d'entrée.

Remo frappa à la porte voisine. N'obtenant pas de réponse, il la défonça. La pièce était plongée dans le noir. Vide. Il se rua sur la suivante. Un homme endormi apparut sur le pas de la porte.

— Vous n'auriez pas vu un individu tout en blanc ? demanda Remo. Il n'a pas de visage. Nous pensons qu'il a traversé vos murs.

L'autre lui claqua la porte au nez et on l'entendit hurler au

téléphone pour se plaindre à la réception. De son côté, Robin frappait à toutes les portes du palier. Par deux fois, elle dut gifler un client par trop entreprenant. Finalement ils se retrouvèrent tous, bredouilles, devant l'ascenseur.

— Personne ne l'a vu, déclara le vigile. Aucun individu qui puisse coller au signallement du pompiste. Pas même dans le hall.

— Alors il doit encore se trouver à cet étage, fit Remo.

— Peut-être que c'est un as du camouflage, suggéra Robin.

Au bout d'une demi-heure, ils avaient fait sortir chaque locataire de sa chambre.

— Répétez après moi, leur ordonna Chiun. Kracivo.

— Kracivo, répondirent ceux qui étaient à peu près réveillés.

— Non, pas tous ensemble, à tour de rôle, insista Chiun. Je veux entendre votre accent.

L'un après l'autre, les clients du cinquième répétèrent le fameux mot, avec des accents qui allaient du mélodieux californien au nasillement du Midwest.

— Pas un seul Russe parmi eux, décida Chiun.

— Peut-être que c'est aussi un imitateur, suggéra Remo.

— Nous perdons notre temps, fulmina Robin. Il a fichu le camp. Peut-être par l'escalier ou l'ascenseur.

— Impossible. L'un de nous l'aurait forcément repéré dans ce cas.

— Pourtant il n'est nulle part à cet étage. À moins... à moins qu'il se cache dans l'un des murs.

— Bon, eh bien si c'est ça, nous allons tous les abattre, jusqu'à ce que nous mettions la main dessus, annonça Chiun, sous les regards horrifiés de toute l'assistance, Remo y compris.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Remo à Robin.

— Il faut qu'on l'attrape. Allons-y !

*

* *

Assaillie par les appels terrorisés des clients du cinquième, la réception se décida à prévenir la police. Deux agents parvinrent à l'étage, revolver au poing.

Robin les accueillit, le visage dur et la voix décidée.

— On nous signale du vacarme à cet étage, déclara l'un des deux flics, d'un ton monocorde.

— Agent Green, du Bureau des Enquêtes Spéciales, fit Robin en exhibant sa carte. Nous avons réquisitionné cet étage, au nom de la sécurité nationale.

Les flics hésitèrent. Ils examinèrent sa carte avec soin, avant de s'attarder, l'air rêveur, sur son buste plantureux.

Ils finirent par lui rendre sa carte.

— Il paraît que vous démontez l'hôtel, reprit l'un des deux, tandis que l'autre lorgnait le couloir.

— Uniquement les murs de cet étage, répliqua Robin. Nous cherchons du matériel militaire volé et nous pensons qu'il est caché dans ces murs.

Les flics hésitèrent encore et reculèrent dans un coin pour décider de la marche à suivre.

— Nous devons en référer à vos supérieurs, décidèrent-ils enfin.

— Vous pouvez, appeler la base de l'*Air Force* à Grand Forks. Mais faites-le depuis le hall. Cet étage est interdit aux civils.

Les policiers s'éloignèrent à contrecœur. Robin rejoignit Remo et lui expliqua la situation.

Il était en train d'arracher des morceaux de plâtre dans la chambre que le Kracivo avait occupée.

— Réquisitionner un arbre, passe encore, grognait-il, tout en s'acharnant sur la cloison qu'il martelait du poing comme un marteau-pilon. Mais un hôtel entier, tout de même !

— Seulement cet étage, précisa Robin. Tout à fait entre nous d'ailleurs, je n'ai aucune idée des limites de mes attributions en pareille circonstance. Mais je veux coincer ce type par tous les moyens.

— Quoi qu'il en soit, j'ai une *bonne* nouvelle. Jetez un coup d'œil dans le placard.

Robin obéit et aperçut une masse informe recouverte d'un drap. Elle le souleva et découvrit tout un assortiment de circuits intégrés et autres micro-processeurs, deux *Levi's 50l*, ainsi qu'une glacière contenant des steaks.

— Bravo ! jubila-t-elle. Maintenant, il ne nous manque plus que le voleur.

Mais toujours pas de Kracivo en vue. Ils finirent par abandonner, après avoir fait tomber toutes les cloisons du cinquième étage. Chiun, lui, voulait continuer et s'attaquer à la façade de l'hôtel, mais Remo l'en empêcha, sous prétexte que l'établissement pouvait s'effondrer et que, de toute façon, ces murs étaient trop étroits pour y contenir un être humain. À contrecœur, Chiun finit par y renoncer.

— Il nous a encore échappé, déclara Robin. Que faire, maintenant ?

Ils s'étaient retrouvés dans la chambre du Kracivo et Remo, tout à coup, remarqua le combiné toujours à terre.

— Il était au téléphone lorsqu'on l'a surpris, déclara-t-il. Si on arrive à identifier l'appel, on tient peut-être une piste, qui sait ?

— Avec le pot qu'on a en ce moment, c'est sûr qu'il était en train de commander un canard laqué et deux rouleaux de printemps au

traître du coin, répliqua Robin.

— Ne soyez pas rabat-joie. Après tout, jusqu'ici, on ne s'en est pas trop mal tirés.

La jeune femme lança un regard autour d'elle. Ce qu'il restait du cinquième étage évoquait irrésistiblement un champ de bataille après quarante-huit heures de bombardements intensifs.

— Pourvu que je puisse trouver une explication plausible, marmonna-t-elle. Je vais devoir faire un rapport aussi épais que les pages jaunes de l'annuaire.

CHAPITRE IX

Une fois dans le hall, Remo demanda à la standardiste si elle avait enregistré un appel pour l'extérieur depuis la chambre 5C.

Malgré l'extrême amabilité avec laquelle il l'aborda, l'employée eut un mouvement de recul en le voyant, comme si un ours polaire s'était introduit dans sa cabine. Il faut dire que Remo, couvert de plâtre et de gravats, était blanc de la pointe de ses cheveux à la semelle de ses mocassins.

— Un... un instant, je vous prie, répondit-elle d'une voix tremblante. Oui, j'ai eu un appel à cinq heures deux. Il n'a pas duré plus d'une minute.

— Vous avez noté le numéro ? questionna Remo.

— Celui-ci, répondit-elle, en plaçant un ongle laqué de rose sur une ligne de chiffres verts lumineux.

— OK. Maintenant branchez-moi sur l'extérieur.

Lorsque l'opératrice lui tendit son casque, Remo la prit par l'épaule et l'obligea à quitter son siège.

— C'est personnel, déclara-t-il gentiment mais fermement. Allez prendre une pause-café. Je ne serai pas long.

Remo composa un numéro. Une sonnerie retentit dans le cabinet d'un chiropracteur de Santa Ana, en Californie, puis l'appel fut basculé sur le standard de la radio KDAD, près de Riverside, avant d'atteindre le téléphone posé sur le bureau du Dr Harold W. Smith, au sanatorium de Folcroft, la couverture de CURE.

— Smitty ? Remo, à l'appareil. Nous progressons. Pas le temps d'expliquer mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, nous avons retrouvé la trace de notre homme dans un *Holiday Inn*. Nous avons mis la main sur les trucs qu'il avait fauchés. Mais il a pris la fuite.

— Où cela ?

— Dans la quatrième dimension, pour autant que je sache. Écoutez, c'est très compliqué. Je vous ferai un rapport détaillé, plus tard. Faites-moi confiance. Voici un numéro de téléphone. Pouvez-vous nous dire le nom de l'abonné correspondant ? C'est notre seule piste.

— Un instant, Remo...

À Folcroft, Smith consulta les banques de données de l'annuaire

électronique par région.

— Oh, mon Dieu..., fit-il.

— Oui ? Sur quoi vous êtes tombé ? s'enquit Remo.

— Sur l'ambassade soviétique à Washington.

— Au poil, Smitty ! Ça colle parfaitement. Le voleur parle russe couramment.

— Hein ? Remo, c'est une catastrophe ! Si les Soviets se mettent à piller les bases Fox, inutile de vous dire les dégâts qu'ils peuvent faire... ou qu'ils ont sûrement déjà faits.

— Et si Chiun et moi nous rendions une petite visite de courtoisie à l'ambassade ? suggéra Remo.

— Surtout pas ! La situation est déjà assez tendue comme ça. Ceci pourrait nous mener à l'incident diplomatique. Nous devons réfléchir à tête reposée. Je vous attends à Folcroft. Je déciderai de la marche à suivre dès que j'aurais parlé au Président.

— C'est vous le patron, Smitty. À bientôt.

Le temps que Remo s'éloigne du standard, le hall de l'hôtel fourmillait de policiers locaux, d'un contingent d'officiers de l'*Air Force* et de vigiles de la base de Grand Forks.

Robin Green se démenait comme un malade pour expliquer les dégâts du cinquième étage.

— Je n'ai rien volé, je vous dis. C'est ce Russe qui a fait le coup. Et il est sans doute caché dans un de ces murs, en train de se foutre de nous. Mais vous, pauvres abrutis, vous craignez tellement les poursuites judiciaires que vous ne lèverez pas le petit doigt pour le vérifier.

Chiun se tenait en retrait du cordon serré d'uniformes, le visage innocent, tel l'enfant qui vient de naître.

Remo s'approcha de lui :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ils s'acharnent sur cette pauvre fille...

— Après, ils vont s'en prendre à nous. Filons par l'entrée de service. Smith nous attend à Folcroft.

— Oh, ils ne risquent pas de nous embêter. Je leur ai déjà dit que je ne connaissais même pas cette malheureuse, dont les divagations sont le produit d'un cerveau dérangé.

— Vous avez dit cela ?

— Bien sûr. Il est hors de question de faire attendre l'empereur Smith.

— Mais vous ignoriez qu'il souhaitait nous voir jusqu'à ce que je vous le dise !

— C'est ce que tu crois, répliqua Chiun tandis qu'ils s'esquivaient par une sortie de secours. Je savais que tu appelais Smith et qu'il nous demanderait de rentrer. De toute façon, nous n'avons plus à faire ici.

— On pourrait pas essayer de lui donner un petit coup de main, à cette pauvre Robin ? Non ? risqua Remo tout en marchant vers la Jeep.

— Inutile ! Je suis certain qu'ils lui trouveront un endroit bien tranquille, où elle pourra se reposer.

— C'est justement ce que je craignais, fit Remo en démarrant. Remarquez, à force de l'entendre brailler, ça tape sur les nerfs, pas vrai ?

Chiun opina du chef.

— Elle est toujours en train de se plaindre, grimaça-t-il.

Dubitatif, Remo lui lança un regard oblique et secoua lentement la tête.

CHAPITRE X

Rair Brachnikov comprit qu'il était mort.

Tous les signes étaient présents. Il se sentait léger, comme désincarné, et filait à une vitesse incroyable le long d'un tunnel noir. Il tourbillonna. Il ressentait exactement les sensations que lui avait décrites son grand-père, Ilya Nicolaïvitch Brachnikov, autrefois en Géorgie, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon.

Ce jour-là, grand-père Brachnikov, au volant de son vieux tracteur Ford, eut une crise cardiaque. Il s'affaissa inanimé contre le volant et l'engin se mit à zigzaguer. Heureusement, car le pneu avant heurta une pierre et le tracteur se renversa, ce qui donna l'alerte.

Le père de Rair fut le premier à venir à son secours. Il tenta la respiration artificielle mais en vain. Saisi par le désespoir, il martela de ses poings la poitrine du grand-père.

Du coup, grand-père Brachnikov reprit des couleurs et fut transporté, toussant et crachant, jusqu'à la maison, adjacente à la ferme collective où tout le monde travaillait.

Ce soir-là, au dîner, le vieux Brachnikov relata son expérience :

— Je me trouvais dans un grand tunnel, expliqua-t-il, avec une lueur de joie dans ses yeux fatigués. Au-delà, il y avait les étoiles, les plus scintillantes qu'on puisse imaginer. Je me suis senti propulsé vers une lumière merveilleuse, le seul mot qui puisse la décrire. Elle était argentée. Très pure. Puis je sentis que je ralentissais. Quelque chose me retenait. Je ne voulais pas quitter cette lumière. J'étais mort. Je le savais dans mon cœur. Pourtant cela ne m'effrayait pas. Je désirais me fondre dans cette lumière. Je pense qu'il s'agissait de Dieu.

— Plus personne ne croit en Dieu, *dedouchka*, avait déclaré Rair qui, à l'âge de quatorze ans, pensait en remonter à son grand-père de soixante-dix printemps.

— Chut, *krochka* ! avait dit l'aïeul, utilisant un surnom – voyou –, histoire de rappeler à Rair qu'il sautait encore sur ses genoux, il n'y avait pas si longtemps. Laisse-moi finir mon histoire. J'ai senti qu'on me faisait reculer. La lumière a disparu au loin. Lorsque j'ai ouvert les yeux, ton père me tambourinait la poitrine.

Et il partit d'un grand rire, avant de conclure :

— J'en ai encore mal aux côtes ! Je suis heureux de retrouver ma famille mais je suis aussi un peu triste. Car cette lumière me manque, comme ma tendre épouse, que saint Basile la protège.

Rair n'oublia jamais l'histoire de son grand-père, qui vécut encore dix ans et mourut sans la moindre appréhension, car il avait rencontré une première fois la mort et jugé l'expérience plutôt rassurante, en tout cas pas si épouvantable qu'on le disait.

Les parois du tunnel défilaient de part et d'autre de Rair. Il regarda son corps mais il n'en avait plus. Il faisait partie des ténèbres. Pourtant, il eut beau écarquiller les yeux, il ne vit rien devant lui qui puisse ressembler à la « merveilleuse lumière » décrite par son grand-père.

Si c'était cela la mort, songea Rair, ce n'était pas si terrible. Sans doute moins effrayant que d'affronter un peloton d'exécution du KGB, ce qu'il avait failli connaître.

Tout en filant dans le tunnel, Rair Brachnikov réfléchit aux événements qui l'avaient conduit à sa propre mort.

Était-ce lorsqu'il s'était fait enrôler au KGB ou tout cela n'avait-il pas commencé lorsqu'« ils » avaient débarqué dans la cellule 26, au sous-sol de la prison Lefortovo, à Moscou ? C'est-à-dire sa cellule...

Il faisait froid à Lefortovo. Pour une prison d'une telle renommée et qui avait « abrité » tant d'occupants célèbres, c'était vraiment minable : des murs de pierres, un lit de camp en acier, une couverture râpée et c'était tout.

Rair Brachnikov avait passé presque deux mois soumis à l'isolement total ; il ne voyait absolument personne si ce n'est la main de l'homme qui venait lui apporter sa ration journalière, une mixture infâme composée de purée de pommes de terre et de poisson, servie dans un bol ébréché à travers la trappe de la porte rouillée.

Puis un jour, « ils » vinrent le chercher. « Ils », c'étaient deux caporaux et le commandant de la prison.

— *Niet*, avait-il supplié, recroquevillé sur son lit de camp. Je ne veux pas mourir aujourd'hui !

— Suis-nous, voleur, déclara le commandant. Et arrête de pleurnicher comme une femmelette.

Les caporaux se chargèrent de l'arracher de sa couchette et le mirent debout. Ils le dépassaient d'une bonne tête, car Brachnikov, avec son corps gracile de danseur de ballet, avait tout juste la taille minimale requise pour être admis dans les rangs du KGB.

On était venu le chercher au beau milieu de la nuit, ce qui le rendit perplexe. D'ordinaire, « ils » fusillaient les prisonniers à l'aube. Bien sûr, les pelotons d'exécution étaient réservés aux espions et non pas aux capitaines du KGB déchus de leurs fonctions, comme lui.

On lui banda les yeux et on le fit monter dans une voiture.

Quelques minutes plus tard, il se retrouva dans le bureau du général en chef du KGB, Semoyan.

— Laissez-nous, avait prononcé Semoyan, son visage arborant un masque austère. Assieds-toi.

Rair Brachnikov prit la chaise que lui indiquait le général d'un geste vague.

— Tu es un voleur, Rair Brachnikov, reprit Semoyan d'une voix neutre, non accusatrice.

— *Da*, reconnut Rair, en louchant sur le stylo doré posé sur le bureau du général.

Il se demandait s'il était en or massif ou en plaqué.

— Tu as été reconnu coupable de vols de matériel de bureau que tu revendais au marché noir.

— C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher, bredouilla Rair. C'est comme ça depuis que je suis tout petit.

— Ne t'excuse pas, *tovaritch* Brachnikov. J'ai appris que tu étais un voleur très intelligent, si tant est qu'on puisse dire pareille chose d'un homme qui vole sa patrie et ses collègues de travail.

— Je ne le ferai plus, promit Rair en se levant d'un bond.

Il se pencha sur le bureau, les yeux baignés de larmes.

— Je te crois, camarade. Maintenant, rassieds-toi, s'il te plaît.

— Merci, dit Rair Brachnikov, en subtilisant le stylo sur son support en onyx.

Il semblait assez lourd. Nul doute qu'il était en or. Rair l'escamota dans sa manche de coton effilochée.

— Nous sommes prêts à te réintégrer, camarade, poursuivit le général, dans ton ancien grade de capitaine, avec rappel de salaire et un casier judiciaire propre comme un sou neuf.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, promit Rair, en se tordant les mains pour éviter que le stylo ne dégringole. Dites-moi seulement ce que vous attendez de moi.

— Tu iras aux États-Unis.

— En Amérique ?

La voix de Rair était teintée d'incrédulité. Le général prit cela pour de la crainte.

— Nous assurerons ta protection entre deux missions, ajouta Semoyan.

— L'Amérique..., répéta Rair.

Ses méninges carburaient à toute vapeur. Le meilleur matériel électronique et les plus beaux jeans provenaient des États-Unis. La nourriture y était incroyablement diversifiée. En outre, il avait entendu dire que la viande rouge était réellement rouge aux USA. Pas grise, comme en URSS.

La voix du général le tira de sa rêverie :

— Si tu as tellement peur d'aller là-bas, nous pouvons trouver un autre agent.

— *Niet !* fit Rair Brachnikov. J'accomplirai cette mission. Dites-moi ce que je devrais faire.

Semoyan se leva :

— Dans ce cas, suis-moi, camarade.

Ils l'escortèrent dans une pièce où l'attendait un uniforme de capitaine. On l'autorisa à s'habiller dans des vêtements civilisés et à troquer ses pantoufles miteuses contre des chaussures de cuir fourré. Un peu plus tard, vêtu de pied en cap, les cheveux noirs luisant de brillantine parfumée et les yeux brillants comme des grains de chapelet, Rair réapparut. Le stylo en or du général était camouflé dans une chaussette réglementaire.

Semoyan en tête, Rair fut escorté dans les entrailles du siège du KGB, sous la place Dzerzhinski. Ils stoppèrent devant une épaisse porte d'acier, tandis que les gardes manipulaient un verrou électronique sophistiqué. Au-dessus s'inscrivait en lettres cyrilliques : Direction de la Technologie Inversée.

Rair Brachnikov se demanda ce que pouvait bien vouloir signifier cette expression barbare, tandis qu'on l'entraînait dans une pièce stérile. Des hommes en blouse blanche s'affairaient autour d'un établi. L'air ambiant empestait l'ozone.

— Approchez, lui dit Semoyan.

Les autres se groupèrent sous la vacillante lumière fluo.

Sur l'établi se trouvaient deux objets apparemment identiques.

— C'est une pièce du moteur de fusée de notre nouvelle navette spatiale, expliqua Semoyan à Brachnikov, en tapotant l'un des deux objets.

— C'est tout à fait... remarquable, hasarda Rair.

En réalité, c'était même plus que tout à fait remarquable. Il se demanda combien de roubles il pouvait en tirer sur le marché noir. Il fourra les mains dans les poches de son pantalon. Il y avait trop de témoins pour prendre le risque de barboter ce truc-là.

Le général souleva l'autre objet :

— Et ceci est la même, pièce détachée de la navette américaine. Les deux te semblent-elles similaires ?

Rair prit le second objet dans les mains et le retourna dans tous les sens. Sa vieille envie de le faucher le démangea. À contrecœur, il le reposa sur l'établi.

— Oui, affirma-t-il. Elles sont identiques. Ce qui témoigne de l'habileté des techniciens soviétiques, qui n'ont rien à envier à leurs homologues américains.

— Non, répliqua le général. Nous devons cela à la chance et à ce que nous appelons « la technologie inversée ».

— Je ne connais pas l'expression, avoua Rair, en se demandant quel rapport il pouvait y avoir avec les Américains.

— Lorsqu'on conçoit un outil ou une pièce, on commence par fabriquer un prototype, *niet* ? À partir de là, on réalise des plans détaillés. Voici ceux du moteur de fusée. Tu vois ? On y décrit en détail comment fabriquer les composants, comment ajuster les différentes pièces etc.

— *Da*, je comprends, répondit Brachnikov.

— Non, tu ne comprends pas. Ces plans détaillés ne proviennent pas d'un prototype soviétique. Ils ont été créés à partir de cette pièce détachée américaine. Un de nos agents l'a subtilisée sur son lieu de fabrication. Nous l'avons démontée et calibrée, avant de reproduire les matériaux employés. Il ne nous restait plus qu'à établir des plans détaillés. Donc, en économisant à la fois le temps et l'argent nécessaires à l'élaboration d'un composant qui risquait de ne pas fonctionner, nous avons pu fabriquer cette pièce en série. Ainsi, notre navette vole aussi bien que son équivalent américain.

— Technologie inversée, commenta Rair, ébahi.

— Technologie inversée, *da* ! Car, en dépit de ce que tu peux lire dans la *Pravda*, les *Izvestia* – ou n'importe quel canard que lisent les voleurs de ton espèce –, la technologie soviétique traîne toujours les pieds, loin derrière l'Occident. Encore aujourd'hui, nous avons des centaines d'agents aux USA, cherchant à se procurer les pièces détachées de toutes sortes de choses, des fours à micro-ondes aux bombes à neutrons.

— Tout ce qui marche, en somme.

— Mais, poursuivit Semoyan, même avec tous nos agents, l'Amérique est trop productive. Trop créative. Le temps qu'un composant arrive entre nos mains pour être copié, il est déjà dépassé par un nouveau modèle occidental. Autrement dit, impossible de voler la technologie américaine, aussi rapidement que les Américains la créent et l'améliorent.

— C'est incroyable ! s'exclama Rair.

— Non, c'est lamentable, contra le général. Car si la tendance se poursuit, nous resterons toujours à la traîne. Encore maintenant, soixante-dix ans après les transformations profondes introduites dans la société américaine par la production d'automobiles en série, nous sommes toujours incapables de construire un véhicule abordable et fiable !

Rair hocha la tête sans réfléchir. Il roulait en Lada.

Le général Semoyan eut un rire lugubre :

— La technologie informatique américaine est tellement en avance sur nous qu'ils vont nous enterrer sous des tonnes de microprocesseurs.

— Je serais heureux de voler autant de technologie américaine que vous le souhaitez, déclara bravement Rair Brachnikov, mais je crains de ne pas être à la hauteur de cette tâche immense.

— Tu as raison, en effet. Aucun homme normalement constitué ne serait à la hauteur d'une telle mission. Mais nous pouvons y remédier. Apportez le costume ! ordonna le général à un technicien.

Ce dernier s'exécuta et revint avec une boîte noire de la taille d'une petite valise. Elle était dotée d'une double serrure à combinaison. Le technicien prit la petite clé qu'il portait en sautoir et l'introduisit dans les serrures. Puis il fit la combinaison.

— Ce que vient de faire cet homme mettrait en échec n'importe quel voleur, déclara Semoyan sur un ton glacial, même toi.

— Oui, répondit Brachnikov, tout en étant persuadé du contraire.

Il ne pouvait toujours pas détacher ses yeux des deux morceaux de navette identiques. Mais lorsque le technicien eut ouvert la valise, Brachnikov oublia les pièces détachées pour se concentrer sur un objet en plastique blanc.

— Ceci, expliqua fièrement le général, va te permettre de vaincre les serrures, les portes, les murs... même les installations militaires les plus inviolables des USA.

Le technicien souleva la chose de la valise. Cela ressemblait vaguement à une combinaison de cosmonaute. Des gants et des bottes à semelle épaisse, ainsi qu'un casque souple accompagnaient la tenue. Le matériau employé ressemblait à du plastique, sillonné de filaments.

— Faites une démonstration au capitaine Brachnikov, ordonna Semoyan.

Aidés de deux collègues, l'un des techniciens – le plus petit – enfila le costume en se contorsionnant, comme s'il passait une combinaison de plongée trop étroite. La tenue se fermait par-dessus, à l'aide de bandes Velcro. Le casque se fixait de la même façon.

Rair observa avec intérêt que le casque était opaque comme de la cellophane blanche. Celle-ci gonfla et se rétracta, dès lors que le technicien se mit à respirer.

— La membrane faciale ressemble à un miroir sans tain, énonça Semoyan en remarquant l'air perplexe de Brachnikov. Il peut nous voir mais personne ne voit son visage. En outre, la membrane est perméable à l'oxygène mais elle résiste à toutes sortes d'agents chimiques.

Les techniciens firent pivoter leur collègue en combinaison. Ils fixèrent deux câbles blancs à ses épaules qu'ils branchèrent sur une batterie de voiture ordinaire. Puis ils l'installèrent dans une sorte de berceau, comme un sac à dos.

L'homme en blanc se retourna et attendit, son visage boursoufflé se froissant et se défroissant au rythme de sa respiration. Semoyan sourit

à belles dents.

— Si le matériau t'intrigue, capitaine, vas-y, touche.

Brachnikov passa la main sur la combinaison. Elle était lisse comme du plastique caoutchouté parcouru d'impalpables vaisseaux qui, apparemment, devaient être des fibres optiques.

— Cela te paraît solide ?

— Oui, bien sûr. Très. C'est à l'épreuve des balles ?

Le général eut un rire sonore :

— Oui. Mais pas de la façon que tu crois. Je veux dire, est-ce que c'est solide au toucher ?

— Ben oui..., répondit Brachnikov, ne comprenant pas où l'autre voulait en venir.

— Et ceci, enchaîna Semoyan en frappant l'établi. C'est solide ?

Brachnikov effleura les bords du meuble, en prenant soin d'éviter, voire même de frôler les morceaux de navette tellement tentants.

— Oui, c'est du chêne.

— Pourtant, si tu examinais cette table ou ce costume sous un microscope électronique, tu t'apercevrais que ces objets ne sont pas si solides qu'il y paraît. Car toute matière, dans l'univers, se compose d'atomes, qui se rassemblent comme les étoiles dans le ciel.

— Je connais ma physique élémentaire, rétorqua Rair, sur la défensive. J'ai suivi des cours là-dessus.

— Alors tu dois savoir, sans doute, que les atomes sont minuscules. Et qu'ils sont protégés par des électrons qui tourbillonnent si vite qu'ils forment une carapace protectrice comme les pales d'un ventilateur à grande vitesse. Et qu'il y a des espaces entre les atomes, aussi vastes que le vide entre les étoiles.

— Oui.

— Cette table, cet homme, même toi et moi, sont composés de vastes espaces où se rassemblent de minuscules sphères. Toi, lorsqu'on te frappe, tu ressens l'impact. Tu ressens la douleur. Car ces électrons protègent les espaces vides. Depuis la terre, les étoiles du cosmos ont l'air peu éloignées l'une de l'autre. Mais nous savons que c'est faux. C'est tout l'opposé avec les atomes. Nous pouvons voir la densité qui les rend solides au toucher, mais non pas les espaces qui les séparent.

— Je ne suis pas très bien votre raisonnement.

— Alors, regarde ceci, déclara le général en faisant signe au technicien dans la combinaison blanche.

Ce dernier tendit la main vers la boucle de sa ceinture. Pour la première fois, Rair remarqua qu'il y avait un rhéostat à hauteur de la taille. L'individu tourna celui-ci. Alors, tout doucement, le costume devint phosphorescent.

Rair observa la scène avec attention. Soudain, il eut mal aux yeux. Il tenta de fixer son regard. Impossible. Les contours de l'individu

devenaient flous. Le réseau de filaments s'activa et parcourut la combinaison tels d'infimes faisceaux de lumière dorée.

Rair détourna les yeux. Un plan du bâtiment, punaisé sur le mur lui apparut très distinctement. Mais lorsque son regard se posa de nouveau sur l'homme en combinaison, impossible de le fixer intensément.

— Le phénomène que tu essayes de comprendre est le résultat de l'hypervibration, annonça Semoyan. Le costume vibre à la vitesse de millions de milliards par milliseconde. C'est pourquoi nous l'avons appelé *vibrirouyouchtchi kostioun* ou combinaison vibrante.

Rair contourna l'homme en blanc. Il y avait quelque chose de bizarre chez lui. Quelque chose que Rair ne parvenait pas tout à fait à saisir.

La membrane faciale se boursofflait, telle une grosse bulle de chewing-gum, mais le bruit de froissement avait disparu.

— S'il parle, nous n'entendrons pas sa voix, expliqua le général ; lui, en revanche, nous entend parfaitement.

— Est-ce qu'il peut devenir invisible ? demanda Rair.

— Ce serait l'idéal, mais non. Tu peux le toucher, si tu veux.

Rair hésita.

— Ça va me faire mal ?

— *Niet*, tu ne ressentiras rien. Lui non plus.

Rair hésita puis décida de se jeter à l'eau. Il tendit la main. Le bout de ses doigts disparut dans la combinaison.

— Ahhhh ! s'écria-t-il, en reculant d'un bond, comme s'il s'était piqué. Ma main !

— Ta main n'a rien du tout, lui assura Semoyan.

— C'est vrai, je ne sens... rien, avoua Rair, estomaqué mais bien content tout de même de garder ses doigts intacts.

— Exact. La combinaison vibrante rend la structure atomique aussi fluide que de l'eau. Lorsque tu places ta main dans le champ vibratoire, le costume compense ta structure atomique ; ses électrons et les tiens se repoussent mutuellement. Les espaces se mêlent mais les atomes restent séparés. Ainsi ta main existe dans le même champ physique que sa poitrine. Du moins, c'est notre théorie,

— Alors, souffla Rair en se rapprochant, aucune balle, aucune main ne peut l'atteindre...

— Aucun mur ne l'arrête non plus, déclara Semoyan, tout sourire. Camarade, démonstration, s'il te plaît !

Sous les yeux exorbités de Brachnikov, l'homme en combinaison blanche passa au travers de l'établi en chêne massif, traversa l'un des murs, aussi silencieusement qu'un fantôme. Le silence envahit la pièce. Puis le technicien revint bientôt en traversant un autre mur, comme s'il émergeait d'un épais brouillard.

— Époustouflant ! Incroyable ! hurla Brachnikov. Qui a dit que la technologie russe était ringarde ?

— Nous avons volé le costume aux Japonais, annonça sèchement Semoyan.

— Ah bon ? C'est japonais ?

— C'est pourquoi nous t'avons choisi, camarade. Hormis ton passé criminel, tu es petit et assez mince pour entrer dans le costume qui correspond à la taille du Japonais moyen. Nous pensons qu'il s'agit d'un produit dérivé de leurs récentes découvertes dans le domaine des supraconducteurs.

— Pourquoi ne pas le démonter et en faire des plans détaillés, avant de le reconstruire à la taille de nos solides gaillards soviétiques ?

Le général Semoyan secoua sa tête léonine.

— Trop complexe. Nous craignons de ne pas pouvoir le remonter en état. Mieux vaut l'utiliser tel quel que de le laisser entre les mains de techniciens incompetents.

Les autres se sentirent visés et baissèrent les yeux, l'air gêné.

Semoyan s'éclaircit la voix. L'homme en combinaison blanche coupa le rhéostat. Aussitôt, le costume redevint distinct et sa phosphorescence disparut.

— Nous allons t'apprendre à marcher en costume, déclara le général, tandis que des techniciens aidaient leur collègue à défaire sa combinaison. Pour que tu puisses passer au travers des objets sans crainte et sans hésitation. Puis nous te laisserons partir en Amérique, avec une liste des choses qui nous manquent le plus cruellement. Es-tu prêt à collaborer, camarade ?

— Comme toujours, je suis prêt à servir ma patrie ! répliqua Brachnikov, la tête remplie de jeans *Levi's* et de magnétoscopes US.

Il était si euphorique qu'il accomplit un geste unique dans toute sa carrière de pickpocket : il fit glisser le stylo en or dans la poche du général.

Rair Brachnikov n'allait pas rater l'occasion rêvée de pénétrer au paradis de la consommation pour un malheureux stylo en or !

*

* *

À présent, Rair réalisait l'étendue de son désastre. Il avait cru s'être débarrassé des trois pots de colle qui lui filaient le train. Il avait commis là une erreur fatale, il s'en rendait compte seulement maintenant.

Tandis que les parois du tunnel défilaient à toute allure, Rair tenta de se rappeler ses derniers instants de vie. Il avait composé le numéro de l'ambassade soviétique. Le standard avait répondu et Rair avait

demandé à parler au chargé d'affaires, en donnant son nom de code, Lioguki Doukh, c'est-à-dire « Esprit léger ».

Alors qu'il attendait qu'on lui passe la communication, la porte de sa chambre s'était fracassée. Rair n'avait pas tourné la tête. Il s'était contenté de brancher le contact au rhéostat fixé à la boucle de son ceinturon, tant ce geste était devenu un réflexe à la moindre alerte.

À cet instant précis, alors qu'il tournait le bouton du rhéostat et que le chargé d'affaires s'égosillait à l'autre bout du fil, la pièce était devenue toute blanche, comme une étoile qui explose. Et lui s'était retrouvé projeté dans cet interminable tunnel à la vitesse de la lumière.

L'explication coulait de source et venait confirmer ses craintes depuis le début de cette mission : la combinaison était devenue nucléaire. Rair ne voyait pas d'autre réponse possible.

Tout compte fait, il n'avait pas souffert. C'était rapide et indolore. Que demander de plus à la mort ?

La voix du chargé d'affaires résonnait encore à son oreille. En colère, l'autre ne cessait de répéter :

— Allô ? Allô ? Camarade Brachnikov ? Répondez-moi !

Et derrière, d'autres voix. Une multitude de voix. Des rires et des murmures. Des cris et des sanglots. Rair se dit qu'il s'agissait de voix d'outre-tombe. Peut-être qu'en tendant l'oreille, il percevrait celle de son grand-père ?

Mais lorsqu'il essaya, il découvrit une chose étrange.

Toutes les voix parlaient anglais. Ou plutôt américain.

« Comme c'est curieux, songea Brachnikov, il n'y a donc pas de Soviétiques dans l'Au-delà ? »

Et il entendit de nouveau le chargé d'affaires, à la fois en colère et angoissé, qui ne cessait d'appeler son nom, encore et encore...

CHAPITRE XI

— Vous avez du nouveau au sujet de notre fantôme ? demanda Remo à Smith qu'il venait d'accueillir dans sa cuisine.

— Aucune. J'ai vérifié tous les vols en provenance du Dakota du Nord. Je ne crois pas que notre homme ait pris l'un d'eux. Le nom qu'il a donné à l'hôtel, Ivan Grozni, est un pseudonyme. Il signifie « Ivan le Terrible ». Il nous faudra retrouver sa trace, dès que possible. Pour l'heure, j'ai une tâche plus pressante à vous confier, à vous et Chiun.

— Ne vient-on pas de prononcer mon nom ? s'écria une voix flûtée.

Le Maître de Sinanju ouvrit la porte de sa chambre. Il arborait un kimono blanc comme neige, si blanc même que la carnation ivoire de son visage ridé paraissait brune. Des volutes de fumée bleue l'enveloppaient de toutes parts.

— Je m'apprêtais à vous transmettre mes instructions pour votre prochaine mission, toussota Smith, mal à l'aise.

— Heureusement que j'arrive à temps, fit observer Chiun, Remo comprend toujours tout de travers.

— J'étais en train de lui dire que mes ordinateurs n'ont pas pu encore retrouver la trace de la créature que vous avez rencontrée.

— Et son secret ? questionna Chiun avec avidité.

— Une technologie qui dépasse nos connaissances actuelles, reconnut Smith. Bien qu'on puisse supposer que le Russe – car il s'agit sans nul doute d'un agent soviétique – portait une combinaison électronique lui permettant de passer au travers des solides.

Le visage de Chiun perdit son expression confiante :

— Oh... j'espérais, qu'étant familier des techniques, vous pourriez m'aider dans l'expérience que je tente.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous allez regretter cette question, prévint Remo.

Chiun lui fit signe de ne pas s'en mêler.

— J'ai tenté de reproduire ce pouvoir qu'aucun Maître de Sinanju n'a jamais possédé, répondit Chiun d'un air hautain.

— Vraiment ? J'ai hâte de voir cela.

Chiun se poussa de côté et s'inclina :

— Si mon empereur veut bien se donner la peine d'entrer...

Remo suivit Smith dans la chambre de Chiun. Les murs étaient entièrement tapissés de miroirs, du sol au plafond. Au beau milieu de la pièce trônait un grand encensoir en cuivre. Une substance s'y consumait, dégageant une âcre fumée bleue.

Tandis que Smith recouvrait ses narines d'un mouchoir, Chiun brandit une bourse de soie rouge et jeta un peu de poudre dans l'encensoir. Une flamme s'éleva et la fumée s'épaissit.

— Regardez bien, déclara-t-il.

Il s'avança vers l'un des murs et, les bras tendus, tenta de traverser le miroir contre lequel il était posé. Ses longs ongles tapotèrent la surface. Il poussa. La glace se brisa, des bris de verre dégringolèrent sur ses sandales.

— Vous voyez ? s'exaspéra le Maître de Sinanju. Cela ne fonctionne pas. Pourriez-vous me dire ce qui ne va pas, les miroirs ou la fumée ?

— Pardon ? fit Smith, tandis que Remo souriait sous cape.

— Est-ce bien ce type de miroirs dont il s'agit ? La fumée est-elle assez colorée à votre avis ? Personnellement, je pense qu'elle n'est pas assez bleue mais Remo refuse de me conseiller.

Comme Smith restait interloqué, Remo intervint :

— Un jeu de glaces autour d'un nuage de fumée bleue, murmura-t-il. Ne comprenant rien aux pouvoirs de notre passe-muraille, Robin a fini par lancer l'hypothèse d'un illusionniste capable de s'évanouir en fumée grâce à un jeu de glaces.

— Oh, je vois... fit Smith. C'est juste des mots en l'air, comme ça. Pour dire quelque chose. Comme la poudre de perlimpinpin. Mais ça ne veut rien dire.

— Perlimpinpin ? Qui est-ce ?

— Personne.

— Décidément, vous autres Blancs, vous avez une fâcheuse propension à parler de ce que vous ne connaissez pas ou de ce qui n'existe pas !

— Je vous assure, Maître de Sinanju, insista Smith les yeux inondés de larmes à cause de la fumée, que le procédé utilisé était électronique.

— Ah, je comprends... Mais qu'est-ce qui est électronique, la fumée, les miroirs ou la poudre de cet illustre inconnu ?

Remo éclata d'un rire si sonore que Smith ne put jamais répondre. De rage, Chiun quitta la pièce en claquant la porte. À mesure que les glaces se brisaient, ils l'entendirent déverser un torrent d'injures, à la fois en coréen et en anglais.

Smith ne put comprendre les insultes en coréen – celles en anglais non plus, d'ailleurs, tant Chiun parlait rapidement –, mais il aurait juré que le Maître de Sinanju avait traité Remo de « cochon blafard »

au moins six fois.

Un peu plus tard, à bout d'arguments, Chiun finit par rejoindre Remo et Smith, installés devant la table de la cuisine.

— D'après les messages codés que j'ai pu intercepter, commença Smith, le chargé d'affaires de l'ambassade soviétique à Washington serait sur le point de regagner Moscou avec tout un lot de matériel américain volé. Un matériel d'une haute technologie bien sûr.

— Mais nous avons retrouvé tout ce que le gars avait piqué à la base de Grand Forks, souligna Remo.

— Oui, mais cela ne représente que les vols récents. J'ai vérifié auprès d'autres installations militaires, le même phénomène s'est produit. Des victuailles et des affaires personnelles ont disparu. Toujours le même type de vols.

— Ah bon ?

Smith soupira :

— Soit les militaires américains se chapardent entre eux, soit les activités de cet individu ne datent pas d'hier.

— Depuis quand, d'après vous ?

— Deux ou trois ans.

Remo explosa :

— Il nous fauche des tas de trucs depuis des années et personne ne s'est jamais inquiété ?

— C'est bien ce qui m'inquiète. Il existe tellement de pièces détachées que chaque fois qu'il en manque une, les militaires préfèrent prétexter une erreur d'inventaire, plutôt que de se lancer dans une enquête à grande échelle.

— Bravo, les bidasses ! ricana Remo.

— Mais les vols d'objets personnels sont signalés, poursuivit Smith. J'ai dressé une liste interminable de jeans, de micro-ordinateurs, de magnétoscopes, sans compter les walk-men.

— On dit « walk-man », corrigea Remo.

— Peu importe. C'est exactement le genre d'articles qui se vendent comme des petits pains au marché noir.

— Franchement, pourquoi un agent soviétique irait risquer de saboter sa mission en se faisant des petits à-côtés ?

— Parce qu'il est stupide, comme tous les Russes, intervint brusquement Chiun.

— Parce qu'il est atteint de kleptomanie, ajouta Smith.

— Un kleptomane ? demanda Remo, tandis que Chiun se penchait, visiblement très intéressé.

— J'ai soumis mes conclusions – de façon déguisée, bien sûr –, au psychiatre en chef de Folcroft, expliqua Smith. Selon lui, il ne fait aucun doute que nous sommes en présence d'un cas de kleptomanie compulsive.

— Manie, je comprends, fit Chiun en lançant un regard à Remo. Je vis avec un maniaque. Mais klepto, qu'est-ce que c'est ? Cela aurait-il un rapport avec les poltergeists ?

— Un kleptomane est une personne qui ne peut s'empêcher de voler, expliqua Smith. C'est plus fort que lui. Il volera tout ce qui l'attire, quelle que soit la valeur de l'objet ou le risque encouru.

— Comme certaines personnes, observa Remo, qui ne peuvent s'empêcher de faucher les cure-dents et les bonbons offerts à la caisse de certains restaurants.

— Les cure-dents sont gratuits pour les clients, riposta Chiun. Et je leur en laisse toujours quelques-uns.

— Tout juste trois ou quatre, pour vous donner bonne conscience. Quant aux bonbons, je ne vois pas l'intérêt, vous ne mangez pas de sucreries.

— Je les offre aux enfants. Tu oserais priver un vieil homme comme moi du bonheur de faire plaisir à des enfants ?

— Vous leur demandez cinq cents par sucette.

— À ceux qui ont de l'argent, oui. Aux va-nu-pieds, je leur offre.

— Vous ne pourriez pas arrêter tous les deux ? intervint Smith, agacé. Le temps presse.

— Oui, bien sûr, la mission... Veuillez excuser les mesquineries de Remo, ô Empereur. Je ne sais pas d'où il tient ces mauvaises habitudes.

Le Remo en question se contenta de lever les yeux au ciel, tout en pianotant sur la table d'un air impatient.

— Donc, comme je le disais, reprit Smith, le chargé d'affaires va bientôt s'envoler pour Moscou. Il partira de Dulles, sur un vol Aeroflot. Et il portera une valise identique à celle-ci.

— Vraiment ? fit Chiun en examinant l'objet posé sur la table. Comment le savez-vous ?

— Car il s'agit d'une valise diplomatique classique, surnommée « Les Dents de la Mer », à cause de sa grande contenance.

Smith s'éclaircit la voix, avant d'enchaîner :

— Les agents de sécurité des aéroports ne passent pas ces valises aux rayons X. Je suis certain que le chargé d'affaires va en profiter pour la bourrer de ces précieuses pièces détachées militaires.

— Il paiera de sa vie pour un tel forfait ! promit Chiun avec véhémence.

— Non, c'est exactement ce que nous ne voulons pas ! se hâta de rectifier Smith. Vous ne devez lui faire aucun mal. Il faut à tout prix éviter tout incident diplomatique. Je vous demande simplement d'intervertir les valises, sans qu'il s'en aperçoive.

Remo ouvrit l'objet en question.

— Elle est vide, constata-t-il.

— Remplissez-la de bric et de broc.

Remo referma la valise :

— Je ne fais pas dans la brocante, déclara-t-il. Cela n'est pas dans mes attributions.

— Rassurez-vous, empereur Smith. J'ai ce qu'il faut.

— Ah oui ?

— Quatorze malles pleines ! répliqua Remo.

— Je vois, dit Smith en se levant. Voici la photo de votre cible. Il s'appelle Youli Batenine.

— Le cliché, c'est du papier de riz ? demanda Remo.

— Ne soyez pas ridicule !

Smith gagna la porte, l'ouvrit puis s'arrêta sur le seuil un instant :

— À propos, vous vous êtes débarrassé du rapport comme prévu ?

— Bien sûr, mentit Remo, en se souvenant soudain des fiches enfouies dans la poche arrière de son pantalon.

— Bien. Maintenant, je serais vous, je ferais évacuer toute cette fumée avant qu'un voisin n'appelle les pompiers.

— N'ayez crainte, ô Empereur ! s'écria Chiun. Nous vous servirons avec adresse et audace, car nous saluons votre sagesse et votre grandeur.

Gêné, Smith s'empressa de refermer la porte derrière lui.

— Vous devriez parler moins fort quand la porte est ouverte, fit remarquer Remo. Vous savez à quel point il est tatillon sur les questions de sécurité.

Chiun haussa les épaules, tout en ôtant la valise de la table :

— Comme ça il viendra peut-être nous voir un peu moins souvent...

Là-dessus, il disparut dans une autre pièce. Quelques minutes plus tard, un incroyable vacarme attira Remo au grenier.

Il y trouva le Maître de Sinanju en train de renverser le contenu de l'une de ses malles dans la valise diplomatique. Remo nota au passage des cassettes vidéo et des disques trente-trois tours.

— Comment ? Vous ne voulez pas garder *Les Plus Grands Succès de Barbra Streisand* ? demanda Remo, en désignant l'un des albums.

— Lorsqu'on a une excellente mémoire comme moi, il suffit d'écouter une chanson une seule fois pour qu'elle demeure à jamais dans le cœur, répondit Chiun, l'air distant.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je pensais que vous aviez toujours le béguin pour elle.

— Cela fait trop longtemps qu'elle m'éconduit.

— Elle continue à vous renvoyer vos lettres d'amour sans les ouvrir, c'est ça ?

Chiun haussa ses frêles épaules :

— Oh, ce n'est pas cela le pire. À mon avis, c'est plutôt la bande de

flagorneurs qui grenouillent autour d'elle qui sont responsables de cet état de fait. Mais j'ai perdu tout respect pour Barbra depuis qu'elle s'est entichée de ce garçon tout à fait ordinaire.

— Qui ça ? demanda Remo en lui tendant l'album.

Le Maître de Sinanju le déchira en deux sans hésiter et le fourra dans la valise ; un portrait encadré de Streisand dont le verre était brisé suivit le même chemin.

— Un certain John Donson ou quelque chose comme ça. Tu sais, ce mauvais acteur qui joue dans cette série absurde avec les flamants roses. *Florida Rice*, je crois que ça s'appelle. Ou quelque chose comme ça.

— *Florida...* ? Oh, *Miami Vice*, vous voulez dire... Oui, il y a de quoi râler. Se voir supplanter par cette andouille ! Le gars doit avoir... disons quarante ou cinquante ans de moins que vous ?

— Tu y comprends quelque chose, toi ? Voilà une femme qui aurait pu avoir la perfection avec moi ! grogna Chiun. Au lieu de quoi, elle a jeté son dévolu sur un être qui se respecte si peu qu'il ne porte pas de chaussettes et ne se rase qu'une fois par semaine.

— Mais faut pas vous décourager, Petit Père. *Miami Vice* ne passe plus à la télé et je suis presque sûr que Barbra Streisand a largué ce gars depuis longtemps.

— Vraiment ? dit Chiun, la barbichette frétilante d'espoir.

— En fait, c'est juste une rumeur, admit Remo.

Chiun hésita. Puis il déchira l'autobiographie de Streisand en mille morceaux – les deux éditions, le format poche et la version cartonnée –, et déversa les confettis dans la valise.

— Tout cela n'a plus d'importance, se résigna le Maître de Sinanju. Qu'elle ait embrassé cet homme est une insulte suffisante à mes sentiments.

— Elle l'a vraiment embrassé, hein ?

— Je sais que c'est choquant, mais je le tiens de source sûre. À présent, je ne pourrai jamais lui pardonner ni oublier cette humiliation.

À ces mots, Chiun referma la valise d'un coup sec. Puis, les mains dans les manches de son kimono, il s'éloigna dignement, le visage décomposé par une douleur muette.

— Et cette valise ? lança Remo.

— Tu peux l'emporter, répliqua Chiun en descendant l'escalier.

— Ben voyons ! marmonna l'autre en soulevant l'objet.

La valise était incroyablement lourde. Remo fit des prières pour que celle du diplomate soviétique soit du même poids.

Une fois au-dehors, Remo chargea la valise dans le coffre de sa Buick bleue, une acquisition récente qu'il s'était résolu à faire pour échapper aux hurlements d'orfraie que Smith poussait à chaque fois

qu'il lui présentait une facture de location de voiture. Chiun était déjà installé sur le siège passager lorsque son disciple prit le volant. Le Maître de Sinanju affichait un visage stoïque.

— Au retour, déclara-t-il d'une voix amère, rappelle-moi de parler à Smith au sujet de ce John Donson.

— Pourquoi donc ? fit Remo en démarrant.

— Le bruit court qu'il aurait un passé criminel.

— Vous devez confondre l'acteur avec son rôle à la télé.

— Nous verrons bien.

— Je constate avec joie que vous prenez la vie du bon côté, grommela Remo.

— Les Maîtres de Sinanju savent garder la tête haute lorsqu'ils affrontent une déception, renifla Chiun en ajustant son kimono. Et puis, il y a toujours Cheeta Ching, la jolie présentatrice coréenne.

— Elle n'est pas mariée, maintenant ?

— Je lui ai écrit au sujet de son époux, murmura Chiun, tel un conspirateur. Il a osé poser la main sur d'autres femmes, ce pervers.

— Comment le savez-vous ? demanda Remo en reculant dans l'allée.

— Il est gynécologue, souffla Chiun. Il ne peut nier les faits.

— Non ! répliqua Remo d'un ton mi-sérieux mi-moqueur.

Chiun hocha la tête avec le plus grand sérieux :

— Ils sont pires que les kleptomanes. Crois-moi, Remo. Cheeta me sera éternellement reconnaissante pour l'information que je lui ai fournie.

CHAPITRE XII

— Allô, camarade Brachnikov ? Répondez-moi ! s'énerva Batenine. Quel jeu idiot ce voleur était-il encore en train de lui jouer ?

Le grésillement de la ligne devint de moins en moins supportable. Youli Batenine, chargé d'affaires à l'ambassade soviétique se dit que quelque chose ne tournait pas rond. Un événement terrible allait sans doute se produire. Il écarta le combiné de son oreille. Un réflexe qui lui sauva sans doute la vie, car Dieu seul sait (et Gorbatchev aussi peut-être...) ce qu'il serait advenu sinon.

La scène se déroula en un éclair mais elle resterait à jamais gravée dans sa mémoire. Tout à coup, son bureau fut inondé d'une lumière surnaturelle.

— *Tchort vozmi !* jura Youli en laissant tomber le téléphone.

Il se voila les yeux. La lumière l'aveuglait. Il trébucha contre son fauteuil et se déboîta le genou.

— *Govno !* hurla-t-il en tombant sur le tapis.

Retirant ses mains velues des yeux, il battit violemment des paupières. Impossible de distinguer la pièce. Tout était blanc.

— Au secours ! brailla-t-il comme un fou. Je suis aveugle ! À l'aide !

Youli Batenine entendit la porte s'ouvrir et sa secrétaire entrer. Puis, bizarrement, elle se mit à crier. La porte se referma en claquant. Il entendit ses talons hauts s'éloigner au trot dans le couloir.

— Où allez-vous ? J'ai besoin d'aide. Je n'y vois plus ! Aidez-moi ! Qui que vous soyez, aidez-moi ! Je suis aveugle, beugla le major Batenine.

Son visage se posa sur la moquette, qui sentait le shampoing rance et il se mit à sangloter.

Les minutes qui suivirent constituèrent un tourbillon de bruits dans la blancheur ambiante. Il entendit des voix, des cris. Puis des mains puissantes le relevèrent.

À ce moment-là, la clarté aveuglante avait viré à une grisaille chatoyante. Il craignait qu'elle ne passe au noir total.

— Batenine ! vociférait l'ambassadeur soviétique. Expliquez-nous comment le faire descendre !

— Aveugle. Je suis aveugle ! répétait Youli, ahuri. Aidez-moi. Je veux rentrer chez moi. Ramenez-moi à Moscou.

— Ouvrez les yeux ! lui ordonna-t-on.

— J'suis aveugle, pleurnicha Batenine.

— Ouvrez les yeux !

C'est alors qu'il reçut une gifle bien claquante. Stupéfait, il écarquilla les yeux.

— Mais je vois ! Je vois ! s'écria-t-il, tout heureux.

— Reprenez-vous, major. Nous avons besoin de vos connaissances. Comment on fait pour le faire descendre ? C'est votre agent, après tout.

— Qui ? Comment ? bredouilla Batenine en s'appuyant sur son bureau.

Il se rendit enfin compte qu'il n'était pas seul. Les autres se tenaient dans un coin de la pièce. Armés de manches à balai, de classeurs et de dossiers classés « secret-défense », ils battaient l'air comme pour chasser une mouche particulièrement agaçante.

Mais ce n'était pas une mouche qui excitait autant le personnel de l'ambassade. Youli leva des yeux horrifiés au plafond : au-dessus de leurs têtes flottait une forme vaguement lumineuse.

— Bra... Brachnikov ! bégaya Batenine d'une voix rauque.

— Impossible d'entrer en contact avec lui, major, fit l'ambassadeur. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Youli écarta son interlocuteur et se posta sous la silhouette en lévitation. Son genou gauche le lançait.

— Donnez-moi ça ! ordonna-t-il à sa secrétaire, en s'emparant de son manche à balai.

Il agita le manche, afin de pousser Brachnikov mais le balai disparut dans la poitrine de son compatriote, comme avalé par un nuage de lait.

— C'est un fantôme ? s'enquit la secrétaire, la voix teintée d'épouvante.

Batenine retira le balai. Brachnikov ne respirait plus. Son visage ne se gonflait ni ne se rétractait plus. Bras et jambes en croix, il flottait comme un noyé, face contre terre, à cinquante centimètres du plafond. Et pire, il dérivait vers un mur de façade.

— Il faut l'arrêter ! hurla Batenine. Si les gens le voient dans la rue, c'est comme si nous proclamions la responsabilité soviétique dans les disparitions des matériels américains.

— Comment faire ? demanda l'ambassadeur. Nous avons tout essayé.

— Et si on lui soufflait dessus ?

— Quoi ?

— Il flotte comme une baudruche, alors on se met à sa hauteur et

on le repousse en soufflant tous ensemble...

— Nous n'avons plus rien à perdre après tout, fit l'ambassadeur avec un haussement d'épaules.

Et tout le personnel de l'ambassade, dos au mur de façade, prit position sous le corps flottant de Brachnikov.

— Attention ! ordonna Batenine. Respirez bien profondément. Prêts ? Allez-y !

Ils s'exécutèrent mais cela se révéla sans effet.

— Encore une fois ! lança Batenine.

Ils essayèrent à nouveau. Ils soufflèrent et soufflèrent encore, jusqu'à ce que leurs visages virent au violet ; certains titubèrent, étourdis par le manque d'oxygène.

Ils s'affalèrent, pantelants, sur la moquette. Batenine leva les yeux, l'air hébété. Brachnikov avait tout au plus progressé de quelques centimètres et s'était malheureusement encore rapproché du mur extérieur. Quelques minutes encore et sa main gauche passerait au travers.

— Il est mort ? questionna l'ambassadeur d'une voix pousive.

— *Da*, répondit Batenine, haletant. Il ne respire pas.

— Alors nous ne pouvons rien faire pour l'arrêter ?

— *Niet*. Peut-être qu'il va flotter jusqu'à l'océan...

— Ils vont être furieux à Moscou quand ils sauront que nous avons perdu la combinaison.

L'air désespéré, Youli Batenine leva les yeux au plafond. S'il existait ne serait-ce qu'un moyen...

C'est alors qu'il aperçut quelque chose qu'il aurait déjà pu repérer, s'il n'était encore sous le choc des événements qui venaient de s'écouler.

— Oh, mon Dieu, non ! souffla Youli.

— Quoi... qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Le voyant lumineux à sa ceinture, répondit-il en désignant l'objet d'une main tremblante. Il est rouge.

— *Da*, fit l'ambassadeur. Et alors ?

— Ça veut dire qu'il s'alimente sur la réserve, répondit Batenine en consultant sa montre. Dans moins de trente minutes, la combinaison va s'éteindre.

Le visage austère de l'ambassadeur s'illumina :

— C'est bon ça, non ?

— *Niet*, c'est mauvais, répliqua Youli sans quitter Brachnikov des yeux. Si le costume s'éteint maintenant, notre camarade va dégringoler sur le tapis, point final. S'il se met à flotter dans le mur, tout peut arriver.

— Qu'est-ce que ça veut dire tout peut arriver ? s'enquit l'ambassadeur qui ne connaissait pas la combinaison vibrante dans les

détails.

— Il est possible que le corps de Brachnikov demeure en permanence dans le mur. Auquel cas, nous n'aurons qu'à changer la cloison.

— Inconvénient mineur, compte tenu des circonstances.

— Il y a une autre éventualité plus embêtante : l'explosion nucléaire.

— Nucléaire ! répéta en chœur le personnel de l'ambassade.

— Ben oui, si les atomes se mélangent, ils risquent de se détruire, c'est-à-dire d'exploser.

— Vite ! Il faut évacuer les lieux ! décréta l'ambassadeur en bondissant.

— Ça ne sert à rien ; il faut plus d'une demi-heure pour sortir de Washington. Et si les atomes se séparent, cela provoquera une multitude de petites explosions.

Il secoua la tête et ajouta :

— Nous ferions mieux de rester ici, notre mort sera rapide et indolore. De toute façon, en cas d'explosion, Washington sera rayée de la carte. Peut-être même une grande partie de la côte est.

Les fonctionnaires de l'ambassade échangèrent des regards terrorisés. Puis, comme s'ils s'étaient donné le mot, ils se mirent tous à sauter et à souffler de plus belle sur la silhouette flottant au-dessus de leurs têtes.

Youli finit par se joindre à eux. Il savait bien, lui pourtant, que ça ne servirait probablement à rien, mais que pouvait-il faire d'autre ?

Soudain, au moment où les gants de Rair Brachnikov effleurèrent le papier peint, son visage boursoufflé se contracta. Il se gonfla. Se rétracta. Sa respiration reprit.

— Il respire ! hurla Youli. Brachnikov ! Vous m'entendez ? Coupez l'alimentation du costume !

C'est alors que les doigts de Brachnikov disparurent dans le mur.

— Oh, mon Dieu ! s'étrangla un des employés, tandis que la secrétaire de Batenine s'en allait en courant.

— Rair... sanglotait à présent Batenine. La combinaison ! Coupez le courant. Avec la main gauche. Je vous en prie !

La membrane faciale respirait. Mais Brachnikov flottait toujours, apparemment inerte, les membres en croix. La lumière rouge se mit à clignoter. Batenine écarquilla de grands yeux épouvantés. Pourtant, obnubilé qu'il était par le voyant lumineux dont l'extinction signifiait la mort, il ne vit pas le geste de Brachnikov vers le rhéostat.

Une seconde plus tard, il eut l'impression que le monde entier s'écroulait sur lui. Un peu plus tard encore, il se réveillait à l'infirmerie de l'ambassade, en beuglant :

— *Niet ! Niet ! Niet !*

— Cessez de vous comporter comme un enfant, camarade major, gronda l'infirmière, une grosse blonde qui ignorait ce qui s'était passé deux étages au-dessus.

— Je suis vivant ? prononça Youli dans un souffle.

— *Da*. Le camarade Brachnikov survivra lui aussi. Il a fait une mauvaise chute. Quelle chance que vous vous soyez trouvé là pour amortir le choc, sinon il se serait sérieusement blessé.

Youli tourna la tête. Dans le lit voisin était allongé Rair Brachnikov, un drap le recouvrant des pieds au menton. Sa gueule de fouine ronflait paisiblement.

À la vue de son compatriote, la réaction du major Batenine fut si violente qu'on dut lui administrer un sédatif.

*
* *

— Il prétend qu'il se trouvait dans le Dakota du Nord, en train de téléphoner à l'ambassade, quand on l'a surpris dans sa chambre d'hôtel, expliqua plus tard Batenine au technicien. Il a aussitôt mis le contact à sa combinaison. Il se rappelle avoir traversé un long tunnel sombre. Il a cru qu'il était mort. La dernière chose dont il se souvient, c'est de s'être écrasé sur la moquette de mon bureau. Comment est-ce possible ?

Le technicien réfléchit.

— Ce tunnel était-il long et tout droit ?

— Non. D'après lui, il formait des spirales.

— Hummmm. Comme vous le savez, lorsqu'il porte son costume, les atomes de son corps sont instables, comme les protons, les neutrons et les électrons.

— En effet, vous ne m'apprenez rien.

— L'électricité se compose d'électrons. Il est possible – mais seulement en théorie – que nous soyons face à un cas de téléportage.

— De téléportage... Oui, bien sûr... De quoi s'agit-il exactement ? finit par demander Batenine.

— Une théorie fantaisiste, expliqua le technicien. Partant du principe que l'on peut désassembler un corps au niveau de la molécule, il devrait être possible de transporter ces éléments – puisque l'électricité chemine le long d'un câble – à un autre endroit, où le corps reprendra sa forme d'origine.

— J'ai du mal à...

— Imaginez un télécopieur qui, au lieu de produire un duplicata du document, transmettrait l'original, lequel cesserait donc d'exister à son point de départ.

— Vous voudriez dire que Brachnikov s'est *télécopié* lui-même par

téléphone ?

— Je ne pense pas qu'il ait voulu le faire exprès. D'une certaine façon, ses électrons flottants sont partis dans le combiné, emportant dans la foulée les autres particules atomiques, avant de se transporter à l'autre bout du fil.

— Et le tunnel qu'il décrivait ?

— Le fil électrique à l'intérieur duquel il a « voyagé » ; ou des fibres optiques, les Américains utilisent les deux systèmes pour leurs transmissions.

— Et cet accident pourrait se reproduire ?

— Si cela a marché une fois, pourquoi pas ? Mais je ne vous conseille pas de recommencer l'expérience. Nul doute qu'elle a eu un effet traumatisant sur l'agent.

— Peut-être qu'il finira par s'y habituer, déclara Batenine, songeur.

*

* *

Lorsqu'il entendit l'annonce de l'embarquement, Batenine acheva son verre et, sa grosse valise attachée au poignet, gagna le poste de contrôle. Un garde armé, en uniforme, se tenait debout près du détecteur de métal. Un autre individu en civil manœuvrait les rayons X. Youli l'ignorait, il ne traitait pas avec les subalternes...

Sûr de lui, Batenine s'avança donc vers le garde, le fixant d'un regard plein d'arrogance.

— Major Batenine, chargé d'affaires auprès de l'ambassade soviétique, annonça-t-il avec fermeté, tout en cherchant son portefeuille.

Il s'immobilisa puis bafouilla :

— Je... Un instant, je vous prie.

Il palpa la poche intérieure de son manteau. Vide. Il farfouilla dans les poches extérieures. Vides aussi. En désespoir de cause, alors que la sueur perlait sur son front, il essaya les poches de son pantalon. Mais il savait pertinemment qu'il n'y glissait jamais son portefeuille contenant ses papiers diplomatiques. L'Amérique regorgeait de pickpockets.

— Je crains que... c'est-à-dire... euh, j'ai dû laisser mes papiers dans la voiture, finit-il par articuler, la mort dans l'âme, tandis qu'on annonçait l'embarquement immédiat pour le vol Aeroflot 182.

— Vous avez votre billet, monsieur ? demanda le garde poliment.

— Oui, oui. Le voilà, fit Youli, soulagé, en l'extirpant de la poche de sa chemise. Mais je ne trouve plus mes papiers diplomatiques.

— Il y a beaucoup de voleurs dans cet aéroport.

— Des voleurs ? répéta Youli d'une voix blanche.

Une colère sourde l'envahit, tandis qu'il revoyait cet enfant de salaud le serrer dans ses bras pour lui dire au revoir.

— Brachnikov..., marmonna-t-il.

— Je vous demande pardon, monsieur ? fit le vigile.

— Rien, rien. Écoutez, je vous en prie, je dois absolument prendre cet avion !

— Certainement, monsieur. Mais sans papiers, je vais vous demander de passer sous le détecteur de métal. Et je dois aussi procéder au contrôle de votre bagage.

Youli lorgna la machine à rayons X. L'opérateur le regarda d'un air innocent. Jamais Youli n'avait vu quelqu'un avec le regard aussi peu expressif.

— Excusez-moi d'insister, mais je vous rappelle que j'ai l'immunité diplomatique.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais sans documents qui le prouvent, vous devez vous soumettre à la procédure courante. C'est pour votre propre sécurité, monsieur.

— Mais je ne peux pas, bafouilla Youli, car la clé du bracelet attaché à cette valise se trouve dans mon portefeuille. Vous ne pensez tout de même pas que je vais passer aux rayons X avec la valise !

Youli adressa au vigile un regard désespéré. En réalité, la clé était logée dans sa chaussure gauche.

— Pas de problème, nous pouvons radiographier la valise en bloquant le tapis roulant.

— Mais... mais.

— Nous ne pouvons pas vous forcer, monsieur. Mais si vous refusez, je ne peux pas vous laisser embarquer. À vous de choisir, monsieur.

La perspective de retourner à l'ambassade et d'y retrouver ce voyou de Brachnikov, à qui il aurait volontiers tordu le cou, traversa son esprit hagard. Alors il décida de tenter le tout pour le tout. De toute façon, il fallait en finir d'une manière ou d'une autre avec cette satanée mission.

— Très bien, déclara Batenine avec raideur. Je consens à me soumettre au contrôle.

— Parfait. À présent, puisque vous ne pouvez pas passer au travers du détecteur de métal, je vais devoir vous fouiller. Ce ne sera pas long.

Cramponné à sa valise, Youli dut subir l'humiliation suprême de se laisser fouiller. Lorsque l'épreuve fut achevée, on l'escorta jusqu'au dispositif à rayons X.

— Vous n'avez qu'à poser la valise là-dessus, lui dit l'opérateur, l'air enjoué, tout en stoppant le tapis roulant.

« Il a vraiment l'air heureux, ce type », s'étonna Youli. D'ordinaire, le personnel de sécurité arborait des gueules d'enterrement et ils

étaient à peu près aussi souriants que la statue de Staline, mais celui-ci semblait très coopératif et très désireux de rendre service. Peut-être que tout se passerait bien après tout. De toute façon, Youli doutait fort que les rayons X révèlent quoi que ce soit de suspect à un œil non exercé.

Youli s'exécuta. L'opérateur appuya plusieurs fois sur un bouton, afin de faire avancer lentement le tapis roulant. La valise disparut dans les entrailles de la machine à rayons X, entraînant le bras droit de Youli jusqu'à l'épaule.

— Ça ne fait pas mal au moins ? demanda-t-il un peu niaisement, la joue écrasée contre la machine, dans une position instable.

— Ne bougez plus, déclara l'opérateur, en pressant de nouveau un bouton.

— Il y a un problème ? s'enquit Youli d'une voix nerveuse.

— Encore une seconde. Ne vous inquiétez pas. Voilà, c'est fini. Vous pouvez retirer votre bras.

Batenine obéit, tout en regardant sa main d'un air inquiet. Visiblement, la surexposition aux rayons X ne l'avait pas décolorée.

Faisant un signe de tête au vigile, l'opérateur déclara :

— C'est bon. Il peut passer.

Le major Batenine s'inclina de la manière la plus diplomatique qui soit et se précipita à la porte d'embarquement, en maudissant Brachnikov jusqu'à la treizième génération.

Le commandant de bord n'attendait plus que lui pour décoller. Lorsqu'il s'assit, Batenine sentit une sueur froide lui dégouliner le long du dos et tremper sa chemise. Mais il poussa un long soupir de soulagement.

Histoire de se rassurer, il sortit la clé du talon de sa chaussure gauche, tandis que l'Iliouchine accélérât sur la piste. Il glissa la clé dans la serrure et la tourna. Impossible. Il força. La clé se cassa.

— Mais qu'est-ce que... ? marmonna-t-il.

Puis il remarqua que le bracelet attaché à la poignée de la valise était tordu. Youli l'examina de plus près. Le fermoir était fondu dans la masse. « C'est à cause des rayons X ? » se demanda-t-il.

Et le contenu de la valise, alors ?

Youli extirpa une seconde clé de sa chaussure droite. Impossible d'ouvrir la valise.

Craignant le pire, il s'acharna dessus et finit par réussir à en déchirer un coin à grands coups d'ongles.

Il y glissa les doigts et en sortit des bouts de papier déchirés. Ce qui lui parut bizarre, car il ne se souvenait pas qu'il y en ait eu à l'origine. Angoissé, il plongea la main à l'intérieur et la ressortit ensanglantée. Il s'était coupé sur un morceau de verre.

— Mais il n'y avait pas de verre dans cette valise, gémit-il.

Il enfouit de nouveau la main et tomba sur une feuille de papier glacé. La couverture d'un livre, sans doute. Il parvint à l'extirper et se trouva nez à nez avec un portrait en couleurs qui lui était familier. C'était le visage d'une femme. Tandis que l'avion de l'Aeroflot décollait, Youli reconnut enfin la célèbre chanteuse et actrice américaine, Barbra Streisand.

— Laissez-moi descendre ! s'écria-t-il.

*

* *

— On dirait que c'est un peu plus calme maintenant, déclara l'opérateur au garde en uniforme. Si on se buvait une bonne tasse de café ?

— OK. J'y vais. Tu le veux bien noir ?

— Ouais, impeccable, répondit Remo avec enthousiasme bien qu'il sût parfaitement qu'une goutte de ce breuvage aurait eu sur lui l'effet d'une dose de strychnine.

Dès que le vigile eut disparu au coin du couloir, Remo frappa de petits coups secs sur la machine à rayons X et murmura :

— La voie est libre, Petit Père. Vous pouvez sortir.

Le visage parcheminé du Maître de Sinanju apparut alors ; il affichait une expression de profond dégoût. Il sortit en traînant derrière lui une grosse valise.

— La prochaine fois, c'est moi qui appuie sur les boutons et toi, tu te caches, souffla-t-il.

— Espérons qu'il n'y aura pas de prochaine fois, fit Remo en prenant la valise. Excusez-moi de vous avoir fait attendre aussi longtemps, mais je ne pouvais pas deviner qu'il allait attendre la dernière minute pour embarquer.

— Enfin, au moins, c'est fait. Comme ça on n'a pas eu besoin d'inventer un plan en catastrophe pour lui barboter sa valise.

— Oui, approuva Remo, tandis qu'ils s'éloignaient.

C'est drôle la manière dont ça s'est goupillé. Il a fallu que je montre ma carte de personnel diplomatique de la FAA (1) à une bonne quarantaine de représentants de la compagnie pour qu'ils acceptent de me laisser remplacer le préposé aux rayons X. Ensuite, il a fallu mettre le garde dans le coup avant de lui faire comprendre qu'il devrait refouler Batenine en prétextant que ses papiers étaient périmés pour que nous puissions récupérer la valise. Il était si nerveux que j'ai cru qu'il allait vendre la mèche. Et, total, qu'est-ce qui s'est passé ? Le Russe avait perdu ses papiers ! Ça doit être mon jour de chance...

— La prochaine fois, c'est moi qui appuie sur les boutons, s'obstina Chiun, tandis qu'ils s'asseyaient dans un coin tranquille.

— Vous savez bien que les machines et vous, ça fait deux ! C'est sûr qu'on aurait eu des problèmes.

Remo regarda à l'intérieur de la valise et ajouta :

— Oho, je crois que c'est le cas.

— Quoi ? fit Chiun en se penchant pour mieux voir.

— Vous avez bien fait l'échange des valises ?

— Doubterais-tu de mes capacités ?

— Non, mais je crois qu'on nous a roulés. Regardez.

Remo sortit tout un assortiment de carreaux de graphite d'un noir mat et non métalliques.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Chiun.

— On dirait le carrelage de la salle de bains de Dracula. En tout cas, ça n'a rien à voir avec des machins de missile.

— Ce qui signifie que tu as mal fait ton travail, répliqua Chiun d'un ton glacial.

— Moi ? Mais c'est vous qui faisiez l'échange des valises !

— Sans doute, mais c'est toi qui pressait les boutons. Remo soupira :

— Essayons de prendre le prochain vol. Peut-être que Smith saura de quoi il s'agit, dit-il en balançant les carreaux avec fracas dans la valise.

CHAPITRE XIII

— Ce sont des plaques de MAR, expliqua Smith.

— Bien sûr, c'est évident ! s'exclama Chiun d'une voix enjouée. J'ai vu leur publicité à la télévision. C'est une grosse société. D'ailleurs, on pourrait peut-être leur demander de nous sponsoriser, en échange de ces plaques retrouvées.

— J'en doute, répliqua Smith avec sécheresse. MAR, ce n'est pas une marque commerciale, cela signifie « Matériau Anti-Radar ». Ces plaques sont fabriquées à partir d'un alliage de résine époxyde et de carbone dont la composition demeure ultra-secrète ; elles servent de revêtement pour le fuselage des nouveaux avions de combat invisibles. C'est une chance, Remo, que vous les ayez interceptées avant qu'elles ne parviennent à Moscou.

— Remo ? s'étrangla le Maître de Sinanju. Comment ça, Remo ? C'est moi qui ai fait l'échange. Brillamment, je dois dire...

Smith s'éclaircit la voix.

— Oui. Bien sûr. Je me suis mal exprimé ; je faisais allusion à vous deux.

— Remo s'est contenté d'appuyer sur d'inutiles boutons. Un travail que n'importe qui aurait pu faire. Même un singe. Moi en revanche, je me suis chargé de la partie la plus délicate de l'opération, qui consistait à échanger les valises au nez et à la barbe de l'ennemi. Si vous voulez, je peux vous raconter en détail comment j'ai procédé. Voilà, je...

— Oui, euh... Pas maintenant... Revenons à nos moutons, si vous voulez bien.

— Des moutons ? Quels moutons ?

— C'est une expression, Petit Père ! fit Remo, agacé.

— Je disais donc, reprit Smith en soupirant, que ces morceaux proviennent des bombardiers invisibles. Il n'existe qu'un seul endroit où on les fabrique : la *Northrop Corporation* à Palmdale en Californie, aussi connue sous le nom d'« Usine Quarante-Deux ». Si notre voleur les a dérobés dans les hangars, cela explique les accidents de bombardiers F117-A.

— J'y suis ! fit Remo en claquant dans ses doigts. Ils se sont écrasés

au sol à cause de ces pièces manquantes.

— Exact. Car notre voleur n'a pu se les procurer qu'à l'intérieur de l'usine. Si les Soviétiques veulent reproduire les mêmes bombardiers, il leur faut davantage de composants, car ceux qu'ils fabriquent ne sont pas valables.

— Vous pensez que notre Kracivo va remettre ça ? demanda Remo en soulevant l'un des carreaux posés sur la table.

— Les Russes n'ont pas le choix. Ils risquent de ne pas bouger pendant des semaines, voire des mois. Mais tant que nous n'avons pas une meilleure piste, Chiun et vous garderez l'usine de Palmdale.

— Et qu'est-ce qu'on fait si on retrouve le Kracivo sur notre chemin ?

Le visage de Smith s'affaissa.

— Si seulement je pouvais vous répondre ! Mais cela m'est impossible pour l'instant. Toute votre mission va donc consister à éviter que d'autres plaques de MAR ne tombent à nouveau entre les mains des Soviétiques.

— Nous ferons de notre mieux, promit Remo.

Chiun mit son grain de sel :

— Remo fera ce qu'il peut. Quant à moi, j'agirai selon vos désirs. Comme à l'accoutumée, ô Empereur.

— Ne faites pas attention à lui, répliqua Remo. Il est d'une humeur de chien ; tout ça parce qu'il n'était pas assis près d'un hublot sur le vol du retour...

*

* *

Rair Brachnikov se sentait beaucoup mieux. Assis dans son lit, il avait retrouvé un solide appétit. Bien sûr, les cuisines de l'ambassade lui préparaient des grillades mais il aurait préféré un bon chateaubriand bien juteux et songeait, mélancolique, aux steaks qu'il avait dû laisser dans le Dakota du Nord.

Il se fichait bien des pièces de missile qu'il avait aussi dû abandonner derrière lui. Après tout, il n'était pas payé à la pièce. Le Kremlin se contentait de lui verser un salaire mensuel, sans la moindre prime et quelque soit la valeur des articles volés.

Cela faisait maintenant trois ans que Brachnikov chapardait ici et là des petits trucs pour sa mère patrie, en réservant les gros larcins pour son propre compte. Chaque semaine, il envoyait d'imposants colis à son cousin Radomir, en Géorgie soviétique. Et il savait que ce dernier revendait le tout au marché noir, moyennant un joli paquet de billets verts.

À son retour en URSS, il dormirait sur un matelas de dollars. Si

tant est qu'il y retournât un jour. La vie était si agréable en Amérique. Elle le serait d'autant plus maintenant que Batenine n'était plus sans cesse derrière son dos.

Rair entendit des pas dans le couloir de l'infirmierie et il se redressa, se léchant les babines à l'idée de savourer des grillades et des pommes de terre frites. Mais les pas semblaient menaçants. Rair tricota des sourcils. Ce bruit lui était familier.

— *Niet*, murmura-t-il. Ce n'est pas possible...

Mais lorsque la porte s'ouvrit à la volée et que la silhouette carrée du major Batenine s'encadra dans l'entrée, Rair tendit une main frénétique vers son rhéostat abdominal.

Mais il ne saisit que le cordon de son pantalon de pyjama.

Et Batenine s'abattit sur lui, telle une avalanche. Brachnikov fut soulevé du lit comme une plume et alla valser sur le mur.

— Où est-ce que vous l'avez planqué ? vociféra Batenine, hors de lui.

Brachnikov reçut sa salive chaude en pleine figure.

— Qu'est-ce qui vous prend, *tovaritch* ? s'enquit-il d'un air candide.

Le major Batenine lui retourna une première paire de claques. Les joues de Rair étaient en feu.

— Sous le matelas, répondit-il, effrayé par la haine qui attisait le regard du major.

Batenine le laissa retomber comme une crêpe.

L'autre souleva le matelas à deux mains, sous l'œil fasciné de Rair. La rage donnait une force herculéenne au major.

Brachnikov se pelotonna dans un coin de la pièce. Il s'attendait au pire.

Lorsque Batenine se releva, son portefeuille en main, il se tourna vers Rair, le regard féroce :

— Si jamais tu me voles encore, je te tords le cou comme un poulet, menaçait-il d'une voix caverneuse. Tu m'as bien compris, Brachnikov ?

— *Da, da, tovaritch* major. Désolé. J'ai succombé à un désir irrésistible. Je ne peux pas m'en empêcher.

Il se retrouvait à présent nez à nez avec la figure écarlate de Batenine.

— Je comprends, *tovaritch* Brachnikov, fit l'autre en grinçant des dents.

— Vraiment ?

— *Da*, ricana Batenine. Moi-même, je sens grandir en moi l'envie irrésistible de te casser la gueule. Mais je vais passer un accord avec toi : je vais réfréner mes pulsions si tu contrôles les tiennes.

— Entendu, s'étrangla Brachnikov.

Ses narines frémirent sous les vapeurs d'alcool qui s'échappaient de

la bouche de Batenine.

— Maintenant, fit le major en se redressant, je te conseille de te rétablir au plus tôt. Dès l'aube, une tâche importante t'attend.

— Ah oui ?

— Tu retournes à l'endroit où l'on fabrique ce revêtement invisible pour les bombardiers. Et tu en voles davantage.

— Le premier lot ne suffisait pas ? demanda Brachnikov, perplexe.

— Si je me lance dans des explications, je risque de perdre mon sang-froid, prévint Batenine. Et ni toi ni moi n'y tenons, pas vrai ?

— *Niet, niet !* fit Rair en secouant la tête.

— Bien. Car il est hors de question que je rentre à Moscou les mains vides. Et tant que je reste coincé dans cette ambassade, tu peux craindre pour ton matricule. Nous sommes bien d'accord, Brachnikov ?

— Je me sens déjà beaucoup mieux, répondit l'autre en grimaçant un sourire confiant.

CHAPITRE XIV

Minuit était passé depuis longtemps. Remo, qui ne portait jamais de montre, sut qu'il était exactement trois heures et quarante-quatre minutes, car la dernière pendule qu'il avait vue affichait dix heures six et son horloge biologique lui indiquait que cela s'était produit exactement cinq heures et trente-huit minutes auparavant.

Remo sentit un courant d'air frais parcourir ses bras nus. Il ne faisait pas froid mais c'était dû à un phénomène électrique. Le Kracivo devait se trouver dans les parages.

À pas feutrés, Remo contourna le dépotoir de l'Usine Quarante-Deux, à la recherche de la créature. Les poils de ses bras et ses petits cheveux sur la nuque se dressèrent de plus belle. La première fois qu'il avait rencontré l'humanoïde, il avait éprouvé la même sensation. Robin Green avait signalé la même chose.

Dans la pénombre, Remo scrutait les contours des bâtiments environnants, lorsque le Kracivo passa devant lui comme un promeneur insouciant. Si ce n'est qu'il brillait comme une espèce de lune brumeuse avec des bras et des jambes.

Remo s'empessa de reculer dans un coin sombre. L'apparition l'avait surpris. Le Kracivo avait émergé du réservoir en acier du dépotoir, comme un Martien de la quatrième dimension.

Remo l'observa s'approcher d'un hangar. L'humanoïde enfouit la tête à l'intérieur, histoire de jeter un coup d'œil, sembla réfléchir un peu, puis traversa le mur.

Remo se glissa aux abords de la bâtisse. Tapi dans un angle, il surveillait le manège du Kracivo. À l'autre bout du bâtiment, le visage de la créature surgit du mur. Il se contractait et se rétractait, telle une bulle. Il sembla hésiter un instant puis, d'une démarche titubante, gagna le parking. Il se cacha derrière une Firebird couleur brique avant de se fondre dans le véhicule qui s'éclaira d'une lumière phosphorescente.

Toujours en retrait, Remo aperçut le visage sans expression de la créature penché au-dessus du tableau de bord. Ses bottes veinées d'or dépassaient du châssis de façon grotesque. Sa tête pivota lentement. Nul doute qu'il redoublait de prudence.

Le Kracivo quitta ensuite la voiture puis, traversant les murs et les quais de déchargement, se dirigea vers le bâtiment sans fenêtre de l'Usine Quarante-Deux. Remo se dit qu'il ferait mieux de retourner au dépotoir. Là-bas, il risquait moins d'attirer l'attention et pouvait mieux surveiller les allées et venues de la créature.

De longues minutes s'écoulèrent et Remo commença à s'inquiéter. Le Kracivo allait-il ressortir de ce côté ? Comment prévenir Chiun ? Assis dans leur voiture de location, il faisait le guet au nord-est du complexe.

Moins d'un quart d'heure plus tard, le Kracivo réapparut. Sa tête luminescente s'échappa des portes du hangar de l'Usine Quarante-Deux, celles-là mêmes qui s'étaient ouvertes lors de la présentation du bombardier invisible à la presse. Il tenait dans les bras des échantillons de revêtement MAR. Il marcha jusqu'à la voiture, fit une pause, puis revint vers le bâtiment le plus proche.

Remo contourna le dépotoir par l'arrière. De nouveau, les poils de ses bras se hérissèrent. Il jeta un coup d'œil à l'angle du mur juste à temps pour apercevoir le Kracivo refaire surface de l'autre côté du dépotoir et traverser une allée en béton surélevée dans laquelle ses jambes disparurent à hauteur des cuisses, comme s'il pataugeait dans des sables mouvants. Puis il s'évanouit à l'intérieur du mur de façade.

Telle une araignée, Remo grimpa sur le toit. Son tee-shirt et son pantalon de toile noirs le rendaient invisible.

Quelques secondes plus tard, le Kracivo ressortit à l'opposé du dépotoir et s'éloigna des bâtiments principaux du complexe. Remo suivit des yeux le plus longtemps possible cette lumière clignotante qui s'éteignait à chaque obstacle – mur, arbre, voiture – dans lequel elle disparaissait momentanément. La silhouette lumineuse semblait se diriger vers le nord pour rejoindre la nationale.

Lorsqu'il fut sur le point de la perdre de vue, Remo descendit de son perchoir en souplesse, hésita un instant, cherchant le moyen d'alerter Chiun qui l'attendait dans une voiture de location garée à l'extérieur de l'enceinte.

Mais Remo était trop loin pour attirer l'attention de son maître. Fronçant les sourcils, il reprit sa filature. Le Kracivo allait d'un poteau télégraphique à l'autre, répétant chaque fois le même tour de passe-passe.

Puis il s'arrêta net. Sous le regard de Remo, la lumière incandescente cessa.

Il avait coupé l'alimentation de la combinaison.

Remo bondit, sachant que c'était sa seule chance de le coincer. Telle une fusée, il traversa le terrain, ses pieds effleurant à peine le sol.

C'est alors qu'il reconnut le bruit caractéristique d'un moteur qui se

met en route. Une voiture ! Le Kracivo avait tout prévu.

C'était une Cadillac noire. Ses feux arrière s'allumèrent ; elle recula, s'arrêta et s'engagea en douceur sur la route nationale.

— Merde ! ragea Remo, en accélérant sa course.

Il n'avait plus maintenant d'autre solution que de rattraper la Cadillac, d'obliger son conducteur à s'arrêter, de reprendre les machins volés et de ramener le Kracivo par la peau du cou avant qu'il n'ait le temps de tourner le bouton de son bidule vibrant. L'embêtant dans tout ça, c'est qu'il allait se mettre en retard et que Chiun l'attendait...

Tout en songeant aux remarques outrées que le Maître de Sinanju n'allait pas manquer de lui faire entendre de sa voix aigrette, Remo rattrapa la voiture et courut bientôt à sa hauteur, comme si le véhicule flânait tranquillement.

Rair Brachnikov était content de lui. Une fois de plus, il était parvenu à pénétrer dans le complexe Northrop, alors que celui-ci était sous haute surveillance. Il avait trouvé les plaques de MAR au même endroit que la dernière fois et, comme lors de sa dernière visite, il avait laissé un véhicule dans les parages ; la ville la plus proche se trouvait en effet à plusieurs kilomètres du complexe. Bien sûr, pour rouler en voiture, il devait ôter le casque et couper l'alimentation de la combinaison. C'était un risque évidemment, mais il préférait le courir plutôt que de courir tout court, c'est-à-dire se taper tout ce chemin à pied.

À présent qu'il filait dans le désert nocturne de Californie, Rair Brachnikov regardait la route s'étirer devant lui, tel un long ruban vers la liberté. Car il allait enfin pouvoir se débarrasser du major Batenine. Sûr que cette fois le chargé d'affaires allait être content et rentrer rapidement à Moscou avec sa moisson d'échantillons. Du moins il fallait l'espérer car Brachnikov savait qu'il avait dépassé les bornes avec l'histoire du portefeuille. Maintenant, le major du KGB avait les yeux injectés de sang chaque fois qu'il le croisait...

Une sorte de hululement tira Brachnikov de sa rêverie. Au début, il crut que l'alarme de l'usine Quarante-Deux s'était déclenchée. Un coup d'œil dans le rétroviseur le rassura aussitôt : aucune voiture de police à l'horizon.

C'est alors qu'il aperçut un homme qui courait à côté de sa Cadillac. Tout de noir vêtu, l'individu était difficile à identifier, mais il s'agissait bien d'un homme.

Brachnikov lorgna le compteur. Il roulait à près de cent kilomètres à l'heure.

— C'est pas possible, marmonna-t-il, ce type est monté sur

roulement à billes !

Brachnikov tourna légèrement la tête pour vérifier les pieds du coureur. Non, l'individu ne roulait ni sur des patins ni sur quoi que ce soit d'autre, il courait, tout simplement.

Malgré la vitesse, l'homme s'approcha et frappa à la vitre. Brachnikov leva le nez. Impossible de discerner les traits de ce phénomène. Ce dernier avait la bouche grande ouverte, bien qu'il ne semblât pas souffrir de la moindre fatigue. Il frappa de nouveau à la vitre.

Brachnikov baissa légèrement le carreau et le bruit de sirène devint insupportable. Cramponné à son volant, il regarda vivement derrière lui. Toujours pas de voiture de police. Il comprit enfin que le bruit de sirène s'échappait de la bouche du coureur. Aussi dingue que cela puisse paraître, ce type hululait comme un gamin qui joue aux pompiers !

— Rabattez-vous ! ordonna l'homme tandis que la sirène s'arrêtait net pour reprendre aussitôt après, plus fort que jamais.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Brachnikov, une main tenant le volant, l'autre se glissant prudemment sous le siège.

— Rabattez-vous sur le côté, j'ai dit ! répéta l'individu. Vous êtes censé vous rabattre au premier coup de sirène. D'où venez-vous... du fin fond de la Sibérie ou quoi ?

Comme l'autre semblait plaisanter, Brachnikov ne releva pas.

Il sentit la crosse de son Tokarev sous le siège. Brachnikov détestait les armes mais Batenine avait insisté pour qu'il en ait toujours une sous la main, au cas où. Et, bien qu'il répugnât à l'idée d'être obligé de tuer cet homme, il se félicitait d'avoir obtempéré.

— Vous êtes de la *militsia* ? aboya-t-il. Vous êtes un flic ? Montrez-moi votre insigne. Je veux une preuve.

Il regarda plus attentivement le visage du coureur. Ces yeux sombres, ces pommettes saillantes... Nul doute, c'était bien celui qui l'avait poursuivi avec un vieil Asiatique à la base Fox ! Comment était-ce possible ?

— Écoutez, arrêtez-vous, soyez raisonnable, sinon je vais être forcé de verbaliser !

Rair Brachnikov n'osait pas ralentir. Il n'aurait pas le temps d'enfiler son casque et de rebrancher la combinaison sur batterie. À l'évidence, si l'homme le menaçait, c'est qu'il était armé. Sinon il n'aurait jamais essayé d'arrêter une Cadillac en pleine course.

Brachnikov brandit le Tokarev :

— Je vous en prie, allez-vous-en ! J'ai pas envie d'être obligé de vous descendre.

— Oh, le vilain garçon ! répliqua l'autre en s'accrochant à la vitre. Les armes à feu sont interdites dans cet État.

Brachnikov appuya sur la détente. Le coup ne partit pas mais le Tokarev lui échappa, comme attiré par un aimant, lui laissant un filet de sang sur la main.

Suçant son doigt meurtri, Brachnikov tenta de maintenir le volant de sa main libre. La route devenait sinueuse. Il lançait des regards effrayés à l'homme qui s'obstinait à courir à côté de la voiture.

Le spectacle était stupéfiant : cet énergumène, tout en continuant de hurler comme une sirène, était en train d'écraser le Tokarev entre ses doigts ! Une fois le revolver pulvérisé, il se frotta les paumes et lança :

— Pour la dernière fois, rabattez-vous sur le bas-côté !

Brachnikov releva la vitre et écrasa l'accélérateur. L'homme en noir resta un moment à la traîne puis, aussi incroyable que cela puisse paraître, rattrapa la Cadillac qui, à présent, filait à cent quarante kilomètres à l'heure.

Brachnikov le regarda s'approcher dans le rétroviseur. Bizarrement, l'individu semblait flotter. On aurait dit qu'il bougeait comme dans un film au ralenti.

Soudain, il changea de position et parut s'arrêter à mi-foulée pour shooter dans le pneu arrière droit. Brachnikov donna un coup de volant. L'homme suivit le mouvement, comme s'il anticipait chaque embardée.

— Mais il essaie de me crever un pneu, ce cinglé ! hurla Brachnikov, affolé, bien que cela lui parût absurde.

Rair entendit l'explosion puis il dut se démener comme un fou pour stabiliser la voiture qui se mit à zigzaguer dangereusement.

Au même moment, un véhicule déboucha sur la gauche et, parvenue à sa hauteur, heurta la Cadillac. Il se tourna pour voir qui conduisait.

C'était la rousse de l'hélicoptère !

— Rabattez-vous ! beuglait-elle en brandissant sa carte. Rabattez-vous, nom de Dieu ! Ou je vous envoie dans le ravin !

Si elle croyait impressionner un agent du KGB avec ses piailllements de poule de basse-cour, elle se mettait le doigt dans l'œil jusqu'à la clavicule !

Puis le coureur réapparut sur sa droite. Il braillait, lui aussi. Mais contre elle.

— Foutez le camp, je vous dis !

— Laissez-moi faire, espèce de dégonflé ! répliqua-t-elle.

— Vous êtes folle ou quoi ? Sa voiture est plus grosse que la vôtre. Laissez-moi m'en occuper.

Les poteaux télégraphiques défilaient de chaque côté de la route qui s'étrécissait considérablement à cet endroit-là.

L'homme en noir serrait la Cadillac sur la droite, tandis que la

petite voiture de la femme zigzagua sur la gauche.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! insistait la rousse. Comment voulez-vous que j'arrive à le coincer si vous vous mettez en travers ? Et d'abord comment faites-vous pour courir aussi vite ? Je roule à quatre-vingts !

— Si je vous le dit, vous ficherez le camp ?

— Non !

— OK, j'vous le dirai pas...

Rair Brachnikov n'en croyait pas ses oreilles : ces deux hurluberlus se chamaillaient comme chien et chat sans se préoccuper des dangers qu'ils couraient et, surtout, qu'ils lui faisaient courir sur une route étroite, en lacets et bordée d'un précipice ! Décidément ces Américains... Comment pouvait-on prendre au sérieux des gens qui se montraient aussi désinvoltes à l'égard de leur propre sécurité ?

Mais avant tout il devait sauver sa peau. Voyant s'annoncer un virage en épingle à cheveux, il songea à un moyen de se débarrasser de ses deux poursuivants.

Au même moment, Robin Green était elle aussi en train de réaliser qu'elle ne pourrait pas négocier le tournant. Elle aperçut le poteau télégraphique, mais trop tard... Il s'encadrait dans son pare-brise à l'instant où son cerveau transmettait l'information : « Attention, poteau en vue ! »

En un éclair, le pare-brise explosa et le capot s'enroula autour du poteau. Quant à Robin Green, projetée en avant, elle s'écrasa la poitrine contre le volant.

Ce fut même la dernière sensation dont elle eut conscience : la violence du choc de ses seins contre le tableau de bord, une violence assez comparable à celle de l'impact de deux obus au contact de leur cible.

Du coup, Remo en oublia la Cadillac et fonça tout droit sur la voiture accidentée. Des flammes s'échappaient du moteur. Paupières closes, un filet de sang dégoulinant sur son front, la malheureuse Robin était coincée derrière son volant.

Remo agrippa la poignée de la portière. Il la tira. La poignée lui resta dans les mains.

— Merde ! maugréa-t-il, tandis que les flammes se propageaient.

Fort heureusement, la vitre était entrouverte sur quelques millimètres. Il réussit à glisser les doigts dans l'ouverture et à forcer la vitre à s'abaisser, malgré la résistance du mécanisme électrique et les avertissements sévères du constructeur.

À mi-parcours, il enfouit sa main à l'intérieur, ouvrit la portière et tira sur la ceinture de sécurité de Robin. La jeune femme ne bougeait pas. Ses jambes étaient coincées sous le volant recourbé. Remo se demanda si elles n'étaient pas cassées. Il alla vérifier lorsqu'un soudain

pschhhh ! lui indiqua que les flammes léchaient le réservoir. À présent, il n'avait plus le choix.

Remo extirpa le corps inerte de Robin le plus délicatement possible. Il la prit dans ses bras puissants et partit en courant. Dès qu'il sut que la voiture allait sauter, il tomba à genoux, protégeant la jeune femme de son corps.

Le véhicule explosa comme une boîte en carton remplie de fusées volantes.

Une fois l'onde de choc passée, Remo examina le visage blême de Robin. Effleurant sa tempe, il sentit son pouls qui battait faiblement. Elle semblait presque angélique sous la lueur des flammes. Un instant, Remo oublia son caractère insupportable et ne vit en elle qu'une femme désirable. Il se jura même, lorsqu'elle s'éveillerait, de s'excuser pour l'avoir si lâchement abandonnée aux mains de la police militaire, dans le Dakota du Nord.

Les paupières de Robin Green se mirent à battre et Remo, tendrement, effaça un filet de sang sur son sourcil. Une petite coupure à la racine des cheveux.

— Ça va aller, mon petit, murmura-t-il. Vous êtes entre de bonnes mains.

Les premières paroles de Robin eurent tôt fait de dissiper les pensées bienveillantes de Remo.

— Il faut être un sacré macho pour agir comme vous l'avez fait ! J'allais le choper ! Deux minutes encore et je lui faisais cracher les tripes !

Remo n'en revenait pas.

— Mais... vous vous rendez compte que vous avez failli passer l'arme à gauche ?

— Et vous, vous vous rendez compte que j'ai failli l'attraper ? Sans votre stupide entêtement...

— C'est ça, d'accord. Allez, donnez-moi la main.

Robin refusa d'un geste brusque.

— Je peux très bien me débrouiller toute seule, merci. Je tiens encore sur mes jambes.

Mais, à peine debout, ses genoux se mirent à flageoler et elle retomba lourdement sur les fesses.

— J'ai seulement besoin de reprendre un peu mon souffle, se défendit-elle d'une voix faiblarde. Ah, si seulement vous n'étiez pas intervenu...

— Exact, fit Remo, amer, en regardant la grand-route déserte. Si seulement je n'étais pas intervenu...

— Ce type se rabattait dans la minute qui suivait, persista Robin en se reboutonnant. Bon sang, si je pouvais être plate comme une limande !

— Méfiez-vous ! À force de le répéter, ça finira par arriver un jour.

— Et ça signifie quoi, au juste ?

Remo détourna le regard vers le poteau ou, du moins, ce qu'il en restait.

— Après un tel choc, dit-il, vous devriez être morte. Vous y avez échappé grâce à ce... disons... ce rembourrage naturel dont la nature vous a doté.

Robin suivit le regard de Remo et découvrit sa voiture en flammes. Elle effleura ses seins douloureux et tressaillit.

— Oh..., fit-elle d'une voix éteinte.

CHAPITRE XV

— Où est passé le Chinetoque ? demanda Robin en s'installant dans la voiture louée par Remo.

Visiblement, la jeune femme était encore sous le choc de l'accident.

— Il a dû repérer le Kracivo, répondit-il en démarrant. Sinon, il n'aurait pas abandonné le véhicule.

— On peut dire qu'il nous a donné un sérieux coup de main, ironisa Robin. Où allez-vous ?

— À la recherche du Kracivo, répondit Remo, les yeux braqués sur la route.

— Oubliez-le. Il y a belle lurette qu'il a fichu le camp.

— Il y a encore une minute, vous vous acharniez sur lui. D'ailleurs, qu'est-ce que vous faites là ? *L'Air Force* ne vous a pas encore bouclée ?

— J'ai des amis haut placés. Je suis donc toujours sur cette affaire et je ne vous en remercie pas.

— Moi ? Pourquoi ?

— Vous m'avez laissée me dépatouiller avec eux, la dernière fois.

— Désolé. J'avais des ordres à exécuter.

Remo repéra un poteau télégraphique renversé. Il s'arrêta et l'examina attentivement puis redémarra.

Quelques mètres plus loin, ils croisèrent un autre poteau renversé ; de l'autre côté de la route, cette fois.

— Et puis qui êtes-vous, au juste ? reprit Robin. J'ai fait ma petite enquête et le Bureau de la Comptabilité Générale n'a jamais entendu parler de vous.

— Voilà ! fit Remo en brandissant une carte d'identité du SRF.

Robin lut : Remo Flee, Service de la Recette des Finances.

— Houp là ! Je me suis trompé de carte. Tenez ! fit-il en lui en tendant une autre.

— Remo Overn, BES ! C'est pas bientôt fini, ce petit jeu ?

— Je suis un agent secret. Comme vous.

— Si vous faisiez partie du BES, je serais la première à le savoir !

— En fait, j'ai été très occupé ces derniers temps, fit Remo, l'air détaché. Mais je viens de remarquer que vous ne portiez plus

l'uniforme et j'étais en train de me demander si...

— Vous venez de vous trahir ! triompha Robin. Nous ne portons l'uniforme qu'en service commandé. Personne ne sait qui nous sommes... même nos grades demeurent secrets.

— Ah oui ? Et quel est le vôtre ? Major ? Colonel ?

— C'est pas vos oignons.

— C'est peut-être inscrit dans ces fiches, répliqua Remo en sortant des feuilles de sa poche arrière.

Voyant qu'il s'agissait de copies du rapport officiel qu'elle avait rédigé pour le BES, Robin explosa.

— Où est-ce que vous avez barboté ces papiers ? demanda-t-elle en les lui arrachant des mains. Si on nous attrape avec ça, notre compte est bon.

— Ne vous en faites pas pour moi, je m'en tirerai toujours, lui assura Remo en rangeant sa carte d'identité. Tout comme je finirai par épingler le Kracivo.

— C'est foutu, maintenant.

— Pas pour moi. Je vous dépose quelque part ?

— Vous n'allez pas me larguer comme ça !

— Écoutez, déclara Remo sérieusement, vous venez d'échapper à la mort. Vous êtes encore sous le choc et certainement pas en état de poursuivre notre bonhomme. Alors pourquoi ne pas vous faire soigner quelque part ? C'est pour votre bien, vous savez.

— Impossible. Je ne peux pas laisser tomber ; sinon tous mes projets s'envolent en fumée.

— Quels projets ?

Robin resta muette, tout en feuilletant les pages du rapport.

— Allons, répondez... quels projets ?

— Si je parviens à choper ce gars, peut-être qu'ils finiront par me laisser entrer dans l'*Air Force* pour de bon, répondit-elle calmement.

Remo s'arrêta sur le bas-côté.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Vous êtes un agent bidon ou quoi ?

— Mais non...

Elle s'interrompit, reprit sa respiration et poursuivit d'une voix mal assurée :

— C'est la première fois que j'en parle. Je suis d'une famille de militaires. Mon père n'a pas eu de garçon, je suis fille unique. J'ai essayé de m'engager, histoire de poursuivre la tradition familiale.

— Et ça n'a pas marché, c'est ça ? fit Remo, compréhensif.

— On m'a refusée pour un prétexte vraiment nul. D'après le rapport à l'époque « le poids n'était pas en proportion avec la taille ». Quelle bande de connards !

— Pourquoi ne pas retenter le coup ? Apparemment, vous avez

beaucoup maigri depuis.

— Mais ils ne parlaient pas de mon poids, pauvre idiot !

Remo fronça les sourcils :

— Mais de quoi, alors... ?

— C'est pas du toc, figurez-vous ! riposta Robin en tapotant sa poitrine. On ne peut pas les détacher pour la visite médicale d'incorporation !

— Oh... fit Remo en redémarrant. Ceci explique cela.

— Et comment !

— Je veux dire que je comprends mieux votre attitude. Toujours sur la défensive. Toujours prête à faire vos preuves. Tout s'explique maintenant. Mais comment avez-vous réussi à vous faire passer pour un agent du BES ?

— J'appartiens *véritablement* au BES. Ils emploient aussi des civils. J'ai passé leurs putains de tests physiques haut la main. J'avais d'excellents rapports de mes supérieurs jusqu'à cette affaire. Tout ce que je veux maintenant, c'est éviter le grabuge. Alors peut-être qu'ils seront moins stricts et que j'aurais enfin le droit de porter l'uniforme... et pas seulement quand je suis en service commandé. Si seulement je n'avais pas ces lolos monstrueux...

— Si c'était le cas, votre frimousse se serait encadrée dans le pare-brise, tout à l'heure.

Robin ne sut quoi répondre.

— Vous savez quoi ? finit par prononcer Remo. Je veux bien que vous restiez avec moi, à condition que vous me fassiez une faveur...

— De quoi s'agit-il ? demanda Robin, méfiante.

— C'est simple, répondit Remo en souriant. Il vous suffit de manger ce rapport.

— Pardon ?

— Vous m'avez parfaitement compris. J'étais censé le faire moi-même, mais j'ai oublié. Ces feuilles se digèrent très bien. Même l'encre paraît-il.

— Vous plaisantez ?

— C'est à prendre ou à laisser. Nous allons arriver en ville. Je vous dépose à une station-service ?

Robin lorgna le rapport, puis le profil décidé de Remo. Ses yeux revinrent sur les fiches. Elle grignota un coin de feuille, histoire de goûter. Elle avala, l'air perplexe.

— Et si on faisait moitié-moitié ? suggéra-t-elle.

— Marché conclu, fit Remo en lui serrant la main.

Ils partagèrent le paquet de feuilles et se mirent à mastiquer.

Lorsqu'ils eurent terminé, Remo lui demanda :

— Ce n'était pas si terrible, hein ?

— Pas assez d'encre, marmonna Robin. Vous disiez avoir un moyen

de trouver le Kracivo ?

— Oui, vous avez vu les poteaux en passant ?

— Non.

— Ils étaient renversés.

— Et alors ?

— Vous savez que les Indiens cassaient des branches pour laisser une trace de leur passage dans la forêt ? Eh bien, Chiun fait de même avec les poteaux télégraphiques.

— C'est le petit Chinois qui a fait tout ce grabuge ? s'étonna Robin en désignant un poteau en travers de la route.

— J'imagine qu'il a dû repérer le Kracivo pendant que vous faisiez du stock-car.

— Et je présume qu'il a oublié de prendre la voiture dans la foulée ?

— Chiun n'aime pas trop les bagnoles. Il prétend que ça ne va pas assez vite.

— Ouais, on verra bien qui arrivera le premier, répliqua Robin, d'un ton boudeur.

Elle croisa les bras et sursauta. Ses côtes lui faisaient mal et ses seins ressemblaient à deux énormes ecchymoses.

— Nous nous approchons, déclara Remo en accélérant à fond.

*

* *

Rair Brachnikov ralentit à l'approche de la ville. Après avoir changé son pneu crevé, il avait décidé de ne plus s'arrêter avant d'arriver à l'aéroport international de Los Angeles. Mais pas question d'attirer l'attention des autorités en roulant trop vite.

Il aperçut un néon sur la gauche qui annonçait *Orbit Room Motel*. En passant devant, Rair considéra la façade délabrée en stuc, avec un bar attenant. L'établissement était fermé mais la vitrine était bien alléchante. Les alcools américains étaient très recherchés sur le marché noir soviétique.

Rair ralentit davantage. Un coup d'œil dans le rétroviseur lui indiqua que personne ne le suivait. Alors il s'arrêta sur le bas-côté, fit marche arrière et se gara sur le parking du motel.

Chiun aperçut le Kracivo qui descendait de la grosse automobile. Il arborait un pardessus, si bien que seules ses bottes blanches apparaissaient. Il portait la batterie et son casque sous le bras mais, apparemment, il avait laissé son butin dans la voiture.

Chiun se dirigea vers la Cadillac. Il scruta l'intérieur. Une boîte en

carton était posée sur la banquette arrière.

La portière était verrouillée, mais ce n'est pas ce vulgaire détail qui allait arrêter le Maître de Sinanju. Il pianota du bout des ongles sur la lunette arrière, de façon continue et insistante... jusqu'à ce que le verre se cristallise en une myriade de morceaux. Il n'eut plus ensuite qu'à poser la main dessus et la vitre s'effrita sur la banquette dans un bruit étouffé.

Chiun souleva la boîte en carton et l'ouvrit. Elle contenait une douzaine de carreaux noirs. Ravi, le Maître de Sinanju la glissa dans une boîte aux lettres avoisinante. Elle y serait en lieu sûr.

Puis il s'approcha de l'entrée du bar, en se promettant cette fois de ne laisser aucune chance au Kracivo, c'est-à-dire aucun mur à sa disposition...

Remo faillit passer devant l'hôtel sans s'arrêter. Pourtant, au terme d'un dérapage adroitement contrôlé, il fit demi-tour et vint se garer au parking de l'*Orbit Room Motel*. Il voulait vérifier quelque chose...

— Mon Dieu, dites-moi que je rêve ! gémit Robin d'une voix plaintive, en lorgnant la façade, ou du moins ce qu'il en restait.

De fait, le bâtiment ressemblait à un gros morceau de gruyère rongé par une bande de rats voraces.

Dans sa précipitation, Remo ouvrit violemment sa portière qui heurta la carrosserie d'une grosse voiture noire garée à côté de la sienne. Il s'aperçut qu'il s'agissait d'une Cadillac. Il vérifia la plaque d'immatriculation ; c'était bien celle du Kracivo.

Mais Remo ne prit pas le temps de s'y attarder : il venait de repérer Chiun qui, surgissant d'un coin sombre, commençait à démolir méthodiquement la façade du bout de ses longs ongles griffus.

Le personnel de l'hôtel et les clients en robe de chambre évacuèrent les lieux en hurlant. Ils s'entassèrent dans les voitures qui démarrèrent dans un exode massif et confus.

— Chiun, arrêtez ! s'écria Remo.

— Le Maître de Sinanju se retourna, ses mains aux doigts crochus restant en suspens.

— Remo ! Qu'est-ce que tu fabriquais encore ? Bon, ça ne fait rien, viens m'aider. La créature blanche se trouve dans ce bâtiment. Nous devons l'en déloger.

Chiun se mit alors à courir le long de la façade, laissant derrière lui une longue fissure horizontale qui zébra le mur de l'hôtel.

— Vous feriez mieux de rester ici, déclara Remo à Robin, d'un ton bienveillant. OK ?

— Vous voulez rire ou quoi ? Vous ne croyez quand même pas que je vais prendre le risque de me faire pincer une seconde fois ! J'ai déjà

eu assez de mal à expliquer les dégâts causés au premier hôtel, ça suffit comme ça !

— Parfait, approuva Remo en la quittant.

Robin le regarda s'éloigner.

— Bon sang, qu'est-ce qu'ils vont encore inventer, ces deux-là ? Ils vont tout foutre en l'air une fois de plus ! grogna-t-elle en brandissant son automatique.

Elle sortit du véhicule et suivit Remo en boitillant.

Lorsque ce dernier se posta derrière Chiun, le Maître de Sinanju lui adressa un regard furieux.

— Tu comptes rester planté là sans rien faire ? hurla-t-il d'une voix aiguë. Si tu crois que j'ai suivi ce vaurien jusqu'ici pour...

Les yeux noisette de Chiun se plissèrent à la vue de Robin Green.

— Comment est-elle arrivée là, celle-là ? explosa-t-il.

— J'ai le bras long, vous savez. J'ai tiré certaines ficelles, répondit la jeune femme.

Chiun battit des paupières.

— Des ficelles ? répéta-t-il en s'approchant d'elle. Parlez-moi un peu de ces ficelles ; elles sont aussi fabriquées par votre Perlimpinpin ? Comme la poudre ?

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? demanda Robin à Remo.

— Nous mettrons cela sur le compte de son grand âge, OK ? (Il se tourna vers Chiun.) Bon, vous dites que le Kracivo se trouve à l'intérieur ? Parfait. Alors tâchons de le récupérer.

Robin Green ouvrit la bouche pour intervenir mais quelque chose attira son attention. Remo et Chiun se retournèrent juste à temps pour voir le visage boursoufflé du Kracivo qui surgissait de la façade en stuc.

Robin lui balança deux balles. Cela fit deux trous supplémentaires sur le mur, mais rien de plus. Le visage de l'humanoïde disparut.

— Il est au deuxième ! hurla-t-elle.

Remo lui arracha son revolver.

— Ne tirez pas à l'aveuglette, comme ça ! Il y a peut-être encore des gens à l'intérieur.

— Ça m'étonnerait qu'il reste qui que ce soit après le passage de votre cyclone oriental !

— Je proteste vivement ! fit Chiun.

— Vous n'allez pas commencer, tous les deux ! Venez, montons au deuxième !

Ils pénétrèrent dans l'hôtel. Le hall était désert. Remo suggéra qu'il valait mieux se séparer. Robin le suivit dans l'escalier. Chiun prit l'ascenseur.

Ils parvinrent ensemble au second. Compte tenu de l'exode massif qu'avait provoqué l'intervention du Maître de Sinanju, presque toutes les portes étaient ouvertes sur le palier.

— Cela devrait être facile, déclara Remo en passant d'une porte à l'autre.

— Regardez, intervint Robin en désignant une porte fermée. On parie qu'il est dans cette chambre ?

— Je vous couvre. Allez-y.

— Je peux récupérer mon arme ? murmura Robin tandis qu'ils se groupaient devant la porte.

— Non, répondirent Remo et Chiun avec plus ou moins de véhémence.

Rair Brachnikov savait bien qu'il était coincé. Il savait aussi par expérience qu'il ne lui serait pas facile de se débarrasser de ce grand type blanc et du petit Oriental prodigieux accrochés à ses basques comme deux mignons. D'autant plus que sa batterie donnait des signes de faiblesse.

Bref, il ne lui restait plus qu'une chose à faire. Il coupa l'alimentation de la combinaison et empoigna le téléphone. Il appuya sur le bouton pour obtenir l'extérieur et attendit la tonalité pour composer le numéro de l'ambassade. Il le connaissait par cœur, maintenant.

La sonnerie retentit à l'autre bout du fil. Une fois, deux fois. Puis la porte vola en éclats et Brachnikov tourna le rhéostat, prêt pour le téléportage au travers du câble en fibre optique...

Chiun, Remo et Robin virent tous trois le Kracivo, sa silhouette bien distincte, combiné à la main.

— Je le tiens ! exulta Remo.

— Non, laisse-le-moi ! s'écria Chiun.

Ils surgirent dans la pièce comme des démons vengeurs.

C'est alors que le Kracivo effleura sa ceinture. Sa silhouette devint floue, telle la lune dans le brouillard.

Un événement pour le moins étrange se produisit, alors que Remo allait s'abattre sur lui. Le Kracivo se transforma en une sorte de brume phosphorescente et, comme un nuage de fumée, fut aspiré par le combiné du téléphone.

Cela ressemblait à un film à effets spéciaux mais dont la pellicule serait passée en arrière. La dernière chose à disparaître dans le téléphone fut la main qui tenait le combiné. Et, lorsqu'elle eût achevé de s'y englober, l'appareil tomba sur la moquette.

Remo s'en empara. Robin poussa un cri :

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé, mon Dieu ?

— Le téléphone l'a avalé, répondit-il en considérant l'écouteur d'un air stupéfait. Du moins, c'est ce que je pense...

— C'est absolument ridicule ! rétorqua Chiun.

— Vous avez une meilleure explication, peut-être ?

— C'était comme s'il s'était envolé en fumée, intervint Robin, abasourdie.

— Ah ! s'exclama Chiun. Alors où sont les miroirs ? Je n'en vois pas. Pas plus que de ficelles, d'ailleurs...

Remo porta le combiné à l'oreille. Il y avait beaucoup de grésillement sur la ligne mais il parvint à entendre une voix. Celle d'un Russe. Elle disait : « C'est encore toi, Brachnikov ! Espèce d'imbécile ! »

Puis la voix russe poussa un cri et Remo perçut une frénésie de hurlements et de bruits divers.

— Que se passe-t-il ? Tu entends quelque chose ? demanda Chiun.

— Des Russes. Je pense que le Kracivo est quelque part sur la ligne.

— Il ne nous échappera pas aussi facilement, décréta Chiun en bondissant vers la plinthe.

Il commença à arracher le fil du téléphone.

— Non, Chiun ! fit Remo en l'arrêtant. Prenez plutôt le combiné et écoutez ce qui se passe à l'autre bout.

Remo s'engouffra dans la chambre voisine et appela le Dr Harold W. Smith, lequel lui répondit d'une voix assoupie.

— Remo... Que se passe-t-il ?

— Pouvez-vous localiser une ligne téléphonique ?

— Oui, bien sûr. Laissez-moi le temps de passer dans une autre pièce, sinon je vais réveiller mon épouse.

L'instant d'après, Remo reconnut le bruit du clavier d'ordinateur de Smith. Il lui donna le nom de l'hôtel et le numéro de la chambre que le Kracivo avait utilisé.

— C'est encore l'ambassade soviétique, répondit Smith après un long silence.

— Eh bien, nous avons à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle, Smitty.

— Commencez par la mauvaise.

— Le Kracivo nous a encore faussé compagnie. Je suis sûr que vous n'allez pas me croire, Smitty, mais pourtant c'est la vérité : il a filé par le téléphone.

— Je vous entends mal, Remo. La ligne doit être encombrée. J'ai cru comprendre que...

— Exact, fit Remo en lui coupant la parole. Il tenait le combiné à la main, il a tourné le rhéostat et *pffft*, il s'est volatilisé dans le téléphone... comme un milk-shake aspiré dans une paille.

Un silence pesant s'établit sur la ligne.

— Ne serait-ce pas une illusion d'optique ?

— Non. Je l'ai vu. Chiun aussi. Et Robin aussi.

— Robin Green ? fit Smith d'un ton réprobateur. Comment a-t-elle fait pour vous retrouver ?

— Bonne question. Merci de l'avoir posée. Faudra que je pense à le lui demander. Quoi qu'il en soit, nous ferions mieux d'aller faire un tour à l'ambassade.

— Je vous l'interdis formellement ! Vous parliez d'une bonne nouvelle, non ?

— Ah, oui ! Le Kracivo n'avait pas les morceaux de revêtement MAR avec lui lorsqu'il s'est fait aspirer par le téléphone. Je ne sais pas où ils sont mais...

— Dans la boîte aux lettres ! s'écria Chiun depuis la pièce voisine.

— Smitty, Chiun me dit qu'il les a postés.

Remo écouta un instant, puis s'adressa au Maître de Sinanju, la main posée sur le combiné :

— Hé, Chiun ! Smith veut savoir si vous avez bien noté l'adresse.

— Non, je les ai simplement cachés dans une boîte postale.

— Vous avez entendu, Smitty ?... Bien sûr, nous allons les récupérer. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Vous rentrez à Folcroft.

— OK. Nous trouverons bien un endroit où laisser Robin.

— Non, emmenez-la avec vous. Mais assurez-vous qu'elle ne voie rien qui lui permette de retrouver la trace de CURE.

— Entendu, Smitty, répondit Remo en raccrochant.

La première des choses que Robin lui demanda lorsqu'il revint dans l'autre pièce fut la suivante :

— Qui est ce Smith ?

— Écoutez, fit Remo en levant les mains. Vous n'avez jamais entendu parler de lui, d'accord ?

— Pas d'accord. Je vous ai posé une question. Qui est-ce Smith et qu'a-t-il à voir avec vous deux ?

— Pour la dernière fois, il vaut mieux pour vous que vous n'en sachiez rien. Évitez simplement de mentionner son nom en sa présence, OK ?

— Pourquoi ? Il vient ici ?

— Non, nous allons chez lui.

— Je vais nulle part si on ne répond pas à mes questions.

— Désolé, déclara Remo en s'approchant. J'ai reçu des ordres très stricts.

Aussitôt, Robin Green recula :

— Ôtez vos sales pattes pleines de doigts de mon cou !

— Dépêche-toi, Remo, intervint Chiun. J'aimerais bien ne pas m'attarder ici.

— J'en ai pour une minute, Petit Père. Rassurez-vous, dit-il à Robin en coinçant la jeune femme contre la fenêtre, vous n'aurez pas mal.

— Hé, attendez ! Je vous préviens, vous allez le regretter ! Mon père est colonel. C'est une grosse légume. Si par malheur vous portez la main sur moi, il va vous... il va vous...

Remo lui pressa un nerf dans le cou et Robin Green roula des yeux. Elle exhala un long soupir et s'affala dans ses bras.

— Excellent, commenta le Maître de Sinanju en quittant la chambre dans un bruissement d'étoffe. Ainsi, nous nous dispenserons de ses jérémiades sur le trajet du retour.

— Vous avez entendu ce qu'elle a dit sur son paternel ? s'enquit Remo, une fois dans l'ascenseur. Pas étonnant que l'*Air Force* la laisse tranquille. C'est son père qui la protège.

— Si son père est un légume, quel genre de femme dépravée a dû être sa mère...

CHAPITRE XVI

Peu à peu, la vue de Robin Green se clarifia. Au début, tout était flou. Ses bras semblaient engourdis. Ses oreilles bourdonnaient, comme après un long voyage en avion.

— On dirait qu'elle revient à elle, murmura une voix familière.

Dans son champ de vision, une sorte de colonne grise se dressa. Elle toussota, histoire de s'éclaircir la voix. Ses yeux s'humidifièrent. L'image floue et grisâtre devint plus distincte. Il s'agissait d'un homme.

Robin se rendit compte qu'elle était assise. Une étrange odeur de coton effleura ses narines. Elle se pressa les mains, mais ne les sentit pas. Saisie par la panique, Robin songea que l'accident l'avait peut-être davantage blessée. Les événements qui avaient suivi s'étaient-ils réellement déroulés ?

— Pouvez-vous m'entendre ? demanda-t-elle à l'image floue et grise.

— Oui, répondit une voix masculine, sèche et âpre comme un vieux zeste de citron. Ne vous fatiguez pas tant que l'on ne vous a pas retiré vos bandages.

Robin manqua s'étrangler :

— Mes bandages ? Est-ce que j'ai quelque chose de cassé ?

— Pas de problème, tout va bien, répondit une autre voix derrière elle. Les rayons X n'ont rien décelé. Maintenant, restez assise une minute.

Elle reconnut ces intonations. C'était lui qui avait parlé le premier. Remo... quelque chose.

Soudain, tout lui revint en mémoire. L'accident de voiture. La dispute à l'hôtel. La main de Remo qui se tendait vers son cou et puis... plus rien.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous m'avez fait ? sanglota-t-elle, en portant les mains à son visage.

Mais elle ne sentait rien. Pas même le bout de ses doigts. Ils étaient enveloppés dans du tissu. À moins que ce ne soit son visage ? Sa vue s'éclaircit enfin.

Robin comprit qu'elle se trouvait dans une petite pièce. Les murs

paraissaient bizarres. Il n'y avait ni peinture ni papier peint. Ils étaient capitonnés.

— Oh, mon Dieu, je suis dans une cellule matelassée !

Elle aperçut enfin l'individu. Entièrement vêtu de gris. Il dissimulait sa tête derrière un miroir, lequel réfléchissait le propre visage de Robin. Elle ressemblait à une momie d'un vieux film de série B. Seuls ses yeux bleu laser jaillissaient de ses bandelettes de gaze.

— Calmez-vous, je vous en prie, déclara l'homme en gris derrière son miroir. Le procédé n'a rien de douloureux, je puis vous l'assurer.

Robin sentit une main vigoureuse – sans doute celle de Remo – la prendre par le front, puis les petits coups de ciseaux de chirurgie commencèrent. Elle baissa les yeux et vit ses mains bandées, agrippées aux accoudoirs du fauteuil.

— Est-ce que je suis... ? articula-t-elle entre deux sanglots. Serai-je... défigurée ?

— Mais non, assura Remo. Les bandages ont servi pour le vol en avion, pendant que vous étiez inconsciente.

— Quoi ? aboya-t-elle, indignée.

— J'ai demandé à Remo de vous amener ici, intervint l'homme en gris. Vous ne deviez rien voir qui puisse vous permettre de retrouver cet endroit. On vous a transportée comme une grande brûlée en état catatonique.

— Smith ! C'est vous, n'est-ce pas ? Je vous préviens, si c'est le cas, vous ne l'emporterez pas au paradis, mon vieux ! Ça, je peux vous le garantir.

L'homme en gris faillit s'étouffer :

— Remo ! prononça-t-il d'une voix outragée.

— Désolé, Smitty. Votre nom m'a échappé. Mais ne vous inquiétez pas. Robin est de notre côté.

— Que dalle, oui ! brailla Robin.

Soudain, les bandages tombèrent. Sa bouche s'ouvrit. Le miroir lui renvoya son image. Hormis quelques bleus et une coupure à la racine des cheveux, rien d'anormal... Un peu plus pâle que d'habitude, sans doute. Elle poussa un soupir de soulagement.

— Vous voyez ? fit Remo, tout guilleret, en se postant devant elle. Vous voilà aussi belle qu'avant.

— Dégagez, le larbin ! riposta-t-elle d'un ton acide. Je veux parler à votre patron.

— Ça tombe bien car nous souhaitons parler avec vous, déclara l'homme qu'elle prenait pour Smith. Alors, calmez-vous, je vous en prie.

— Comment ça, que je me calme ! opposa Robin en se levant du fauteuil. Vous n'avez pas l'air de réaliser que ce cinglé vient de me

kidnapper ! Mais je suis chargée d'une enquête par l'*Air Force*. Vous n'allez pas vous en tirer en me racontant des salades.

— Vous permettez ? Ô Empereur, fit une voix flûtée derrière Robin, tandis qu'une main aux longs ongles recourbés la saisissait à la nuque.

Robin sentit ses jambes s'engourdir. Elle retomba sur son siège.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, en remarquant pour la première fois qu'elle était assise dans un fauteuil roulant.

— Oh, Seigneur..., murmura-t-elle d'une voix sans timbre.

— La paralysie n'est que temporaire, déclara Smith. Chiun rétablira l'usage de vos jambes, dès que vous aurez répondu à nos questions.

Le Maître de Sinanju apparut, le visage placide.

— Espèce de salopard ! lui balançait-elle en pleine figure.

Le vieil Oriental afficha une mine outrée.

— Si vous continuez à m'insulter, je risque d'oublier comment redonner vie à votre colonne vertébrale, prévint-il.

— Il plaisante, s'empressa d'intervenir Remo.

— Oh, que non ! répliqua Chiun.

— Du calme, voyons, reprit Smith. Miss Green, plus vite vous répondrez à mes questions, plus vite nous en aurons terminé avec cette interview.

— Pourquoi ne pas commencer par poser ce miroir ridicule ? Je vois bien que je ne suis pas défigurée, merci.

— Il sert à dissimuler mon visage, afin que vous ne puissiez pas m'identifier par la suite.

— Alors, retournez-le, s'il vous plaît. Comme ça vous pourrez vous admirer, pour changer.

— C'est une glace sans tain. Je peux voir mais si je tourne le miroir, vous verrez mes traits.

À ces mots, Chiun s'approcha de Smith, examinant le miroir avec intérêt.

— Je pourrais vous l'emprunter, lorsque vous aurez terminé ? demanda-t-il, l'air intrigué. C'est peut-être ce que je cherche depuis le début de cette histoire.

— Plus tard, répondit Smith, agacé.

— Que voulez-vous savoir ? s'enquit Robin, le visage écarlate.

— Comment se fait-il que vous vous soyez trouvée là-bas, au moment où le Kracivo, ainsi que l'a surnommé Remo, réapparaissait ?

— Je pourrais vous poser la même question, vous savez.

— Contentez-vous de répondre à la mienne.

— Très bien. Remo – si c'est véritablement son nom – vous a-t-il parlé du pompiste qui a vu le gars sans son casque ?

— Oui, répondit Smith, perplexe.

— Eh bien, après que vos chers amis m'aient lâchement abandonnée, j'ai d'abord passé un temps fou à expliquer la démolition

du *Holiday Inn*. Heureusement que je connais des gens haut placés !

— Nous savons que votre père vous protège. On l'a informé que vous alliez bien et qu'il ne devait pas s'inquiéter. Et pour éviter tout problème de ce côté-là, je l'ai fait muter dans une base de l'OTAN en Europe. Ainsi, il ne risque pas de nous mettre des bâtons dans les roues.

— Oh ! fit Robin, s'affaissant dans le fauteuil.

Elle déglutit et reprit :

— Quoi qu'il en soit, j'ai fait intervenir quelques relations bien placées et on m'a permis de rester sur l'enquête. J'ai rassemblé Ed, le pompiste, son frère Ned et le réceptionniste de l'hôtel, pour avoir le signalement du Russe. Ensuite j'ai organisé une surveillance des aéroports et gares ferroviaires du pays par le personnel de l'*Air Force*. Lorsqu'un gars correspondant au signalement s'est pointé à l'aéroport de Los Angeles, j'ai filé là-bas. Je l'ai suivi jusqu'à la Northrop Corporation. Puis il s'est glissé dans sa combinaison et il a fichu le camp. J'ai surveillé sa voiture, en attendant son retour. Vous connaissez la suite...

Elle adressa à Remo un regard assassin, avant de conclure :

— Si le roi du sprint sur macadam n'avait pas tout fait foirer, j'aurais pu épingler notre bonhomme.

— Moi ? répliqua Remo. Mais j'étais là avant vous que je sache !

— C'est tout ce que vous savez ? demanda Smith, visiblement déçu.

D'un air de défi, Robin ôta une mèche rousse qui lui barrait les yeux.

— Qu'espériez-vous ? Que ce fantôme de bazar me file un rancard et me donne son numéro de téléphone par-dessus le marché ?

— Son téléphone, nous le connaissons, répondit Smith d'un ton sec. Il opère depuis l'ambassade soviétique à Washington.

— Retour à la case départ, commenta Remo. Désolé, Smitty. Je pensais qu'elle en savait davantage.

— Ce n'est pas grave, dit Smith.

— Écoutez, intervint Robin, cette enquête, c'est d'abord à moi qu'on l'a confiée, même si vous vous êtes greffés dessus par la suite. Je sais pertinemment que vous n'êtes pas ce que vous prétendez être. De toute façon, je m'en tape. Mais à cause de vos deux énergumènes, ces espèces de Starsky et Hutch à la noix (elle désigna Remo et Chiun d'un hochement de tête), je me retrouve encore avec un hôtel démolì sur les bras, sans la moindre justification. Si je n'arrive pas à coffrer ce Kracivo, ma carrière est définitivement foutue. Aidez-moi et je vous aiderai. Je suis tellement compromise maintenant, que même mon père ne pourra pas me tirer de ce bourbier.

— Nous avons récupéré les plaques de MAR, déclara Smith lentement. Il y a donc de fortes chances pour que le Kracivo retourne

encore une fois à Palmdale pour s'en procurer d'autres. Nous devons cependant le capturer et le neutraliser le plus vite possible.

Remo s'avança :

— Mais comment faire, Smitty ? Maintenant qu'il se volatilise dans un combiné de téléphone, au moindre pépin !

— Je suggère une descente en bonne et due forme à l'ambassade soviétique, intervint Chiun. Nous prenons des otages, nous les forçons à nous livrer le Kracivo, puis nous le tuons, lui et tous les autres Russes. Ainsi, leur chef n'osera plus envoyer ce genre d'individu néfaste en Amérique !

— C'est hors de question, trancha Smith. Il en va du principe inviolable de l'immunité diplomatique ! D'autre part, j'ai procédé à quelques recherches. Il semble que la Nitshitsu Corporation, implantée à Osaka, ait déploré il y a trois ans la disparition de plusieurs physiciens. Mais l'affaire a été étouffée. Auparavant, le bruit avait circulé que la compagnie avait découvert un supra-conducteur dans le domaine atomique. Si, comme je le suppose, le KGB n'est pas innocent dans cette histoire de disparition, nous avons de bonnes raisons de penser que la combinaison n'a pas été conçue ni mise au point dans des laboratoires soviétiques dont les moyens, soit dit en passant, sont plutôt limités, mais qu'il s'agit bel et bien d'un prototype japonais. Autrement dit, je doute fort que les Russes aient un autre Kracivo en réserve.

— Donc si on capture celui-ci, le problème est résolu ? fit Remo.

— Oui, je présume. Quant au phénomène du téléphone, il s'agit d'une sorte de téléportage, sur lequel les physiciens théorisent depuis longtemps. En outre, nous savons à présent que nous ne pouvons pas toucher le Kracivo lorsqu'il porte sa combinaison. L'inverse est donc valable : le Kracivo doit débrancher son costume chaque fois qu'il veut saisir un objet pour le voler. Ensuite, il ne lui reste plus qu'à tourner le rhéostat et l'objet devient aussi immatériel que lui. Si nous connaissons sa prochaine cible, vous pouvez le capturer durant les quelques secondes où il coupe l'alimentation de la combinaison. Remo et Chiun, vous êtes assez rapides.

— Absolument, approuva Chiun, confiant.

— Mais comment savoir où il va frapper, cette fois-ci ? demanda Remo.

— Nous allons lui tendre un piège. Et c'est vous, miss Green, qui allez nous servir d'appât.

Tout à coup, l'agent secret du BES se demanda si elle était si pressée que ça de quitter son fauteuil roulant.

CHAPITRE XVII

Le major Youli Batenine se cramponna à son bureau lorsqu'il entendit le téléphone sonner. Même au travers de la porte close, cette sonnerie insistante le rendait fou.

— Décrochez-moi ce putain d'appareil de merde ! brailla-t-il dans l'interphone.

Il n'y avait plus maintenant, dans le bureau de Batenine, le moindre objet qui ressemblât de près ou de loin à ce qui était devenu chez lui une sorte de phobie. Sa ligne était en permanence basculée sur le poste de la réception. Batenine s'était juré qu'il ne décrocherait plus jamais le téléphone de son vivant. Pas après ce que Brachnikov lui avait fait. Une fois de plus.

L'expérience n'avait pas été aussi terrifiante que la première fois. Batenine avait deviné ce qui allait se produire, c'est-à-dire que Brachnikov allait de nouveau exploser à travers le combiné. C'est la friture sur la ligne qui l'avait alerté, et Batenine avait balancé l'appareil, avant de plonger sous le bureau.

Après le premier éclair de lumière blanche, il s'était relevé. Mais pas de Brachnikov en vue. Il avait lancé le branle-bas de combat dans l'ambassade et tout le personnel, depuis l'ambassadeur, fou furieux, jusqu'au plus humble des employés, avait passé le bâtiment au peigne fin.

À la longue, tout le monde connaissait maintenant l'existence du costume vibrant. Même les préposés à l'entretien chuchotaient à ce propos dans les couloirs.

Ils découvrirent Brachnikov dans le bureau situé directement sous celui de Batenine. Les bottes veinées d'or étaient posées à l'envers, comme cisailées aux chevilles par quelque farceur morbide, sur la moquette où elles s'enfonçaient.

Tout le monde se précipita donc à l'étage au-dessous, pour y apercevoir un Brachnikov pendu au plafond par les pieds, telle une immense chauve-souris.

— Brachnikov ! lui cria Batenine. Ne coupez pas l'alimentation ! Vous m'entendez ? Ne touchez pas à la combinaison !

L'autre agita vaguement les bras. Impossible d'affirmer s'il avait

saisi le message.

Le bout des pieds descendit peu à peu du plafond. Lorsque Batenine fut certain qu'aucun orteil ne demeurerait plus en contact avec le plâtre, il hurla :

— C'est le moment, Brachnikov ! Coupez le rhéostat !

D'une main faible, l'autre s'exécuta. Sa silhouette phosphorescente redevint distincte et, patatras, dégringola sur la tête. Batenine se rua vers l'homme étendu sur la moquette. Il lui ôta son casque en arrachant les bandes Velcro.

— Brachnikov ! Vous allez bien ? s'enquit-il, dans le secret espoir que cet imbécile se soit rompu le cou.

— *Da*, répondit Rair Brachnikov d'une voix anémiée.

— Vous avez les carreaux invisibles ?

L'autre secoua la tête :

— *Niet*. Les deux hommes dont je vous ai parlé m'ont retrouvé. J'ai dû me sauver.

En entendant cela, Batenine piqua une crise de démence. On dut le séparer de Brachnikov avant qu'il ne l'étrangle complètement. La figure du voleur avait viré au bleu lavande, lorsqu'on desserra un à un les doigts boudinés du major de sa gorge.

Ainsi, le lendemain, lorsque sa secrétaire lui annonça qu'il y avait un appel pour lui, Youli Batenine finit par ouvrir son tiroir et en sortit un haut-parleur branché sur la ligne de la réception. Batenine avait tenu à se faire placer cette installation, après s'être assuré auprès du technicien chargé de la maintenance du costume que Brachnikov ne pouvait pas en jaillir.

Comme deux précautions valent mieux qu'une, il appela la secrétaire par l'interphone :

— Où se trouve Brachnikov ?

— Il est toujours à l'infirmerie, il récupère, camarade major.

Batenine plaça donc l'appareil sur son bureau et appuya sur le bouton.

— Oui ? fit-il, craignant le pire, un appel du Kremlin par exemple...

— Vous êtes bien le chargé d'affaires de l'ambassade ? demanda une voix féminine effrontée qui parlait avec un accent régional américain qu'il ne put identifier.

— Oui. Qui est à l'appareil, je vous prie ?

— Mon nom ne vous dira rien. Sachez simplement que j'enquête pour le compte de l'*Air Force* à laquelle j'appartiens et dont je viens de désertier à cause de votre voleur fantôme.

— Je ne saisis pas.

— J'étais en mission à la base Fox. Votre homme m'a ridiculisée là-bas et de nouveau à l'usine Northrop. Je n'irai pas par quatre chemins.

Je suis dans le caca jusqu'au cou à cause d'une série de vols inexpliqués et personne ne veut me croire quand je dis la vérité.

— Quelle vérité ? s'enquit Batenine avec prudence.

— La vérité concernant un fantôme blanc sans visage.

— Je ne vous suis pas.

— Écoutez, vous n'avez qu'à faire contrôler ce que je vous dis, si vous ne me croyez pas. Il vous suffira de vérifier que l'agent Robin Green est bien portée « absente sans permission » du BES. Vous savez ce que c'est le BES ?

— Non, mais je peux me renseigner. Mais qu'est-ce que vous voulez exactement ?

— L'asile politique. Et j'ai quelque chose à vous proposer en échange.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Un engin militaire américain que même votre fantôme ne pourra jamais piquer tout seul.

— Je ne vois absolument pas à quoi vous faites allusion. Les fantômes n'existent que dans les contes pour enfants.

— Vous pouvez toujours faire le mariole, ce que je vous propose, c'est de la dynamite ! Votre gars ne peut voler le matériel dont je vous parle que s'il sait ce que c'est et où se le procurer. Et moi je peux vous le fournir, en échange d'un passage en Russie en bonne et due forme.

— Attendez, vous parlez bien d'un transfert à l'Est, c'est ça ?

— Je vous parle du meilleur marché qu'on vous ait jamais proposé jusque-là. Si vous avez le moindre contact pour vérifier mon rang et mon statut actuel, faites-le. Je rappelle dans une heure.

Youli Batenine mit toute son équipe au travail. En effet, il y avait bien un agent féminin répondant au nom de Robin Green au BES et elle était effectivement absente mais sans permission.

Lorsque la jeune femme rappela, le major Batenine, tout sucre tout miel, comprit qu'il était sur un gros coup.

— Vous ne m'avez pas menti, en effet.

— Où pouvons-nous nous rencontrer ? demanda-t-elle.

Il lui proposa un grill-room de Washington, célèbre pour ses côtes premières.

Batenine arriva au rendez-vous dix minutes en retard et commanda un gin-tonic, mais lorsqu'on le lui servit, il avoua s'être trompé. Il préférait une vodka.

À ces mots, une séduisante rousse aux yeux bleus étincelants se glissa dans son box, face à lui.

— Vous êtes Green ? demanda-t-il.

— Affirmatif. Et vous ?

— Appelez-moi Youli, répondit Batenine en louchant sur le décolléte ravageur de sa robe en tricot.

L'espace d'un instant, le major se demanda si il n'était pas en train de tomber dans un traquenard de la CIA. C'était monnaie courante entre le KGB et la CIA qui passaient leur temps à essayer de se piéger réciproquement à coup de bombes sexuelles.

— Je ne vous fournis rien avant la livraison, déclara-t-il prudemment, sachant que son immunité diplomatique le protégeait d'une arrestation éventuelle.

D'ailleurs, s'il s'agissait d'un piège de la CIA, que pouvaient-ils lui faire, au pire ? Le déclarer *persona non grata* et le renvoyer à Moscou ? C'était exactement ce qu'il voulait.

Youli but une gorgée de vodka, tout en observant son interlocutrice. C'est alors qu'il comprit qu'elle n'était pas un appât de la CIA. Sous le délicat maquillage, le visage de la jeune femme portait des ecchymoses. Même la naissance de ses seins se révélait d'un jaune violacé. Youli se demanda ce qui avait bien pu lui arriver. Un accident de voiture, sans doute.

— OK. Vous n'ignorez pas que le programme des avions furtifs date d'il y a dix ans, reprit Robin. Le temps que les bombardiers invisibles soient opérationnels, nous aurons trouvé autre chose. Du reste, c'est le cas.

— Je vous écoute, fit Batenine en balayant la salle à manger du regard.

Les autres dîneurs paraissaient inoffensifs. Personne ne le regardait. Il commença à se détendre.

— Ils ont perfectionné le revêtement anti-radar. Ce qui rend les bombardiers non seulement invisibles aux radars, mais invisibles tout court ! Il s'agit d'un polymère à base de résine transparente entoilé sur un mélange à base de silicone et de mica. Chargé d'électricité, le revêtement est invisible en vol. À distance, impossible de distinguer le pilote ou les réacteurs. Et bien sûr, les propriétés anti-radar demeurent.

— Cela paraît... disons... absurde ? ironisa Batenine.

— Pas plus absurde qu'une combinaison électronique qui permet à un homme de jouer les passe-muraille, contra Robin. Ça vous intéresse ?

— Il me faudrait davantage de détails. Pour mes supérieurs.

— Ce matériau est si nouveau, si expérimental que tout ce dont dispose l'*Air Force* pour l'instant, c'est un prototype à échelle réduite. Mais il est opérationnel. Il sera bientôt montré à une commission secrète du Congrès. D'ici là, il restera à l'abri dans un bunker de stockage nucléaire. C'est une forteresse imprenable, paraît-il, mais votre agent ne devrait pas avoir de problème pour s'y introduire.

— Vous connaissez la localisation exacte de ce bunker ? demanda Batenine, gagné peu à peu par l'intérêt.

— C'est le bunker 445. À la base Pease de l'*Air Force*, à Portsmouth, dans le New Hampshire. On va le déplacer dans les deux jours qui viennent. Votre homme a donc intérêt de ne pas trop tarder.

— Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un piège ?

— Écoutez, vous avez vérifié qui j'étais et vous savez parfaitement dans quel merdier je me trouve, à cause des facéties de votre bonhomme blanc. Ça signifie que je sais ce qu'il est capable de faire. Et je sais aussi, tout comme vous, qu'aucun piège, aucune technologie ne pourraient l'arrêter. OK ?

Youli Batenine hocha la tête en silence, les yeux dans le vague. Lorsqu'ils revinrent sur la jeune femme, il déclara :

— Si tout se déroule comme prévu, c'est d'accord pour ce que vous m'avez demandé. Où puis-je vous joindre ?

— Je suis sur la brèche, répondit Robin Green en se levant. Je ne peux pas rester au même endroit tant que vous ne m'aurez pas trouvé un avion. Je vous ferai signe de temps en temps. C'est d'accord ?

— Marché conclu, fit Youli Batenine en se noyant dans les yeux américains de cette femme si directe, où il voyait déjà les lumières de la lointaine Moscou.

CHAPITRE XVIII

— Qu'est-ce que ça veut dire, personne ne vient prendre la relève ? demanda le soldat Henry Yauk à son collègue.

— C'est la consigne, répondit le sergent Frank Dinan. Une fois notre service terminé, on s'en va. On n'attend pas la relève et on ne s'attarde pas sur les lieux.

— On laisse le bunker comme ça ?

— Affirmatif.

— C'est incroyable ! Je sais bien que la base va bientôt être évacuée, mais c'est un peu prématuré, non ?

— Est-ce que je sais, moi ! répliqua Dinan en observant les bunkers.

La nuit était tombée. C'était encore l'été indien dans le New Hampshire. Sous les rayons de la lune, les bunkers, camouflés par un épais tapis de gazon, ressemblaient à de gros monstres préhistoriques à la fourrure argentée.

— Je me demande si tout ça n'est pas lié à l'ouverture du numéro 445, marmonna Yauk.

— Est-ce que je sais, moi ! répéta Dinan.

Yauk fronça les sourcils. Il détestait travailler avec Dinan. Ce type-là n'avait aucune conversation.

— Je n'ai jamais vu ça. Aucun véhicule spécial. Aucun garde. Juste un camion civil...

Dinan resta muet. Yauk consulta sa montre. Dans un instant, leur service prenait fin.

— Et si des terroristes en profitaient ? s'écria-t-il soudain.

Avant que Dinan n'ait eu le temps de lui répondre, sa montre émit un *bip-bip*.

— C'est l'heure, déclara Dinan. Minuit. Tu viens ?

— Je crois que je vais marcher un peu, fit le soldat Henry Yauk. Vas-y, je te rejoindrai.

Dinan descendit les marches de l'immense mirador blanc. Yauk hésita. Il scruta encore une fois les rangées de bunkers qui lui rappelaient de loin les vieux tumulus indiens dans son Missouri natal. De face, avec leur grosse porte noire, ils ressemblaient plutôt à des

mausolées modernes. De nouveau, il se demanda si les consignes pour le moins inhabituelles qu'ils avaient reçues avaient un rapport quelconque avec les opérations concernant le bunker 445, l'après-midi même.

Dans la journée, en effet, un camion civil avait été autorisé à pénétrer dans l'enceinte militaire pour débarquer du matériel dans le bunker 445. Yauk, comme tous les autres gardes, s'était vu contraindre de détourner les yeux. Mais cette activité lui avait paru si bizarre qu'il n'avait pu s'empêcher de jeter des regards furtifs sur le déchargement.

Il ne vit pas grand-chose. Le commandant de la base se trouvait là. Ainsi qu'une rousse de l'*Air Force* en uniforme, avec une paire de lolos à rendre jalouse Mae West elle-même. Il y avait aussi d'autres gens, notamment un type en tee-shirt. Yauk s'était dit qu'il devait s'agir d'un ouvrier civil quelconque ; c'était déjà curieux, mais le plus étrange, c'était encore le petit Oriental habillé en costume folklorique qui l'accompagnait...

Les opérations de déchargement avaient pris une bonne heure. Ensuite, tout le monde était remonté dans le camion qui avait repris la route. Yauk avait suivi le véhicule des yeux, dans l'espoir de mieux se rincer l'œil sur la rousse plutôt gironde.

Il n'avait pas eu cette chance. La fille n'était pas dans la cabine, elle devait se trouver à l'arrière. Ces gars-là manquaient aux règles de la plus élémentaire galanterie ! Yauk ne vit pas non plus le type en tee-shirt. Le veinard, il devait voyager à l'arrière avec la nana.

À moins, bien sûr, qu'ils soient restés dans le bunker. Mais cela n'avait pas de sens. Encore que, finalement, ce n'était pas plus absurde que d'interrompre les gardes de nuit.

Yauk descendit les marches à contre-cœur. Il se sentait coupable d'abandonner ainsi son poste. Lui qui s'était enrôlé dans l'*Air Force* pour la réputation prestigieuse de ses soldats. Rien à voir avec ces trous du cul boutefeux de Marines, et encore moins avec ces porcs de l'armée de Terre...

Pourtant, ce qu'on lui demandait ce soir-là frisait le ridicule. L'âme en peine, il s'en alla sur le chemin d'accès. Il y avait dix bonnes minutes de marche pour rejoindre le lotissement de Hemlock Drive, où il vivait. Il regarda plusieurs fois par-dessus son épaule. Tenaillé par une sourde inquiétude, il ne pouvait en outre chasser ce sentiment de culpabilité qui le harcelait à l'idée de devoir quitter son poste sans relève, même si telle était la consigne.

Il se serait encore davantage inquiété s'il s'était attardé, ne serait-ce que cinq minutes de plus.

Une silhouette blanche et fantomatique surgit du club sportif. Elle gagna lentement la route, traversa la première clôture électrifiée, sans causer la moindre étincelle ni court-circuit. Puis elle franchit la zone interdite menant à la clôture intérieure, avant de gagner la rangée de bunkers.

La créature hésita un instant, comme pour regarder le numéro peint sur les portes massives. Elle reprit sa marche jusqu'au bunker 445.

La silhouette blanche phosphorescente disparut au travers de la porte, tandis qu'une brise légère soufflait sur l'herbe fraîchement tondue.

CHAPITRE XIX

Rair Brachnikov reconnut aussitôt l'objet de sa mission.

Il trônait sur un socle, au centre de la seconde salle, un endroit où, à l'évidence, on stockait les bombes nucléaires. Mais celles-ci avaient été retirées. À présent, deux projecteurs éclairaient un jet futuriste en modèle réduit. D'une envergure d'environ trois mètres cinquante, il avait la forme d'un boomerang et il était entièrement transparent à l'exception des roues, de l'intérieur des turbo-réacteurs couplés et du mannequin du pilote.

D'après ce que le major Batenine lui avait dit, il s'agissait d'une version à l'échelle réduite d'un avion en cours d'élaboration. Il opérait par contrôle radio et pouvait devenir invisible, une fois chargé d'électricité et propulsé dans les airs.

Tout content, Brachnikov constata que ça allait être un jeu d'enfant que de subtiliser ce truc-là. Pourtant, avant de s'avancer dans l'espace voué, il vérifia qu'il n'y avait ni vigile, ni caméra vidéo.

Mais non. Tout allait bien. La salle était sombre, hormis la lumière des projecteurs, assez faible somme toute. Une sorte de brume flottait dans l'air ambiant, comme si de nombreuses personnes avaient fumé dans une pièce mal aérée. Brachnikov remarqua cependant quelque chose de curieux. De grands miroirs bleutés étaient suspendus sur trois des murs à raison d'un par mur ; ils renvoyaient l'image de sa drôle de figure en bulle de savon lumineuse, collée au mur comme une sangsue.

Constatant avec satisfaction que les miroirs étaient inoffensifs, Rair Brachnikov s'approcha de l'engin, dont les détails le fascinèrent immédiatement.

— *Kracivo !* souffla-t-il, admiratif, en regrettant qu'il n'y ait pas deux avions.

Il aurait bien aimé, lui aussi, en posséder un exemplaire de ce magnifique joujou !

Impossible de garder celui-ci. Batenine lui aurait arraché les yeux.

Brachnikov lança un regard à la ronde. Il sentait des yeux sur lui. Pourtant, il était sûr qu'il n'y avait pas de caméras vidéo. De toute évidence, il était seul. À l'exception de la maquette sur son socle et des

grandes glaces, la pièce était vide.

Il coupa l'alimentation de sa combinaison. Les vibrations cessèrent aussitôt. Sourire aux lèvres sous la membrane de son casque, il tendit la main vers l'engin.

Son cœur faillit lâcher. Ses doigts passèrent au travers de l'appareil !

Brachnikov essaya de nouveau. Ses mains se fondaient littéralement dans le fuselage de l'avion.

Fronçant les sourcils, il se demanda s'il avait bien coupé le rhéostat. Il vérifia, un peu en colère. Non, le costume n'était plus alimenté. À nouveau, Rair tenta de saisir l'engin. À nouveau, ses mains ne rencontrèrent que de l'air.

De plus en plus mal à l'aise, il remit le rhéostat en route. Les vibrations familières reprirent. Donc, le costume fonctionnait toujours. Il devait à tout prix rester calme. À présent, il suffisait de couper l'alimentation.

Ce qu'il fit. Les vibrations cessèrent. Brachnikov tendit la main. Ses doigts touchaient l'engin mais ne sentaient rien. Il serra les poings, le prototype demeura en place. Son immobilité semblait le narguer.

Les oreilles de Brachnikov se mirent à bourdonner. Quelque chose allait de travers. Quoi qu'il fasse, Rair demeurerait immatériel. Qu'est-ce qui clochait ? Est-ce que le costume fonctionnait mal ? Allait-il devenir atomique ? À moins que – et cela lui parut terrifiant – son propre corps se soit mêlé aux vibrations de la combinaison ? Était-il condamné à errer sur terre comme un mort vivant ? L'idée lui parut trop horrible et il la chassa.

Soudain, Brachnikov n'eut plus guère le loisir d'envisager cette atroce éventualité car deux des miroirs se brisèrent en même temps.

Brachnikov virevolta. Il aperçut le petit Oriental, tout de noir vêtu, qui venait vers lui, les pans de son kimono volant dans les airs, le visage haineux.

Brachnikov tendit la main vers son rhéostat abdominal. Du coin de l'œil, il entrevit sa silhouette reflétée dans le dernier miroir toujours intact, mais qui vibrait d'une façon curieuse, comme si d'invisibles poings le martelaient par derrière. En un éclair, son cerveau enregistra l'image d'un homme aux yeux sans expression, qui s'approchait de lui, le pouce et l'index dressés, aussi menaçants que la gueule béante d'un cobra, prêts à lui mordre l'épaule.

Son sang ne fit qu'un tour, Brachnikov tourna le rhéostat.

Trop tard ! Il ressentit un choc violent et poussa un cri. La douleur fut intolérable. Comme si l'articulation de son épaule avait explosé. Alors que l'homme l'avait tout juste effleuré du bout des doigts.

C'est alors que, miracle, la combinaison se mit en route !

Heureusement car le petit Oriental s'abattit sur lui. Ses ongles

acérés lui labourèrent la poitrine, le visage, les mains sans lui faire de mal. Pourtant, devant une telle fureur, Brachnikov éprouva une indicible terreur.

Il devait fuir à tout prix, tant pis pour sa mission. Comment s'échapper ? Il se dirigea au hasard vers le troisième miroir mais celui-ci explosa pour révéler une niche dans le mur, de laquelle surgit la rousse en uniforme de l'*Air Force*.

Elle tirait sur lui. Les balles le traversaient mais Brachnikov n'osait plus prendre de risque avec ce costume qui fonctionnait soudain si bizarrement.

Il se glissa dans le mur pour gagner l'autre pièce, dans laquelle il avait repéré un téléphone mural. Il savait qu'il était inutile d'essayer de finasser avec de tels adversaires, particulièrement les deux hommes. Il avait déjà joué avec eux à cache-cache. Il connaissait à présent leur pouvoir et leur endurance qui, tôt ou tard, auraient raison de sa batterie.

Brachnikov apparut de l'autre côté du mur. Le téléphone était lumineux comme un phare. Il s'agissait d'un appareil tout à fait ordinaire. Mais Brachnikov le contempla avec ravissement, tant il représentait la clé des champs. Sa bouée de sauvetage !

Derrière lui, la porte du sas tremblait sous les coups répétés de ses poursuivants. Les vibrations se répercutaient dans les murs nus.

Brachnikov coupa le rhéostat et, une prière sur ses lèvres tremblantes, tendit la main vers le combiné.

— *Radouicia Mariyé, blagodatí políaya, Gospod s't'voyou...* murmura-t-il, surpris par la rapidité avec laquelle ces pieuses paroles lui revenaient en mémoire.

Le contact de l'écouteur en plastique sur l'épais matériau de ses gants lui fit verser des larmes de soulagement. Il était redevenu de chair et d'os ! Il pouvait se servir d'un téléphone.

D'un doigt frénétique, Brachnikov composa le numéro de l'ambassade soviétique à Washington. Derrière lui, la porte du sas allait sauter d'un instant à l'autre sous les assauts répétés de ce qui lui semblait être des tirs de bazooka. Rair hésita. Avait-il composé le cinq ou le quatre ? Non, il avait dû faire le cinq. Devait-il raccrocher et refaire le numéro ?

La porte se mit à grincer dans un bruit déchirant. Pas de temps à perdre. Même s'il avait fait un faux numéro, n'importe quel autre endroit valait mieux que celui-ci.

Il entendit la première sonnerie.

La porte vola dans les airs et s'abattit sur lui.

Brachnikov tourna le rhéostat à fond.

Il vit le brun maigre et le frêle Oriental bondir dans la pièce et tout devint blanc. Brachnikov voulut leur crier : « Trop tard, les mecs ! »,

mais il n'eut pas le temps de le faire.

Il était sauvé. Tout allait bien se passer maintenant.

Rair Brachnikov se retrouva propulsé dans un tunnel noir. Des voix résonnaient dans sa tête. Il tendit l'oreille, tâchant de distinguer un accent russe dans cette cacophonie américaine. Mais tout ce qu'il perçut fut la sonnerie insistante d'un téléphone... quelque part... très, très loin.

Il pria pour que la standardiste ne tarde pas trop à répondre. Elle semblait mettre un temps fou pour décrocher.

CHAPITRE XX

Chiun ramassa le combiné en rouspétant :

— Trop tard !

— Attendez, passez-le-moi, fit Remo en le portant à l'oreille, tandis que Robin Green, rechargeant son automatique encore fumant, déboulait à son tour dans la pièce.

— Vous m'avez menti ! cria-t-elle avec hargne. Vous m'avez encore roulée !

— Du calme, dit Remo qui s'efforçait d'écouter malgré le brouhaha et les parasites sur la ligne.

— Extra ! s'écria-t-il lorsqu'il perçut enfin la sonnerie du téléphone.

Puis il appuya sur un bouton, obtint une autre ligne et composa un numéro.

— Oui ? fit une voix sèche.

— Smitty ? Il nous a échappé. Mais il arrive chez vous.

— Je sais. Le téléphone spécial est en train de sonner, répondit le Dr Harold W. Smith.

— Oui, je l'entends. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je m'en charge. Rentrez à Folcroft.

*

* *

Dans son bureau, Smith raccrocha et porta son attention sur l'appareil dont la sonnerie continuait à grelotter avec insistance. Il s'agissait d'un modèle standard d'ATT (2), mais sans boutons ni cadran. Rien à voir avec le beau téléphone rouge en ligne directe avec la Maison Blanche. Celui qui sonnait était gris. Sans s'émouvoir, Smith alla débrancher la prise au-dessus de la plinthe. Aussitôt le téléphone gris se tut.

Smith regagna son fauteuil, ses lèvres minces grimaçant un sourire narquois.

*

* *

— Vous vous êtes bien foutus de moi ! répéta Robin. J'ai cru que j'arriverais jamais à sortir de derrière mon miroir. Soi-disant, il devait se fendre d'un seul coup !

— Le mien s'est brisé sans problème, s'étonna Remo. Et le vôtre, Petit Père ?

— Tout aussi facilement, se vanta Chiun.

— Pourtant je n'ai pas arrêté de taper dessus comme une folle ! Finalement, j'ai été obligée de tirer dedans avec mon revolver ! brailla Robin.

— Chacun sait que les femmes sont faibles, commenta Chiun, l'air hautain. Vous seriez un homme, vous n'auriez eu aucun mal à briser ce miroir.

Robin Green les fustigea de son regard bleu laser, ses phalanges se resserrèrent sur la crosse de l'automatique. Un instant, Remo crut qu'elle allait leur tirer dessus. Mais la jeune femme prit une profonde respiration, comme pour se contrôler. Un bouton de sa vareuse sauta au sol bruyamment.

Elle baissa les yeux.

— Oh, et puis, merde, j'abandonne, dit-elle d'une voix lasse en s'adossant mollement au mur. Racontez-moi ce qui s'est passé, OK ?

— Mais vous en savez autant que nous ; vous avez tout vu au travers de la glace sans tain, répondit Remo en lui ramassant le bouton. En fait, le Kracivo a paniqué. Il a cru que la combinaison ne marchait plus. Alors nous nous sommes précipités sur lui, pendant qu'il allumait et coupait le rhéostat sans arrêt.

— Et, malheureusement, tu n'as pas réagi assez vite, reprocha Chiun, laconique.

— Hé là ! C'est pas vrai, je l'ai touché, moi ! Tout le monde ne peut pas en dire autant !

— Si c'est pour m'humilier que tu dis ça, je te signale que ma cachette était plus loin du voleur que la tienne. Tu étais avantagé.

— Pas du tout ! On était exactement à la même distance. On avait mesuré, vous vous rappelez ? C'est vous-même qui avez insisté pour le faire.

Robin tapa du pied :

— Vous allez vous arrêter, tous les deux ! Il nous a encore échappé. Probablement pour de bon, cette fois-ci. Tout ce que je vous demande, c'est une explication plausible pour mon rapport. Si toutefois je peux encore sauver ma carrière...

— J'avoue que j'aurais aimé le capturer de mes propres mains, reconnut Remo. Mais Smith trouvait que c'était trop risqué. Alors il a imaginé un autre plan.

— Attendez, j'y comprends rien à votre histoire ! Et puis d'abord qu'est-ce que c'est que cet engin ? s'enquit Robin en désignant la

maquette d'avion.

Ils se groupèrent autour du modèle réduit.

— Allez-y, touchez-le, fit Remo.

Sourcils froncés, Robin Green tendit les deux mains.

Elles passèrent au travers de l'objet, comme s'il s'agissait d'un mirage.

Elle considéra Remo, bouche bée. Il désigna les projecteurs du plafond.

— C'est un hologramme, expliqua-t-il. Une image en trois dimensions projetée par des rayons laser. La maquette n'existe pas. Elle n'a jamais existé.

— Vous auriez pu me le dire avant de me coller derrière ce miroir merdique !

Remo haussa les épaules :

— On n'a pas eu le temps. D'ailleurs, vous étiez encore sous le choc de l'accident. On n'a pas voulu prendre le risque que vous vous blessiez de nouveau.

— Dites donc, vous, je suis aussi solide que n'importe quel mec ! Je crois l'avoir prouvé, non ?

Le Maître de Sinanju se dirigea dans un coin où était posé un encensoir en cuivre. Il se pencha et versa une poudre blanche sur des cendres encore fumantes. Celles-ci s'éteignirent aussitôt.

Chiun apporta l'encensoir à Robin Green, avec une lueur moqueuse dans ses yeux noisette. Elle l'accepta sans dire un mot.

— Qu'est-ce que c'est ? finit-elle par demander. Je ne comprends pas.

— L'image au laser nous posait un problème, expliqua Remo. Nous l'avons testée avant de l'amener ici, mais elle n'était pas stable, elle tremblotait comme une pellicule qui saute sur un mauvais projecteur. Nous ne savions pas quoi faire jusqu'à ce que Chiun trouve une solution.

— Avec des miroirs bleus et un peu de fumée, énonça le Maître de Sinanju, satisfait.

Il agita les bras dans les vapeurs ambiantes pour désigner les glaces bleutées en mille morceaux.

— Vous aviez tout compris de travers, poursuivit-il, ce qui n'a rien d'étonnant quand on cumule comme vous de tels handicaps ! Il faut tenir compte que vous avez le malheur d'être à la fois une femme et une femme blanche...

— Ne vous fâchez pas, c'est pour rire qu'il dit ça... Il vous taquine, assura Remo.

— Ah oui ? Et à quel propos ? Sur ma féminité ou sur ma « blanchitude » ? Et puis, vous, qu'est-ce que vous avez à sourire comme un imbécile heureux ? demanda Robin, en ne sachant pas où

poser l'encensoir.

Jurant comme un charretier, elle finit par le placer au-dessus de l'hologramme. Le mélange des deux objets évoquait une sorte de bol en cuivre avec des ailes en verre.

— Je souris parce que tout est fini, déclara Remo.

— Comment ça, tout est fini ? Il a mis les voiles, une fois de plus.

— Pas du tout, répondit-il en l'entraînant vers le téléphone mural. Vous avez déjà vu un appareil installé au milieu d'un stock de bombes atomiques ?

— Non, excusez-moi, je suis peut-être d'une famille de bidasses, mais je n'ai pas grandi dans les bunkers.

— Eh bien, c'est encore un bidouillage de Smith, reprit Remo en prenant le combiné. Quel que soit le numéro composé, l'appareil est programmé pour ne sonner que sur un seul téléphone au monde. Un appareil posé sur le bureau de Smith.

— Ah, parce qu'il a un bureau, votre Smith ? demanda Robin, sarcastique. Je pensais qu'il vivait dans une chambre capitonnée avec d'autres cinglés qui se prennent pour Napoléon. Si vous croyez que je n'ai pas remarqué que Charlie Chan l'appelait « empereur » !

Robin prit le combiné et le porta à l'oreille.

— Je n'entends rien, dit-elle.

— Parfait. Ça signifie que Smith a débranché le téléphone à l'autre bout de la ligne.

— Mais alors où est passé le Kracivo ? s'enquit Robin en battant des paupières.

— J'imagine qu'il se balade quelque part dans les méandres des lignes téléphoniques de notre beau pays, répondit Remo en raccrochant le combiné. Vous savez, un jour j'ai vu une pub qui disait qu'il y avait des milliards et des milliards de kilomètres de fils dans notre réseau. Je crois que notre Kracivo va faire un long... un très long voyage.

— Et pour en être sûr..., fit Chiun en arrachant l'appareil du mur, avant de le flanquer dans les mains de Robin.

— Aïe ! protesta-t-elle. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

— Gardez-le en souvenir, répondit Chiun. Ce sera pour vos petits-enfants.

— Je n'en ai pas. D'ailleurs je n'ai même pas d'enfants !

— Oh, mais vous en aurez, répliqua le Maître de Sinanju en posant les yeux sur l'échancrure de sa veste étriquée. Car vous portez fièrement votre destinée devant vous.

— Bon, sur ces bonnes paroles..., fit Remo. J'ai été ravi de travailler avec vous. Maintenant, il faut qu'on se sauve.

Robin lui barra le passage :

— Hé ! Vous n'allez pas me laisser en rade pour la troisième fois !

Remo l'écarta d'un geste et Robin les suivit hors du bunker.

— Mais, et ma carrière ?

— Ne vous en faites pas. Smith s'est occupé de tout. Vos états de service sont à jour. Vous n'êtes plus portée « absente sans permission » et tout vous est pardonné. Vous risquez même de vous voir octroyer un grade dans l'*Air Force*... à la condition expresse que vous ne mentionniez jamais mon nom, ni celui de Chiun ou de Smith. Auquel cas, on vous réglera votre compte, si vous me passez l'expression.

— Quoi ! Mais c'est impossible. Qu'est-ce que c'est que ces salades que vous me racontez encore ? Smith ne pourra rien obtenir de tout ça, c'est un civil. Même mon père, avec toutes ses relations au ministère, ne pourrait pas y arriver !

— Ne nous remerciez pas. Nous ne faisons que notre boulot.

— Si jamais vous m'avez menti, je vous promets que vous ne vous en tirerez pas comme ça ! brailla Robin derrière leur dos. Vous m'entendez, oui ou merde ?

— Est-ce que je l'entends ? marmonna Remo, tandis qu'ils s'en allaient en courant. Elle gueule tellement que Smith doit l'entendre à Folcroft.

— Sans doute, approuva Chiun. Elle possède une surprenante paire de poumons... pour une femme.

— Oh, vraiment, sourit Remo. Et dans quel sens l'entendez-vous, Petit Père ?

— Dans le bon sens, bien sûr.

— Bien sûr.

*

* *

Une semaine plus tard, Remo était dans sa cuisine, en train de faire cuire du riz, lorsqu'on frappa à la porte.

— Smitty ? Mais entrez donc !

— Euh... désolé, Remo, je vous dérange, bredouilla l'autre. Je ne fais que passer, ne vous inquiétez pas...

— Alors vous ne m'en voudrez pas si je ne vous invite pas à vous joindre à nous ? répondit Remo en versant le riz dans une passoire.

— Bien sûr que non, fit Smith, en restant planté sur le pas de la porte, comme s'il n'osait pas aller plus loin.

Remo heurta un gong en cuivre.

— Parfait, dit-il. Parce que, voyez-vous, je n'ai cuit que deux rations.

Chiun apparut, vit d'abord le riz, puis Smith. Un vague agacement troubla son expression sereine. Puis, tel le soleil surgissant des nuages, un sourire radieux illumina son visage ridé.

— Ah, empereur Smith ! Vous arrivez à temps pour partager notre modeste pitance.

— C'est-à-dire... Il n'y en a juste que pour nous deux, souligna Remo.

— Aucune importance, répondit Chiun. Remo prendra son repas plus tard, c'est tout !

— Chiun..., fit Remo, menaçant.

— Asseyez-vous donc, ô empereur, reprit le Maître de Sinanju en lui présentant un siège. J'insiste.

— En fait, j'ai déjà déjeuné, répondit Smith en s'asseyant. Je souhaitais seulement vous relater les conclusions de l'affaire Kracivo.

— Alors allez-y, nous vous écoutons. En même temps vous pourrez constater l'existence pitoyable à laquelle se trouve réduit le grand assassin de Sinanju. Remo, fais le service, je te prie.

Tandis que Remo s'exécutait, Chiun enfourcha une fois de plus son cheval de bataille :

— Notez combien la chère est frugale.

— Je crois savoir que le riz est à la base du régime Sinanju, déclara Smith, mal à l'aise.

— Ah, mais le canard et certains poissons nous sont également permis. Voyez-vous le moindre poisson sur cette table ?

— Non, reconnut Smith.

— Je suis certain que les Red Sox mangent du poisson au moment où je vous parle. Même le plus pauvre d'entre eux. Même ceux qui sont aussi peu payés que leurs humbles serviteurs, tels que les chercheurs atomiciens, les chirurgiens qui opèrent à cœur ouvert et cette minorité sous-estimée quoique fort utile, les assassins.

— Maître de Sinanju, je dois vous dire en toute franchise que vous êtes largement rémunéré pour votre travail.

— Sans doute, admit Chiun, tandis que Remo attaquait son riz. Je suis mieux payé que le Maître qui œuvra avant moi. Mais il vivait en des temps maudits. Alors que moi j'ai le privilège d'exister à une époque où des richesses fabuleuses sont investies sur toutes sortes de gens qui exercent des professions ridicules. J'ai lu l'autre jour un sondage sur les salaires des animatrices à la télé. Eh bien, elles gagnent des millions de dollars. Et savez-vous comment elles travaillent, ô empereur ?

— Euh... Non, pas vraiment.

Chiun se pencha vers lui.

— La plupart du temps, elles sont assises, chuchota-t-il, et elles échangent quelques banalités avec des gens très ordinaires... J'aimerais bien moi aussi pouvoir exercer mon ministère assis, tout en bavardant de choses et d'autres avec de joyeux drilles sous les applaudissements de la foule en délire !

— Je ne pense pas que vous saisissiez bien les enjeux économiques, Maître Chiun. Comme pour les retransmissions des matchs de baseball, toutes ces émissions sont sponsorisées par de grosses sociétés. Elles versent des sommes énormes à cause des milliers de spectateurs qui suivent ces émissions et qui, par voie de conséquence, achètent les produits de ces mêmes sociétés.

— Dans ce cas, moi aussi, je trouverai un public ! s'écria Chiun. Le plus important qui soit au monde !

Smith lança à Remo un regard désespéré.

Remo but une gorgée d'eau minérale, en ayant beaucoup de mal à garder son sérieux.

— Notre travail est secret, déclara Smith. Vous le savez bien, voyons.

— Mais notre sponsor est le plus grand de tous. Puisque c'est le Président des États-Unis lui-même. Ses coffres doivent être pleins et il peut bien dépenser quelques lingots supplémentaires.

— Je vous en prie, Maître de Sinanju. Je ne dispose que de quelques minutes. Nous en reparlerons, voulez-vous ? Votre contrat en cours ne s'achève que dans un an, après tout.

— Vous avez sans doute raison. Veuillez m'excuser, je vais donc boire une gorgée de cette eau purifiée, car c'est le seul breuvage que je puis m'offrir, compte tenu de mes émoluments actuels.

Smith soupira. Lorsque Chiun eut reposé le verre, il reprit la parole :

— L'ambassade soviétique n'a jamais entendu parler de leur agent. D'autre part, ils ont rappelé leur chargé d'affaires à Moscou. À l'évidence, c'est lui qui portera le chapeau.

— Mais qu'est-il est arrivé au Kracivo ? demanda Remo. Il est mort ?

— Je n'en sais fichtre rien. Ses constituants nucléaires ont été transportés par le courant électrique qui traversait le réseau téléphonique jusqu'au poste que j'avais branché dans mon bureau. En débranchant celui-ci, cela a pu provoquer toutes sortes de conséquences. Les atomes du Kracivo se promènent peut-être encore dans le réseau. À moins qu'ils ne soient détruits ou éparpillés. Lorsqu'on touche à la technologie expérimentale, on ne sait pas trop où l'on s'aventure. Mais le principal, c'est que cet homme ne représente plus aucune menace et que les Soviétiques ne détiennent aucun échantillon de ces plaques de MAR.

— Vous savez, Smitty, je viens de me rendre compte d'un truc. Hormis le Kracivo – encore que ce soit vous qui vous en êtes chargé –, nous n'avons eu à déplorer aucune victime durant cette mission.

À ces mots, la fourchette de Chiun resta en suspens :

— Il ne faut pas nous en tenir rigueur, ô Empereur ! s'écria-t-il. Je

vous promets que cela ne se reproduira plus. La prochaine fois, je vous garantis beaucoup de cadavres. Car la valeur d'un assassin se mesure à la quantité de sang qu'il répand. Et je vous promets que votre piscine sera remplie du sang des ennemis de l'Amérique !

— Mais je n'ai pas de piscine ! protesta Smith.

— Faites-en construire une. Remo et moi, nous vous fournirons le sang.

— Je vous en prie ! Je suis ravi que cette mission n'ait pas entraîné d'inutiles pertes en vie humaine. À présent, je dois m'en aller.

— Laissez-moi vous raccompagner, déclara Chiun en se levant.

— Si vous y tenez..., soupira Smith.

Chiun l'escorta jusqu'à la porte en le prenant par le bras :

— J'ai bien observé ces jeux de base-ball avec Remo. C'est toujours le même scénario. Boston bat Détroit qui, par la suite, attaque sauvagement Chicago. Vous devez savoir que ce sont de telles luttes fratricides entre cités qui ont provoqué la chute de l'empire grec. Je suggère donc que Remo et moi allions rendre visite en secret aux dirigeants de ces villes récalcitrantes. Nous les forcerons à s'amender. Ainsi, l'union entre les divers États de ce pays pourra durer encore deux siècles et le Président vous sera si reconnaissant qu'il augmentera votre salaire. De ce fait, vous lutterez pour un accroissement substantiel du tribut payé à la Maison de Sinanju.

Chiun caressa sa barbichette. Du coin de l'œil, il jaugea l'expression ébahie de Smith avant de poursuivre :

— Bien entendu, il ne s'agit que d'une suggestion. Mais je n'ignore pas que, dans votre grande sagesse, vous ne laisserez pas l'Amérique continuer à se déchirer de façon aussi inconvenante en public.

Smith hocha la tête sans dire un mot. Encore deux pas et le seuil serait franchi...

— Savez-vous que les Japonais eux-mêmes se sont mis à régler leurs querelles intestines de cette manière ? Ce fléau du base-ball s'est donc propagé au-delà des rivages de ce pays. Mais si nous y travaillons de concert, nous en tirerons tous les deux de fructueux bénéfices.

Le fou rire de Remo les suivit jusque dans l'arrière-cour.

ÉPILOGUE

Crrrouitchh.

— ... Alors, Cinzia. C'est toujours d'accord – *wouicch* – pour ce soir ?

— Je ne – *crouitchh* – sais pas. Tu seras gentil avec moi demain matin ?

— Écoute, si tu trouves – *craaach* – que je ne suis pas gentil avec toi maintenant – *crouitch* –, demain, je ne peux que m'améliorer. *Wouichhhh.*

— Toi alors ! Tu me feras toujours rigoler. *Wouiiicchhh.* On va dîner, d'abord ?

— Des fruits de mer, ça te – *spit* – dis ? Ça fait des mois – *crrrouitch* – que je n'en ai pas mangé.

— *Au secours !*

— Hé, t'as entendu ?

— Quoi ?

— Il y a quelqu'un d'autre sur la ligne.

— Il y a – *crrrouitch pop* – de la friture, en tout cas.

— Non, je ne parle pas de ça. C'était une voix bizarre. Comme *nouiiich.*

— Répète ? J'ai pas entendu la fin.

— Je disais, c'est comme si on était sur une ligne commune.

— Peut-être que la CIA enregistre tes conversations.

— Non. Chut ! Écoute.

— *Au secours ! À l'aide ! Je suis coincé dans la ligne téléphonique. Aidez-moi, qui que vous soyez !*

— Alors, t'as entendu ?

— Ouais. Drôle d'accent – *pop crouiiitchh* – hein ? On dirait un accent russe, non ?

— C'est peut-être le KGB.

— Pourquoi ma ligne serait sur écoute ?

— C'est sûrement un fil – *crrrouiitchhhh* – qui déconne.

— *À l'aide ! Au secours !*

— Il a l'air malheureux.

— Arrête de délirer, Cinz. C'est sûrement un gars qui fait un –

soitchcrouitch – canular.

— J'en sais rien. Il a l'air vraiment paniqué.

— Bon, si on revenait aux choses – *scrrrouichhh* – sérieuses ? Je passe te prendre vers... disons... vers les sept heures ?

— Mouais, plutôt huit heures. Je vais aller m'acheter un nouveau téléphone. Celui-ci a fait – *pop-spit* – son temps.

— OK, à tout à l'heure.

*

* *

Les parois du tunnel filaient, filaient. Cette fois, Rair Brachnikov se dit qu'il était bel et bien mort. Bientôt, il apercevrait la lumière argentée qui lui apporterait la paix.

Propulsé le long de cet interminable tunnel, Brachnikov sentit la panique l'envahir peu à peu. S'il cheminait vraiment vers le paradis, pourquoi toutes ces voix s'exprimaient-elles donc en américain ?

FIN

Dépôt légal : mars 1991.

1 *Federal Aviation Agency.*

2 *American Telegraph & Telephone.*